Nº 920 47e Année T. CCLXXI 15 Octobre 1936

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

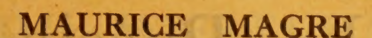
PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. — *Étranger:* 1/2 tarif postal, *6 fr. 75*; plein tarif, *7 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER
FASQUELLE EDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS



MAURICE MAGRE

A LA POURSUITE DE LA SAGESSE

Faut-il, comme Maurice Magre, aller chercher auprès d'un grand philosophe de l'Inde et de ses disciples, la solution des problèmes de l'au-delà et de la vie future, — ou bien chacun peut-il la découvrir en lui-même ?

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Hollande numérotés . . 60 fr.

Du même auteur :

LE ROMAN DE CONFUCIUS
MAGICIENS ET ILLUMINÉS
LA MORT ET LA VIE FUTURE
L'AMOUR ET LA HAINE
LE LIVRE DES LOTUS ENTR'OUVERTS
LA CLEF DES CHOSES CACHÉES

cours de publication :

EDWARD WESTERMARCK

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE LONDRES

ÉTUDES DE SOCIOLOGIE SEXUELLE
traduites de l'anglais par A. VAN GENNEP

HISTOIRE DU MARIAGE

La Promiscuité primitive. La Valeur de la Virginité *(Méthode d'investigation. L'origine du mariage. Période humaine de rut aux temps primitifs. Critique de l'hypothèse de la promiscuité primitive ; prétendues preuves de l'existence de peuples vivant en état de promiscuité ; l'incontinence sexuelle avant le mariage ; le « jus primæ noctis » ; la prostitution religieuse ; le prêt et l'échange des femmes ; les fêtes sexuelles ; le système classificatoire de la parenté.)* Vol. in-8 carré, prix. . . . . 24 »

. L'Attraction sexuelle. La Jalousie masculine *(Critique de l'hypothèse de la promiscuité primitive suite) : le matriarcat ; la jalousie masculine. La fréquence du mariage et l'âge nubile. Le célibat. La pudeur sexuelle. La courtisation. Caractères sexuels secondaires chez les animaux ; la retenue des femelles. Moyens primitifs d'attraction).* Vol. in-8 carré, prix . . . . . . 24 »

I. L'Acquisition d'une femme ou d'un mari *(La Sélection sexuelle. L'Endogamie : Influence du croisement des races sur la fécondité et la vitalité. Les mariages consanguins. L'Exogamie. L'Horreur et l'interdiction de l'inceste. Interdictions particulières. Le Mariage par rapt.)* Vol. in-8 carré, prix. . . . . 24 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Frédéric II. — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. . . . . 15 fr

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L'Hermite. Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . 10 fr

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

MADAME CANTILI. — SOUVENIRS DE BASOCHE.

LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — UN SALON LITTÉRAIRE.

MÉNAGERIE INTIME. — VILLÉGIATURE.

NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT.

MADEMOISELLE BARBETTE. — ADMIRATION AMOUREUSE.

AD. VAN BEVER.

MOTS, PROPOS ET ANECDOTES.

lume in-16 double couronne. — Prix. . . . . 15 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16................ 12
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15
Confession de Minuit. Vol. in-16........................ 15
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...................... 15
Deux Hommes. Vol. in-16................................ 15
Le Prince Jaffar. Vol. in-16............................ 15
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.......................... 15
Journal de Salavin. Vol. in-16.......................... 15
La Nuit d'Orage. Vol. in-16............................ 15
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16................... 15
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16........................ 12
Le Notaire du Havre. Vol. in-16......................... 12
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16................. 15
Vue de la Terre promise. Vol. in-16..................... 15
La Nuit de la Saint Jean. Vol. in-16..................... 15

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16......... 15
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16...................... 15
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16..... 15
Lettres au Patagon. Vol. in-16.......................... 12
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16......................... 15
Scène de la Vie future. Vol. in-16....................... 12
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16.............. 15
Querelles de Famille. Vol. in-16......................... 12
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16.... 5
Fables de mon Jardin. Vol. in-16......................... 12

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol in-16...................... 15
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16...................... 15

POÉSIE

Élégies Vol. in-16...................................... 9

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.................. 12
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de **Quand vous voudrez** Comédie en un acte. Vol. in-16......... 12
La Lumière. Pièce en 4 actes. Vol. in-18.................. 7

P.-O.-MIDI

SERVICE D'HIVER

du 4 octobre 1936

◆

Améliorations des relations entre Paris, Tours et la Bretagne

La relation directe de nuit Paris-Brest actuellement assurée par Vendôme (départ de Paris-Orsay à 19 h. 49), le sera désormais via Orléans — départ de Paris-Orsay à 21 h. 30.

Les voyageurs, qui arriveront à Brest à la même heure que précédemment, gagneront ainsi 1 h. 40 sur le trajet.

Par ailleurs, un nouveau train partant de Paris-Orsay à 21 h. 13 et arrivant à Tours à 1 h. 24 desservira, outre les points d'arrêts du train de 19 h. 49 supprimé, les gares de Paris, Pont Saint-Michel, Brétigny et Bonneval.

◆

LES SOINS DU CRÉDIT

—

Rien n'est plus saisissant, pour le voyageur lettré, dans cette grande Amérique du Sud, que le spectacle de ces peuples enivrés d'amour pour une culture intellectuelle qu'ils appellent de tous leurs vœux. Comme dans une famille où l'on attend un héritier qui sera peut-être un rédempteur, tout est prêt pour la naissance d'une belle culture autochtone. Les bibliothèques sont pourvues, les écoles et les instituts sont magnifiques. Déjà des poètes se manifestent, et certains avec éclat. Les romanciers ont donné des promesses remarquables : on sent, on sait que vont naître de grands peintres de l'âme et de la société. Les historiens et les philosophes sont à l'œuvre. Dans tous les genres, l'Amérique latine a produit déjà des ouvrages excellents qui ne peuvent toutefois suffire à son vaste appétit. Avec droiture, avec ferveur, elle demande assistance, elle cherche des lumières, elle attend tout cela de notre Europe divisée qu'elle juge froidement, fermement, dans les problèmes politiques, mais qu'elle admire encore dans l'ordre spirituel.

En cette partie du monde, la France a joui longtemps d'un crédit presque illimité. Alors que, pour connaître les littératures anglaise et germanique, les lecteurs sud-américains doivent recourir à des traductions qui, le plus souvent, sont infidèles et maladroites, pour communiquer avec la France, l'Amérique latine répudie les intermédiaires. On nous lit directement dans le texte, et c'est un grand bienfait.

Le mot d'influence peut être pris en mauvaise part. Il est blessant. Je le rejette. Pour faire comprendre les rapports de l'Amérique latine et de la France jusqu'à ce jour, il faut prononcer les mots de confiance, d'amitié, de communion. Ces mots heureux, pourrons-nous les prononcer longtemps encore? Je ne le crois pas.

Le livre français coûte, aujourd'hui, trois ou quatre fois plus cher qu'avant la guerre, ce qui n'est point exagéré si l'on pense que, dans les autres branches du commerce, les prix ont dépassé de cinq à dix fois leur indice primitif. Un livre que l'on vend chez nous douze à quinze francs doit être payé par le lecteur argentin, que nous prendrons comme exemple, la valeur de vingt francs au moins. Or, la piastre argentine a subi, depuis la crise, une forte dépréciation. En Argentine, les biens matériels sont à bon compte. On peut manger honorablement pour une piastre, c'est-à-dire pour quatre francs cinquante. Le lecteur argentin se trouve ainsi placé, malgré lui, entre des jouissances matérielles au rabais et des plaisirs spirituels excessivement coûteux. Un livre français, pour l'Argentin hésitant, coûte aussi cher que quatre repas substantiels. Il pèse, dans l'économie du simple particulier, le poids de deux poulets et demi. Ainsi placé entre Apollon et Mammon, le lecteur est souvent tenté de sacrifier à celui-ci. Tous les pays d'Europe ont senti le danger. Les libraires allemands vendent leurs ouvrages, en Argentine, avec 25 pour cent de rabais sur les prix intérieurs. Ils ont longtemps, sur ces prix nouveaux, maintenu les anciennes remises, ce qui représente un sacrifice considérable. Les Italiens, dans cette lutte, n'ont pas été moins héroïques. Ils vendent leurs ouvrages aux prix du marché intérieur.

Cependant, que fait la France? Rien. Nos ouvrages, il me semble l'avoir dit, sont vendus en Argentine avec une majoration de 20 ou de 25 pour cent. Si l'on s'en tient à la stricte arithmétique, cette majoration n'est pas excessive, puisqu'elle représente les frais d'expédition et les frais de retour des livres invendus. Mais l'arithmétique n'a presque rien à voir dans un tel problème. Alors que les

autres pays ne songent qu'à fonder leur empire, la France n'a même pas souci de conserver ses amitiés.

Le résultat, il va sans dire, est fort humiliant pour nous. Quelques années encore et la France aura perdu tout crédit spirituel dans un pays qui, visiblement, est une des patries de l'avenir.

On peut encore conjurer ce désastre, car ce serait un désastre. Il faut obtenir quelques sacrifices des trois personnes intéressées. Et quelles sont ces trois personnes? Je réponds sans hésiter : l'éditeur, la compagnie de navigation, l'Etat...

Je connais les charges des éditeurs. Elles sont accablantes et, ce qui est plus grave encore, elles sont variables et d'un jour à l'autre imprévisibles. Il faut quand même que l'éditeur cède, à peine de tout perdre. S'il ne peut diminuer ses prix, — et c'est une affaire à débattre, — qu'il se trouve moins difficile dans la reprise des invendus, qu'il accepte les « retours » ! Les éditeurs d'ouvrages scientifiques surtout se montrent intraitables. Or, les livres scientifiques sont chers. Un laissé-pour-compte de 200 francs, par exemple, absorbe pour le libraire le bénéfice de cinq livres vendus.

Les compagnies de navigation ne sauraient faire la sourde oreille à de tels avertissements. Leur intérêt est en jeu, moins directement peut-être, mais de manière non moins certaine. Les Argentins viennent en France parce qu'ils ont lu nos livres, parce qu'ils aiment la France à travers nos auteurs, parce qu'ils parlent notre langue. Quand les lecteurs argentins auront pris goût aux livres italiens ou allemands, ils iront passer leurs vacances en Italie ou en Allemagne, et ils feront le voyage sur des bateaux italiens ou allemands, parce qu'on y parlera des idiomes qui leur seront intelligibles. Tous les éléments sont liés dans une partie aussi grave. En conséquence, je demande aux compagnies de navigation d'accepter, par exemple, d'assurer gratuitement le retour des livres invendus. Que pèsent quelques paquets dans les soutes d'un grand navire? Cette simple tolérance allégerait sensiblement les comptes de la librairie.

Et il finit par éteindre Janin, qui n'a plus la force de surenchérir. Victor Hugo semble lui en avoir gardé rancune. Le jour où l'on enterrera « le vieil ami de la Grande Académie des Illustres », le poète viendra saluer son cercueil en chapeau de paille et en veston d'Orléans (1).

Leur orgueil, tourné à l'acescence de la vanité, donne une allure tantôt ingénue, tantôt cruelle, à leur jalousie.

Le Greco, — peintre, — disait à Pacheco : « Michel-Ange était un brave homme, mais il ne savait pas peindre. »

Et Bourdelle, — sculpteur, — à Henri Lapauze : « Michel-Ange? Des trous, des bosses, des ombres. Ce n'est pas un sculpteur (2). »

Ni peintre, ni sculpteur! Un comble.

★

La rosserie des collègues est souvent implacable.

Les officiels de France étouffèrent Darwin. Flourens, secrétaire de l'Académie des Sciences, refusa de l'élire dans la section de botanique, affirmant que son œuvre était « un jargon métaphysique, un galimatias prétentieux et vide, un ramassis d'idées obscures et fausses, de personnifications puériles et surannées (3).

Après ça?

★

Après ça... il y a mieux. Il n'est que de lire *Mes poisons*, de Sainte-Beuve.

★

L'orgueil devient le plus insupportable quand la cellule-individu occupe une place pour laquelle elle n'était pas créée. C'est l'*orgueil acquis* du « parvenu ». Inutile que j'insiste.

« Parvenu » : le militaire, gradé dès qu'une guerre éclate et qu'il est moralement ou intellectuellement inférieur à son grade. Tous ceux qui se sont battus en connaissent des exemples navrants. La discipline qui, dit le

(1) *Le Journal*, 14 août 1922.
(2) André Lamandé : *L'Espagne écartelée*, pp. 141-142-143.
(3) Jean Rostand : *Etat présent du transformisme*.

règlement, « fait la force des armées », renverse tout obstacle devant certaines vanités cruelles.

Il y a du « parvenu » dans tout conquérant, — dictateurs y compris, — et c'est un des motifs pour lesquels ils dépassent si facilement les bornes de la raison, en proie à cette « psychose du pouvoir absolu » qu'on a nommée « la césarite ». La cellule a grandi, rien ne s'oppose à son expansion, l'épiderme lui paraît créé pour Elle et non Elle pour l'Epiderme : « L'Epiderme, c'est moi! »

On a publié des ouvrages intéressants sur cette morbidité de l'orgueil césarien. Il serait trop facile de multiplier les références.

Dans un livre récent (1), John Charpentier, sévère pour Napoléon, — dont la gloire peut supporter toutes les attaques, — a fortement souligné les outrances de son orgueil, justifié. La moindre critique l'irritait à l'extrême. Il cassait les membres, et mêmes les classes, de l'Institut. Il mettait à la porte les Académiciens, « comme on oblige un mauvais serviteur à rendre son tablier ». Il déclarait : « Quand on a tort, il faut aller jusqu'au bout, cela donne raison. » Pour une malheureuse chanson contre le sacre, il fit enfermer Théodore Désorgues à Charenton, comme fou. Les flagorneurs applaudissent toujours les Maîtres. Geoffroy, le critique du *Journal des débats,* mérita à son sujet cette épigramme :

Si l'Empereur faisait un pet,
Geoffroy dirait qu'il sent la rose
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose.

Les censeurs sont toujours sur les dents. Ils ne s'acharnent pas seulement contre les auteurs vivants. Ils dépècent les mots, corrigent Racine, émondent Corneille. « Joas semble suspect; Cinna produit l'effet d'un ennemi personnel. » Toute allusion à la branche des

(1) *Napoléon et les hommes de lettres de son temps,* « Mercure de France », éditeur.

implique sa propre méconnaissance, car le Larousse affirme immédiatement : « L'orgueil *se nourrit de l'ignorance* », et cite à l'autre bout du clavier le vers de Marie-Joseph Chénier :

L'excès de modestie est un excès d'orgueil.

Lamartine ne prend aucun ménagement et déclare sèchement :

« *Les orgueilleux sont des sots.* » Pas gentil pour Napoléon, Chateaubriand, Victor Hugo et la plupart de ses confrères.

Pas gentil et inexact, puisque dans un second alinéa, le dictionnaire écrit : « Noble sentiment de sa dignité personnelle, qui éloigne des actions honteuses et humiliantes », et nous sert la phrase de Chateaubriand, dont les *Mémoires* et le tombeau sur le Grand-Bé ne pèchent pas par humilité : « L'orgueil est la vertu du malheur. »

★

Quand une des caractéristiques, bonne ou mauvaise, crève les yeux, elle devient proverbe. Hélas! ici c'est l'élément péjoratif : « Il n'est d'orgueil que de pauvre enrichi », ce que nul n'ignore.

★

Pour qui aime regarder les mots comme des bijoux, sous toutes leurs facettes, l'étude des synonymes prête vite à réflexion.

Orgueil a pour synonyme : *amour-propre, superbe, morgue, vanité.* Et déjà s'impose la notion que nous descendons du mâle à l'efféminé.

L'*amour-propre* est un orgueil sensible, irritable, susceptible, qui fait qu'on s'offense aisément; c'est aussi un orgueil aveugle qui nous jette dans des illusions sur ce qui nous regarde.

La superbe est le nom de l'orgueil dans le langage de la dévotion, ou un terme dont on se sert par dérision.

La morgue est l'orgueil de la contenance; elle consiste à prendre un air froid, grave, austère, afin d'inspirer le respect et la crainte.

Ici, entre parenthèses, dégustons l'origine : du languedocien *morga :* « museau ». La physionomie se projette aussitôt. Quand Chateaubriand affirme que « la médiocrité morgue le génie », on voit la moue de l'envieux. Et, comme le français donne une riche frange à chacun de ses substantifs, remarquons que « morguer » voulait dire jadis : « examiner à l'entrée de la geôle, en parlant des prisonniers. » Nommer le geôlier « morgueur » évoque l'attitude de ce fonctionnaire vis-à-vis du pauvre bougre qu'on lui passe.

La *vanité* est enfin au plus bas de l'échelle. Elle prend une signification de futilité, de fragilité : désir futile de briller, de paraître.

Elle est toujours femelle.

★

Et ce n'est pas hasard que des cinq vocables les deux premiers seulement soient masculins.

L'*amour-propre* peut être considéré comme « le respect de soi-même, le sentiment que l'homme a de sa dignité, de sa propre valeur », si bien que le Larousse avec lequel nous jouons donne cette maxime de Laténa : « l'amour-propre est un des plus puissants ressorts du cœur humain. »

★

Enfin, pour terminer cette longue définition sur laquelle il est cependant bon de s'attarder pour montrer la richesse de la langue et la complexité du sujet, voici que l'orgueil n'a guère nettement associé que des qualificatifs dégradants : « le *suffisant,* qui a l'orgueil de la capacité, qui ne doute de rien; — le *présomptueux,* que caractérise la certitude du succès et la hardiesse à entreprendre; — l'*avantageux,* avec sa plénitude confiante en sa valeur; — l'*important* qui s'imagine qu'il a beaucoup de crédit, d'influence. »

★

Pas de doute. Dès que, quittant le tronc, on suit les branches, on n'aperçoit plus que défauts.

★

Heureusement, nous pouvons égravillonner les racines.

★

Et cette prédominance si impressionnante du péjoratif, nous la retrouvons chez nos deux classiques La Bruyère et La Rochefoucauld, — chez Pascal — chez Bossuet.

Relisons-les, — ils sont de bonne fréquentation, — et discutons s'il le faut, avec tout le respect voulu.

On connaît le morceau de La Bruyère intitulé précisément *De l'orgueil.* C'est un réquisitoire.

Il faut définir l'orgueil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire; mais, sans s'arrêter, et se faisant suivre quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir : il le reprochera en pleine rue à la vue de tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous et qu'il vous parle le premier; de même, au lieu d'expédier sur-le-champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont et viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour prévenir qu'il va venir. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se parfume. Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, et les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre : « Je vous prie de me faire ce plaisir ou de me rendre ce service »,

mais : « J'entends que cela soit ainsi; j'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose; je ne veux pas que l'affaire se passe autrement; faites ce que je vous dis promptement et sans différer ». Voilà son style.

Ce n'est pas l'orgueil; tout au plus un orgueilleux, un « important » plein de « superbe », parfaitement venu, mais déjà caricatural, où l'on sent la pointe d'amertume d'un bourgeois à l'âme fière, supérieur aux courtisans auprès desquels il occupe une position subalterne, et dont certains l'ont peut-être fait « régaler » par leurs domestiques... sans daigner lui parler dans la rue.

Il ne fut pas heureux non plus en amour. Il lui échappa d'ailleurs deux confidences bien significatives. Il dit, dans de *L'homme :*

Par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jeté hors de ses mesures et même de son naturel : *l'on a des chagrins et une bile que l'on ne se connaissait point.*

Et dans *Du cœur,* constatant que la vie est une série d'espoirs déçus et de tristesses, il s'écrie : « Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. »

★

Les maximes éparpillées de La Rochefoucauld ont une valeur plus générale, mais leur vitriol indique pour nous, qui savons que rien n'est entièrement objectif dans la littérature, une nature chagrine déçue dans ses amours et ses ambitions, et qui regarde à travers ses humeurs. Il voit noir, comme certains malades du foie, atteints de ce que nous appelons la « xanthopsie », voient jaune.

D'abord une affirmation archifausse :

L'orgueil est égal chez tous les hommes et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de les mettre à jour (XXXV).

Et les timides, qui doutent d'eux! Et tous ceux qui se mésestiment! Combien en connaissons-nous dont le manque de confiance est le seul défaut!

Et je ne parle pas des psychasthéniques et des mélancoliques, qui s'accusent, se jugent coupables, ruinés, en proie à cette dépression parfois horriblement douloureuse qui est le contraire de l'orgueil.

Les notations suivantes forment une sorte de pointillisme de l'orgueil. Chacune représente une observation vraie, à la charge de ce sentiment, sauf, peut-être, les deux dernières, qui me serviront de transition.

L'orgueil se dédommage toujours et ne perd jamais rien, lors même qu'il renonce à la vanité (XXXIII).

Détromper un homme préoccupé de son mérite, est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyait que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étaient à lui (XCII).

Mauvaise comparaison. La Rochefoucauld ne sait pas qu'on ne convainc pas un fou mégalomane. Ni celui-là, ni les autres. Ni même un simple imbécile.

Si nous n'avions pas d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres (XXXIV).

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections (XXXIV).

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes, et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts (XXXVII).

La maxime suivante est un peu maniérée :

L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer (CCXXVIII).

Et, enfin, voici des avantages concédés, mais avec quelle réserve, par cet homme désabusé :

L'orgueil qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la modérer (CCCXXXI).

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts (CCCCL).

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion (CCCCLXIII).

★

Si nous nous en tenons donc au dictionnaire et à ces classiques, qu'on nous a appris à saluer de confiance, comme, à l'époque de Guillaume Tell, il fallait saluer la coiffure vide de Gessler, l'affaire est entendue : l'orgueil est un défaut.

Peut-être parce qu'on le confond avec la vanité.

★

Et c'est d'ailleurs ce que fait encore le *Dictionnaire de l'Académie de l'Humour français* qui définit :

Arrogance : orgueil des imbéciles.

Orgueil : La vanité en toilette du dimanche.

★

Tâchons à voir.

★

Ni moraliste, ni janséniste, me méfiant des maximes dont la plupart peuvent être retournées sans que l'esprit y perde, aimant un mot dont le timbre vibrant m'impressionne, je vais, à ma manière, surtout m'attacher à le décaper en utilisant l'expérience du médecin et du vieil homme qui a vu ses semblables s'agiter certes pour rien, mais aussi, sans gestes inutiles, accepter le sacrifice de la vie parmi les horreurs d'une guerre dont la longueur prouva la suprématie de l'*orgueil de volonté.*

★

L'homme est à la fois « individuel » et « social ». Tout son drame tient entre les désirs de la personne et les obligations du groupe.

Chacune de ses deux natures donne lieu à des formes variées de l'orgueil.

Notre organisme est cellulaire, mais toute cellule ne vit que par l'ensemble. Pour garder pied sur ce domaine

biologique, que je repère soigneusement chaque fois qu'il s'agit de psychologie, je dirai qu'il y a :

— *l'orgueil de la cellule.*

— *et l'orgueil de l'épithélium.*

Dans les deux cas, je partirai des formes les plus basses pour terminer par celles dont l'exposé sera une leçon d'énergie et de foi dans la royauté de notre race.

★

Il faut un certain temps à la cellule-individu pour qu'elle ait conscience des devoirs liés à l'épithélium-social et que, s'intégrant à ce dernier, elle l'intègre à elle.

I

L'ORGUEIL DE LA CELLULE

Il est inévitable. Le jeune individu gorgé de vie et de désirs n'a guère que la notion de ses droits. Il se révolte ou, trop comprimé, devient sournois. Il fait volontiers table rase du passé, pour ne pas avouer son ignorance. Il éreinte grossièrement ses aînés immédiats, et, servi par les surenchères d'éditeurs à la recherche de « poulains », aussi par les platitudes de vieillards qui préviennent les coups — il « croit que c'est arrivé ».

Et la jeunesse passe.

Non l'orgueil; et il se manifeste — sinon chez tous, comme dit La Rochefoucauld, du moins chez presque tous — de toutes les manières, pouvant fournir un chapitre à chacun des synonymes et des qualificatifs que j'ai soupesés. Il est à la base de l'envie et de la jalousie.

Pierre s'estime méconnu ou n'être pas à sa place. Paul considère comme signe de royauté ce qu'il possède. Le riche méprise le talent au nom de son argent. La laide se redresse au nom de son esprit. La jolie femme se fait un socle de sa beauté. Le poète croit à l'immortalité de sa muse.

★

Il a l'*orgueil naturel* des grands. Il faudrait un gros volume pour colliger ses manifestations.

A voir la facilité avec laquelle les imbéciles se croient grands, on ne peut que regarder avec sympathie ceux qui le sont vraiment et qui le disent.

Je ne suis pas une étoile, écrivait Victor Hugo, je ne suis qu'une comète. Après ma mort, on me perdra de vue pendant dix ans, puis je reviendrai. Et alors je serai soleil et ne disparaîtrai plus de l'horizon.

Eh! ma foi!

Je ne sais si l'anecdote de Michel-Ange et du Pape est vraie, mais qu'elle est réjouissante! Obligé à baiser la mule du Saint-Père, notre homme, demeurant debout, prit la cheville du Souverain Pontife et la haussa tranquillement à ses lèvres. Culbute s'ensuivit.

★

Il tourne si facilement à la vanité, cet orgueil!

Dans *Un cœur virginal* (p. 146), Remy de Gourmont dit :

Le moi est un mur qui borne la vue et qui se dresse d'autant plus haut que l'homme est plus grand.

Les hommes célèbres se renvoient volontiers puérilement l'ascenseur!

Dans un article où il est question des relations de Victor Hugo et de Jules Janin, Lucien Descaves raconte :

De 1852 à 1870, le poète et le critique échangèrent moins de souvenirs que de coups d'encensoir. Ah! je vous réponds qu'ils n'y vont pas de main morte!

— Vous êtes un des éblouissements de Paris, écrit Hugo à Janin.

— Vous en êtes un autre, répond Janin.

— Vous êtes inépuisable et lumineux, reprend Hugo, votre feuilleton se lève sur Paris comme l'aube!

— Rappelez-moi au flot qui gronde à vos pieds, à l'étoile hautaine qui resplendit sur votre front glorieux, module Janin.

— Votre esprit est comme l'oiseau lâché; il n'a pas de limites dans l'azur! Ah! vous êtes un grand enchanteur, redouble Hugo.

Et il finit par éteindre Janin, qui n'a plus la force de surenchérir. Victor Hugo semble lui en avoir gardé rancune. Le jour où l'on enterrera « le vieil ami de la Grande Académie des Illustres », le poète viendra saluer son cercueil en chapeau de paille et en veston d'Orléans (1).

Leur orgueil, tourné à l'acescence de la vanité, donne une allure tantôt ingénue, tantôt cruelle, à leur jalousie.

Le Greco, — peintre, — disait à Pacheco : « Michel-Ange était un brave homme, mais il ne savait pas peindre. »

Et Bourdelle, — sculpteur, — à Henri Lapauze : « Michel-Ange? Des trous, des bosses, des ombres. Ce n'est pas un sculpteur (2). »

Ni peintre, ni sculpteur! Un comble.

★

La rosserie des collègues est souvent implacable.

Les officiels de France étouffèrent Darwin. Flourens, secrétaire de l'Académie des Sciences, refusa de l'élire dans la section de botanique, affirmant que son œuvre était « un jargon métaphysique, un galimatias prétentieux et vide, un ramassis d'idées obscures et fausses, de personnifications puériles et surannées (3).

Après ça?

★

Après ça... il y a mieux. Il n'est que de lire *Mes poisons,* de Sainte-Beuve.

★

L'orgueil devient le plus insupportable quand la cellule-individu occupe une place pour laquelle elle n'était pas créée. C'est l'*orgueil acquis* du « parvenu ». Inutile que j'insiste.

« Parvenu » : le militaire, gradé dès qu'une guerre éclate et qu'il est moralement ou intellectuellement inférieur à son grade. Tous ceux qui se sont battus en connaissent des exemples navrants. La discipline qui, dit le

(1) *Le Journal,* 14 août 1922.
(2) André Lamandé : *L'Espagne écartelée,* pp. 141-142-143.
(3) Jean Rostand : *Etat présent du transformisme.*

règlement, « fait la force des armées », renverse tout obstacle devant certaines vanités cruelles.

Il y a du « parvenu » dans tout conquérant, — dictateurs y compris, — et c'est un des motifs pour lesquels ils dépassent si facilement les bornes de la raison, en proie à cette « psychose du pouvoir absolu » qu'on a nommée « la césarite ». La cellule a grandi, rien ne s'oppose à son expansion, l'épiderme lui paraît créé pour Elle et non Elle pour l'Epiderme : « L'Epiderme, c'est moi ! »

On a publié des ouvrages intéressants sur cette morbidité de l'orgueil césarien. Il serait trop facile de multiplier les références.

Dans un livre récent (1), John Charpentier, sévère pour Napoléon, — dont la gloire peut supporter toutes les attaques, — a fortement souligné les outrances de son orgueil, justifié. La moindre critique l'irritait à l'extrême. Il cassait les membres, et mêmes les classes, de l'Institut. Il mettait à la porte les Académiciens, « comme on oblige un mauvais serviteur à rendre son tablier ». Il déclarait : « Quand on a tort, il faut aller jusqu'au bout, cela donne raison. » Pour une malheureuse chanson contre le sacre, il fit enfermer Théodore Désorgues à Charenton, comme fou. Les flagorneurs applaudissent toujours les Maîtres. Geoffroy, le critique du *Journal des débats,* mérita à son sujet cette épigramme :

Si l'Empereur faisait un pet,
Geoffroy dirait qu'il sent la rose
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose.

Les censeurs sont toujours sur les dents. Ils ne s'acharnent pas seulement contre les auteurs vivants. Ils dépècent les mots, corrigent Racine, émondent Corneille. « Joas semble suspect; Cinna produit l'effet d'un ennemi personnel. » Toute allusion à la branche des

(1) *Napoléon et les hommes de lettres de son temps,* « Mercure de France », éditeur.

Bourbons est interdite. On saisit. On met au pilori. On destitue sans cesse.

Tout cela est encore mâle, très mâle. A une certaine hauteur, on a les droits de sa force.

L'absolutisme d'un Louis XIV servit l'Unité de la France.

Mais, dès que la pourpre est due à une hérédité dont l'officialité ne supprime pas les tares, à des crimes sans frein, l'orgueil se démasculinise et devient cette femelle enragée, la « césarite », dont on peut lire les effroyables effets chez les empereurs romains, chez les Romanoff, les potentats d'Allemagne et de Bavière, les rois d'Espagne, voire chez certains monstres de l'Angleterre.

★

Et nous sommes déjà dans la psychiatrie, où je veux m'arrêter le moins possible, à cause de sa technicité trop facile pour un spécialiste et fatigante pour le lecteur.

★

Je reviens donc à l'orgueil naturel de « l'homme moyen ».

Il est dans la composition de toutes nos activités, et de telle manière qu'il faut surtout parler de *vanité*.

De peur qu'on ne l'oublie, il appelle le *costume* à son aide.

Ici, il sied de ne pas mettre les gens au même niveau. La psychologie des « dandys » n'est pas aussi homogène qu'elle en a l'air. A côté des excentricités de vedettes en mal de publicité, il y a la tenue, parfois courageuse, d'un Baudelaire, d'un Villiers-de-l'Isle-Adam, etc...

Il y a ce prolongement du costume qu'est l'écaille de la tortue humaine : la maison, les marques du clan, les tours des Capitouls et des parlementaires du Languedoc, qui enrichissent une région et le pays entier.

Je mets la plus extrême prudence à me moquer.

Juger est la plus difficile des choses.

Mais il est des cas vraiment où la plus large bienveillance ne peut empêcher quelque sévérité.

Il nous arrivera de croiser dans la rue de nombreux exemplaires de « l'âne portant des reliques » : telle femme attifée de couleurs hors de son âge, embarrassée d'atours, — comme un corbillard de première classe, — qui ne voit qu'hommages dans les retournements des gens.

N'oublions jamais le « bovarysme » de nos semblables — et le nôtre. — Méfions-nous des humilités feintes. Rappelons-nous l'histoire de Gil Blas et de l'Archevêque. Un directeur de revue comprend ce que veut dire : « N'ayez aucune gêne si ce manuscrit ne vous plaît pas... Jetez-le au panier ». Il obéit en effet sans gêne s'il a horreur de la médiocrité et cela lui vaut quelques ennemis de plus.

★

La vanité !

★

Les Homais foisonnent, qui revisent les philosophies et les mœurs. Le moindre cuistre « corrige le plan d'Andromaque ». Chez Artaban, ça se voyait et c'est passé en proverbe. Il méritait par sa franchise et son naturel notre sympathie.

Tous nos cafés sont pleins de stratèges et de « politiques » qui, entre deux demis et un anis, prouvent la maladresse des dirigeants de n'importe quel pays. Quiconque entreprend quelque chose est épluché par la tribu de ceux que mon ami Campagnou a baptisés les « Ignacas ».

★

Vanité partout.

On reproduit en simili ce qu'on ne peut accomplir de réel.

Le fanfaron imite le héros... au coin du feu, et le *Miles gloriosus* de Plaute, nous l'avons vu à des milliers d'exemplaires pendant la guerre. Il porte beau et ses paroles s'envolent sonores.

★

Les Précieuses ridicules sont de tous les temps. Nous avons eu les « bergsonnettes »; il reste encore des « proustiennes » et des « freudiennes ».

★

N'allons pas dans le monde des théâtres. La moisson serait trop lourde.

Pas plus que celle du monde des lettres, des lettres et des arts. C'est la « race irritable ». Les chefs d'école se méprisent. On crie vite que la musique adoucit les mœurs parce qu'elle les enrage. Le constipé Renard insulte les « gros pondeurs », et *Mes poisons* de Sainte-Beuve sont de la quintessence de fiel.

La vanité ressuscite sans cesse la querelle des anciens et des modernes. Critiques et créateurs s'engueulent comme les héros d'Homère.

Et que dire des ratatouilleurs, des frelampiers, des croque-notes qui croient avoir atteint aux cimes parce que leur myopie leur brouille le paysage.

Que d'anecdotes dans ma vie! mais à quoi bon les conter! On me trouverait mort un soir au coin d'une rue.

★

Quand aux poètes, mère de Dieu, que n'ai-je lu, que n'ai-je reçu! Je dois renouveler sans cesse ma provision de « vermifuge » pour la revue *l'Archer!*

Les célèbres pensent remplir le monde... Les plus effarantes naïvetés leur paraissent choses géniales d'avoir été mises au « pas de l'oie » des douze syllabes.

Pour les félibrées, je conseille à l'humoriste en mal de copie d'assister à un de ces banquets où, devant une coupe dorée, — le toc n'est que trop de rigueur, — chaque convive se lève, incontinent comme un gros intestin.

★

Les plus grands leur fournissent des excuses, car ils se fâchent vertement contre qui ne bée pas à leur génie.

*

A quoi bon insister? Hier encore, deux messieurs bien habillés venaient me prier de souscrire à un livre d'or des « notabilités » locales où je vis... Je vis assez pour me convaincre que la vanité est une mine inépuisable...

*

Richelieu ne souffrait-il pas de ne pas être un auteur à la mode, et que de réflexions à faire sur la « vanité du violon d'Ingres » !

*

Et descendant toujours, avant d'entreprendre l'ascension rénovatrice, nous voici dans le morbide.

*

D'abord, les hystériques et les mythomanes, — cousins germains d'ailleurs, — pleins d'eux-mêmes, versatiles et théâtraux, agaçants, dangereux. Ils s'agitent, se mettent au premier plan, inventent des histoires qui satisfont leur malignité. Ils fourmillent autour de nous. Il y en a toujours dans les importantes affaires criminelles, où les juges doivent se défendre contre leurs témoignages, d'autant plus affirmatifs qu'ils sont plus imaginés.

*

En marge de la folie, comme les précédents, sont ces « petits paranoïaques » qui empoisonnent de leurs griefs, de leurs soupçons, de leur tyrannisme, des familles entières littéralement sans défense contre ces « soif-d'égards » que rien n'attendrit et qui nourrissent leur dictature autant des résistances que des capitulations de ceux qui les entourent.

Quand ils versent dans la vésanie, ils deviennent des « persécutés », — plus « persécuteurs » d'ailleurs que « persécutés », — dont les variétés nombreuses tiennent une grande place dans nos traités de psychiatrie.

Lorsque le délire évolue, sa curieuse logique les mène jusqu'à la mégalomanie. On ne leur en veut que parce

qu'ils sont puissants et, par un curieux choc en retour, ils trouvent dans leur faiblesse motif de croire à leur grandeur.

★

Enfin, au dernier degré, c'est l'incohérence vaniteuse du paralytique général qui vous offre des millions à la pelle, s'imagine posséder des richesses fabuleuses et avoir quelquefois des organes en métaux précieux ou en diamant.

★

Et vite quittons ce cercle dantesque de l'orgueil démentiel pour remonter à ses sommets.

Quelle robuste vertu est représentée par ce mot mâle dont les deux syllabes semblent forgées dans un beau métal!

Le Faust des XVI[e] et XVII[e] siècles est un révolté dont la superbe est punie par les flammes éternelles. Et voici qu'avec Gœthe le ton change. Ce qui faisait le crime fait la grandeur.

L'orgueil! c'est ce que Léonard de Vinci appelait la « seigneurie de soi-même »!

L'orgueil! c'est le « mourir debout », de Clemenceau!

Dans le récent « Goncourt », *Sang et Lumières* de Joseph Peyré, c'est le dernier défi à la mort du novillero Niño de Coria. Déjà blessé, amoindri, se sentant battu, moqué par la foule cruelle, il appelle le fauve, moins mauvais que les hommes.

Insensible à la clameur de l'amphithéâtre, du public qu'une angoisse barbare venait de mettre tout entier debout, le petit novillero, aveuglé maintenant par l'orgueil, par la colère, par la peur, arrivé à l'état insensé de l'homme qui ne peut plus rien contre la mort que lui cracher à la face, insultait le taureau inerte, ramassé, dont le sang gouttait, se traînait vers les cornes et le mufle ouvert, plus près, plus près, comme un infirme, sur ses genouillères d'or neuf.

L'orgueil! c'est Baudin, médecin et député, se dressant sur la barricade et s'offrant aux balles en criant : « Voilà

comment on meurt pour 25 francs », alors qu'un Vénizélos, plaquant les siens après la bataille, représente la vanité peureuse.

L'orgueil! c'est ce chef de section à qui son colonel reproche d'être un lâche et qui bondit sur le parapet en lui disant : « Regardez! »

L'orgueil! c'est Gavroche chantant sous les fusils...

L'orgueil! c'est le condamné à mort refusant le bandeau; c'est Ney, les yeux vifs, disant : « Au cœur ».

L'orgueil! c'est — car il relève — le bandit lui-même qui marche droit au couperet.

L'orgueil! c'est dans *Invasion 14,* — ce livre de Maxence Van der Meersch, supérieur à bien des « Goncourt », — l'énergie surhumaine du professeur de chimie, chef de notre espionnage, interrogé et qui ne veut rien dire :

Il y mit tout son orgueil, cet orgueil dont il disait jadis à l'abbé qu'il pouvait remplacer au cœur de l'homme une foi. C'était lutter encore, et Gaure, sans le savoir lui-même, aimait la bataille. Contre la volonté de ses bourreaux, la sienne se raidit.

On le tortura, il mourut mais il ne parla pas.

L'orgueil! c'est Bailly répondant au « Tu trembles? »... « de froid ».

L'orgueil, c'est l'ironie sublime avec sa gouaille familière ou son esprit épuré, face à l'ennemi.

Médecin de Bataillon au 211e R. I., j'ai entendu des mots magnifiques de gens qui ne voulaient pas se laisser accabler. C'est le capitaine Beyt qui, les deux bras cassés, souriant malgré la douleur, s'écrie en patois :
« Lou salops! m'en pas mai daissat dé qué m'eissuga lou tchoul ».

C'est tel autre commandant de compagnie qui, deux organes essentiels traversés par une balle, dit avec philosophie : « J'ai fabriqué à ma femme quatre filles, si elle m'en donne une cinquième, je dirai qu'elle m'a fait cocu ».

C'est un simple soldat, à Verdun, devant le sol bou-

leversé par tout le tremblement de 1916, fredonnant, au moment le plus terrible, sur un air de tango, un couplet de cette « 211 Revue » dont j'étais l'auteur :

« Vois, l'horizon devant nous est tranquille ».

C'est tel autre qui, ayant la moitié de la... comment dire? enfin on me comprend... enlevée, au poste de secours, remarque avec mélancolie : « Un fameux tireur, tout de même. »

L'orgueil, c'est, dans le roseau de Pascal, mettre la suprématie de la pensée... C'est pardonner à ses ennemis et à ceux qui vous font souffrir parce qu'on les a compris.

La vanité, elle, ne sort jamais de soi. Elle n'oublie aucune offense.

L'orgueil est la vertu mâle par excellence, la vertu des mâles. Magnifique métal, je le répète, dur et net, sans faille.

L'orgueil! ça se porte comme une cible. Ça tient droit ou ça redresse. Ah! la belle chose que l'orgueil...

*

Et nous allons le voir grandir encore dans « l'orgueil de l'épithélium », atteignant alors aux cimes de la race humaine.

II

L'ORGUEIL DE L'ÉPITHÉLIUM

Il a lui aussi ses parties péjoratives.

La cellule intégrée à l'épithélium peut n'y trouver que motif à multiplier sa vanité.

Elle peut heureusement se sacrifier pour maintenir l'équilibre de l'ensemble, et se sacrifier sciemment, c'est la plus haute forme de l'orgueil.

Défaut et vertu, regardons l'orgueil de :

— la famille;

— par extension : du club,

— du clan, de la classe;

cette splendide forme de l'orgueil guerrier qu'est :
— l'esprit de corps;
— enfin : l'orgueil du pays.

★

On se flatte de sa famille. On cite ses relations. On donne à chacune d'elles une importance extraordinaire. Tous les gens que fréquente cette dame à Paris sont « d'un chic, ma chère ! », ils vont aux premières, s'habillent chez Marie-Louise ou chez Camille. On appelle « villa » des tutes à grillons, « château » des maisons simplement prétentieuses, et « studio » des pièces essentiellement quelconques.

Et je ne parle pas de ceux qui se fabriquent des généalogies !

★

Le club ! on exagère; on brutalise jusqu'au « rugby de muerte ». Si l'on gagne copieusement, on dit des gentillesses aux adversaires. Si c'est de justesse, on les quitte sans aménité. Si l'on est battu, on les insulte.

★

Le village ! Que d'excès... depuis les batailles des garçons farauds, le jour de la fête, à propos de danses, jusqu'aux joutes amusantes d'épigrammes entre habitants de localités différentes ! On se traite de Béotiens. Le Prussien se gausse du Bavarois et ce dernier s'indigne du Prussien,... ce qui ne les empêche pas de se mettre d'accord pour tomber sur le voisin.

A l'époque où le sport m'intéressait davantage, je m'amusais à décrire les méfaits de ce que j'appelais le « campanilisme », dont le plus beau type m'avait paru être la « Roussillonnite ».

Ces rivalités peuvent être bien amusantes quand l'esprit s'en mêle. Elles nous ont valu, grâce à Piron, des choses délicieuses. Beaune et Dijon se querellaient toujours. Les « ânes de Beaune » ripostaient en se moquant des « cochons » de Dijon et des « veaux » d'Arnay.

Dijonnais et Beaunois trouvaient mille raisons de se

chanter pouilles pour charmer la monotonie du train-train quotidien. Quand ils s'étaient bien escrimés du bec et saboulé mutuellement la trogne, la perspective de se réconcilier à table les réunissait tantôt chez les uns, tantôt chez les autres (1).

En mai 1715, les Beaunois avaient été vainqueurs, Piron fit courir, pour venger ses concitoyens, une ode burlesque qui étrillait les rivaux, tout occupés à goûter paisiblement leur triomphe :

Vois la troupe qui nous arrête :
Ce sont les rustres du pays.
Les voilà tous bien ébahis
De se trouver à telle fête.
Examine un peu ce pied plat :
Comme il est surpris de l'éclat
Des trompettes et des timbales :
Vois bâiller cet autre innocent :
L'on dirait qu'il attend les balles
Pour les avaler en passant.

Et cet autre poulet qui se termine par :

Pour savourer un jus si bon
Que ce pays nous donne,
Que n'ai-je le col aussi long
Qu'on a l'oreille à Beaune!

Le régiment qui nous vaut, nous le verrons, de si belles manifestations de l'orgueil, donne naissance à quelques vanités sur lesquelles il faut passer vite, parce que la bataille ne tarde pas à les masculiniser et à les ennoblir.

Enfin, quel danger représente la superbe de certaines nations! Chaque peuple se croit supérieur aux autres. Les Gobineau et sous-Gobineau se chargent de le leur démontrer. Les idioties émises au nom de la « brachy » et de la « dolichocéphalie » fourmillent. Les guerres jaillissent de ces prétentions, qui n'excusent pas les atrocités.

(1) *La vie joyeuse de Piron*, par Paul Chaponnière.

★

Mais nous voici à flanc de montagne et le dernier sentier va nous découvrir les cimes de l'orgueil.

C'est dans la famille, les sacrifices volontaires, l'amour-propre qui veut se justifier, le fils qui « pour le nom » paie les dettes du père.

Ce sont les servitudes du commandement : « Noblesse oblige ».

Les privilèges des féodaux, leurs luttes perpétuelles, rendirent les chevaliers féroces, mais aussi courageux et « preux ». La bravoure entraîne la loyauté et la fierté. On stigmatisa les « félons » et le « point d'honneur » s'imposa.

C'est, dans le sport, le respect de ce que nous appelons « l'esprit du jeu. On se livre en attaquant au lieu de se couvrir brutalement. Quand j'estime le caractère d'un homme, je dis volontiers qu'il est « sportif ».

★

L'orgueil du village! flamme claire quand on sait l'attiser.

Je suis tout heureux de l'avoir réveillé dans une commune où il a brûlé les mauvaises herbes. J'aime, pour les assimilations qu'ils m'imposent, les feux du soir dans la campagne.

L'idée mène toujours les hommes. Il s'agit de se hausser jusqu'à elle. Le village! Je ne l'ai jamais senti autant qu'aux obsèques d'un membre de ma famille, un jour d'hiver. Les fumées, comme des âmes au-dessus des maisons. Le cimetière qui nous attend. Et tous groupés autour d'une tombe tandis que nos vies, lentement, continuent à se consumer comme se consume le bois d'où montent les fumées.

L'orgueil du village nous a agenouillés sur le souvenir des morts de la guerre. J'ai vu tous « mes » cultivateurs autour de moi quand il s'est agi d'accomplir la « folie » d'ériger un Bourdelle. Ils m'ont compris. Ils m'ont suivi. Ils se sont enrichis d'une fierté tonique puisée aux sources anciennes de la Race.

Et l'orgueil est devenu de la tendresse, comme la neige dure des sommets devint la poésie de la rivière, quand la présence du maréchal Pétain fit de notre commune le symbole du « village de France » et de nos frères tombés le « Paysan de France ». Et quand, à l'heure de la cérémonie, les cloches des deux églises à toute volée brimbalèrent, la sève du Passé circula dans nos veines et nous enfiévra. Autour de moi les hommes étaient graves, religieux et « nobles », me rappelant que toute noblesse est terrienne. Pendant le discours du Maréchal un ancien combattant arracha sans violence une cigarette des lèvres d'un jeune homme, qui ne bougea pas et rougit. Dans toute la France, les Ariégeois éparpillés par leurs fonctions ont écouté les paroles du Chef aimé, les vibrations du bronze, les aboiements d'un chien gardant un troupeau et peut-être le bruit du torrent âme de leur « pays ». Des lettres sont venues nous dire que des « originaires » ont pleuré, car l'orgueil, le bon orgueil, fait quelquefois pleurer, pleurer de fierté.

★

Et je gravis toujours l'Echelle, maintenant lumineuse comme celle de Jacob.

Les morts que nous avons honorés évoquent ceux de mon cher 211 et tous ces camarades qui fleurissent leur courage de l' « Esprit de corps ».

Dans *L'enfant jeté aux bêtes*, Jean-Paul Vaillant écrit ceci des officiers de chasseurs à pied qu'il a admirés comme moi. A une époque où nous souffrons des excès de la démagogie et du mépris des chefs, où ceux qui poussent les Français à s'aimer sont immédiatement salis par les rabouilleurs de la politique, il faut que je copie cette page :

Je revois, en cheminant dans mes lourdes bottes, ces officiers de chasseurs à pied, si bien sanglés dans leurs uniformes de fin drap noir. Beaucoup sont riches, séduisants, nobles avec ou sans particule. Intelligence, caractère, vertu... Ils ont aussi des femmes, des enfants, des parents.

Ils n'ont pas ce goût romantique de la mort qu'analysent, aiment

les écrivains. Ils n'ont pas la folle et sublime témérité de ces Saint-Cyriens qui, en 1914, allaient à l'ennemi en chantant, en casoar et gants blancs, parce qu'ils étaient jeunes, parce qu'ils ne savaient pas, parce qu'ils avaient toute fraîche sous les yeux, pure et immaculée, l'image de la Pâtrie...

Ce n'est pas un vain orgueil qui exalte les officiers de chasseurs. Ni quelque désir de vengeance. Aucun intérêt ne les mène. Leur volonté est nette, calme, et la plupart sont réservistes!

Ils ne négligent aucun des moyens techniques de vaincre, mais ils savent que rien ne surpasse le mépris de la mort. On dirait qu'ils ont été élevés dans le culte de ce mépris.

Ils sont grands, ils sont saints.

Et il savent.

Ils savent les noms de ceux qui se sont succédé, avec la rapidité de la foudre, à la tête des sections, des compagnies, des bataillons et même du groupe.

Francs, loyaux, ils demeurent incompréhensibles et mystérieux, malgré cette étincelle qui brille dans leur regard. Ils se sont élevés au niveau suprême et ils ont haussé leurs hommes jusqu'à eux.

Aucune fanfaronnade, aucune bravade, rien que de la fierté.

Je cherche à lire dans leurs yeux. Je pense qu'ils ont vécu dans l'aisance, sinon dans l'opulence, que rien ne les préparait à l'endurance de la faim, du froid, de la soif, de la boue, au spectacle du sang... et tous ces maux leurs sont familiers.

On dirait qu'ils mettent en pratique je ne sais quel enseignement, quelle philosophie, longtemps mûrie dans le secret, qu'ils font un acte d'amour.

Ils cultivent la vertu. Virtus.

*

Je frémis personnellement au souvenir d'hommes semblables que j'ai vus pendant cette guerre qui nous a marqués, — la guerre dont l'horreur fait la beauté, comme notre faiblesse faisait notre grandeur parce que nous la dominions.

Vingt ans après, en pèlerinage au front j'ai vécu des minutes d'une profondeur inoubliable près du « Vieil Armand ». Je venais de me recueillir à côté du monument du fameux 152ᵉ d'Infanterie, qui domine la plaine d'Alsace reconquise, quand, au tournant d'une route ombreuse, je tombai sur un second monument au même

régiment, érigé à l'endroit où il tailla en pièces de réputés chasseurs bavarois. Au pied du socle, une couronne simple, de fleurs séchées, portait l'inscription : « Les Diables bleus aux Diables rouges. » Mes yeux s'humectèrent de toute la fierté de l'ancien combattant.

Quel bel hommage, et comme une marque de l'orgueil est de s'incliner devant ses pairs!

★

Cet orgueil a pour l'animer la Nation tout entière.

C'est lui qui nous soutenait quand, au cours de la remise de la croix de guerre au commandant de mon bataillon, des obus tombant autour de nous, les garde-à-vous demeurèrent aussi rigides.

L'orgueil nous interdisait de baisser la tête.

C'est, à Trafalgar, Lucas, commandant *le Redoutable,* qui s'accroche au *Victory* de Nelson, le vainc et ne doit s'incliner que devant le nombre après avoir blessé à mort le chef de la flotte anglaise. C'est *l'Intrépide,* sous les ordres du Provençal Infernet, qui refuse de reculer comme le voulait Dumanoir et ne peut être réduit que par sept vaisseaux ennemis. C'est le vaisseau espagnol *Neptuno,* dont le capitaine Cayetano Valdes répond sèchement à la question de Dumanoir :

— Où allez-vous?

— Au feu!

Ce sont tous ceux par qui, dans le désastre, un pays peut dire : « Tout est perdu, fors l'honneur ».

C'est récemment, en Ethiopie, le jeune colonial français Bernard qui, ayant la possibilité de sauver sa vie, ne voulut pas « qu'il fût dit qu'un Français recule » et préféra succomber.

C'est, dans l'antiquité, « se conduire en Romain ».

C'est, au Japon, se faire hara-kiri.

Ce sont, au Dahomey, — car il faut rendre justice à tout le monde, — les guerriers qui demeuraient jusqu'au dernier dans leurs retranchements et hurlaient leur cri de guerre : « Coïa, Coïa, Dahomey! »

C'est, dans la région du Tchad, notre valeureux adver-

saire, le sultan Rabbah, au combat de Koussouri, qui imposa le triomphe définitif de nos armes. Il avait réussi à échapper au désastre tandis que ses bannières (compagnies régulières de cent hommes, bien recrutés, bien entraînés), décimées, continuaient la lutte pour assurer sa retraite. Quelques instants plus tard, le Sultan, dans un superbe mouvement de désespoir et d'orgueil, décida de revenir se faire tuer à la tête de ses derniers guerriers pour ne pas survivre à sa défaite. Ce fut une ruée farouche, une course à la mort sublime. Sur le cadavre de leur admirable chef, tous les indigènes moururent.

C'est, chez nous, à l'époque du talon rouge, le fameux : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers! »

Et c'est, enfin, plus populaire, après la Révolution, la courte réponse aux mêmes Anglais de vieux soldats qui n'ont pas peur.

C'est l'énergique vocable à cinq lettres dont Richepin a dit qu'il était le plus français des mots :

« La Garde merd. et ne se rend pas. »

*

Voilà l'orgueil!
Le chic orgueil!
Le mâle orgueil!
Vertu des Braves.

PAUL VOIVENEL.

LE CHANT DANS LE MUR

—

Quand Mme Lecointre venait l'aider à faire les lits, Martha savait bien ce que cela voulait dire.

La patronne avait envie de savoir quelque chose, mais elle n'osait pas le demander directement. Alors, elle abandonnait le cabinet de toilette où elle traînait d'ordinaire jusqu'à onze heures et elle faisait semblant de venir donner un coup de main à Martha pendant le ménage.

Ce jour-là, justement, Martha était de très bonne humeur parce que son ami, le commis du grainetier, lui avait payé une bague avec une pierre rose.

Elle roulait ses grosses hanches, accentuées par la blancheur du tablier, — Mme Lecointre exigeant cet uniforme pendant la manipulation de la literie, par hygiène.

La patronne n'avait pas encore mis de poudre. Elle avait sa figure jaune naturelle, pincée par une gastralgie latente et couverte de rides fines comme des arêtes de poisson.

Ses mains molles tripotaient machinalement le traversin, l'édredon au gros ventre, à l'ancienne mode.

Elle ne savait par où commencer.

Martha ne disait rien non plus, par malice.

Enfin Mme Lecointre se décida :

— Ils ont l'air drôle, ces gens d'à côté, dit-elle.

Martha, qui était Alsacienne, avait une voix rocailleuse, traînait ses phrases comme des souliers pleins de boue.

— Oh! oui, oui, Madame, bien drôles. Ils ont rentré

les meubles ce matin, pas quatre meubles, rien que des caisses et des caisses et des grands paravents hauts comme ici...

Mme Lecointre souffla sur un coquillage posé au bord de la cheminée.

— Avez-vous vu la dame? dit-elle.

— Non. Et pourtant j'ai bien regardé. J'étais en train de cuire dans la cuisine et j'avais tiré le rideau un peu, comme si c'était l'air. Le monsieur est grand comme tout et il y a des enfants qui ont des cheveux tout lavasses, couleur de la couverture. Ils couraient dans la rue, comme des chevaux...

— Je ne sais pas ce qu'ils peuvent faire, dit Mme Lecointre, les yeux dans le vague. J'ai demandé hier à l'épicerie. Ils ne savent pas non plus...

— Oh! les affaires viennent de Paris, pour sûr, affirma Martha, en passant le balai sous le lit, mais ce que fait l'homme, ça n'est pas encore connu...

Mme Lecointre comprit bien qu'elle n'en saurait pas davantage. D'ailleurs Martha n'était pas très fine. Elle ne savait pas faire parler les fournisseurs. Si elle, Mme Lecointre, avait fait autant de courses que la bonne, elle aurait bien trouvé le moyen d'en apprendre plus long. Mais elle ne sortait guère et ne voyait pas grand monde. Ce n'était pas sa promenade sur le cours, avec M. Lecointre, après la fermeture de l'étude, qui pouvait lui apprendre beaucoup de choses.

Dans ce haut de rue, éloigné du centre de la ville et tout étouffé par ses jardins, on vivait comme dans une île sauvage, sans rien savoir des gens. En hiver, cela passait encore. Il y avait le tricot, le trottinement des aiguilles autour des anneaux chauds de la laine, et les journées étaient plus courtes, vite poussées vers la nuit par le son aigrelet de la trompette du laitier, qui passe à quatre heures.

L'été, les semaines semblaient interminables, les enfants jouaient tout le temps dans le jardin. On était comme étourdi par les cris aigus des oiseaux qui se répondaient d'un arbre à l'autre, et, d'une caserne loin-

taine, venaient des appels chevrotants de clairon, tout ouatés par la chaleur. D'ailleurs, Mme Lecointre avait pris son parti de la solitude. Elle écrivait à sa mère, à des amies, combinait des toilettes soi-disant économiques, qui lui coûtaient les yeux de la tête.

De temps en temps, elle s'intéressait aux études des enfants. André allait à l'Institution de la rue Cézambre, un endroit très bien fréquenté. Quant à Geneviève, souvent malade, elle prenait des leçons chez une vieille demoiselle, qui portait continuellement des mitaines à cause d'un eczéma aux mains.

Geneviève avait peur des mains de Mlle Boutone, noires et grêles comme des araignées de jardin. Elle les considérait, tout le long des leçons, avec une attention préjudiciable aux dates de l'histoire de France. Quelquefois, elle en rêvait la nuit. D'ailleurs, Geneviève, qui était une petite fille pâle, au dos perpétuellement taquiné par deux nattes lisses, avait horreur des devoirs et des leçons. Il n'y avait place dans son cœur que pour son frère André et le jardin. André était bon, studieux, beaucoup plus fort qu'elle et ses cheveux frisaient tout seuls. On n'avait pas besoin de lui mettre, aux veilles des fêtes, des bigoudis, méchants comme des bêtes qui mordent la tête quand on s'endort.

Il savait ses leçons tout de suite, même les plus difficiles, et il savait aussi fabriquer des choses extraordinaires avec du papier et du bois sec.

Martha, qui disait « Geneviève » tout court, appelait André « Monsieur André »; personne ne savait pourquoi, pas même elle.

Il y avait aussi le jardin. Geneviève, qui était née dans la maison, se rappelait le jardin depuis le temps où elle avait commencé à savoir qu'elle était vivante.

C'était une espèce de compagnon toujours pareil et jamais semblable. Les gestes des arbres lui étaient familiers. Dans un certain coin, elle et son frère avaient enterré des poupées cassées et, de temps en temps, ils soulevaient la terre, en retiraient l'étrange purée rou-

geâtre que les cartonnages enfouis avaient fabriquée avec l'eau du ciel.

— On est comme ça quand on est mort, disait Geneviève. Mais André trouvait cette idée inconvenante. En été, les plates-bandes se constellaient de scarabées. Des buis gonflaient au soleil leur tiède odeur funéraire.

Cette année-là, les vacances de Pâques furent très belles. Mme Lecointre en profita pour aller voir sa mère, qui couvait un cœur malade dans une petite ville pluvieuse de la Manche.

M. Lecointre, que d'habitude on ne voyait guère, s'enferma dans son bureau, où il travaillait à un ouvrage d'anthropométrie comparée.

Martha élut domicile dans la lingerie, fort affairée à confectionner des chemises pour le commis du grainetier, et les enfants prirent possession du jardin.

Il faisait un temps inespéré, doux et d'une blondeur enfantine. De grands nuages, ronds comme des œufs, glissaient doucement les uns derrière les autres. Les premiers insectes, à la recherche du miel nouveau, froissaient l'air et renversaient les jeunes feuilles.

— On ne fera pas de devoirs, dit Geneviève, on n'apprendra pas de leçons...

— Pourquoi? dit André.

— Parce qu'il fait trop beau.

André secoua la tête. Il n'était pas content, parce qu'on l'avait forcé à mettre un tablier à carreaux dont il avait horreur.

— Tu es une paresseuse, déclara-t-il. Le beau temps, ça n'a rien à voir avec les études.

Geneviève soupira. Elle n'osait pas contredire son frère et pourtant elle aimait mieux regarder le ciel que son catéchisme. Les enfants marchaient lentement le long de l'allée aux fraises, ainsi nommée à cause de sa bordure de fraisiers aux petites palmes rêches, d'un vert éteint. Au bout de l'allée, un grand platane à l'étui pâle s'élançait très haut, comme pour regarder dans les jardins voisins.

André avait souvent tenté, sans succès, de l'escalader.

Geneviève s'assit sur un tas de rocailles pour tirer ses bas, et son frère, toujours furieux de son tablier, se mit à le frotter le long du mur pour l'user plus vite.

Un gros pigeon bleu et roussâtre passa dans le halètement de son vol, et c'est à ce moment que le mur se mit à chanter. D'abord, les enfants étonnés se regardèrent. Geneviève lâcha son bas qui se rabattit sur son soulier. André ouvrit une bouche stupéfaite, projetée en l'air par des dents trop grandes.

C'était une petite voix aigrelette avec, de-ci, de-là, un accent plus grave, une sorte de chevrotement rauque et tremblé. Evidemment, quelqu'un jouait d'une espèce d'instrument derrière le mur.

— Si l'on pouvait regarder par-dessus! disait Geneviève.

Mais le mur, quoiqu'un peu délabré, était haut et vêtu d'un lierre en guenilles, auquel il eût été malaisé de s'agripper. La petite voix cocasse continuait ses ritournelles et un rire tout à coup s'y mêla, un rire à longs traits qui jaillit entre les vieux moellons comme une fusée d'eau courante.

Geneviève tirait sur ses nattes, de chaque côté de son cou, avec une moue d'énervement.

— Oh! André, ce sont les enfants d'à côté qui jouent... Je suis sûre que ce sont eux... Maman a dit qu'il ne faut pas les regarder s'ils viennent à la fenêtre; mais, l'autre jour, j'étais derrière un rideau, j'ai vu une petite fille qui a les cheveux blancs et un tablier déboutonné. Elle tenait un chat sur son épaule. Elle ressemblait à la fée Bonne-Nouvelle de mon livre... Je voudrais bien jouer avec elle.

— Puisque maman ne veut pas! dit André.

Cependant, tous deux s'assirent au bord de la platebande pour écouter le mur chantant, et ils restèrent ainsi dans un grand recueillement jusqu'à ce que Martha surgît avec des tartines de miel et une figure mauvaise.

Elle venait de voir passer Anselme, le commis du grainetier, avec la petite bonne de la crémerie.

— Vous êtes des stupides, dit-elle aux enfants. Si

Madame venait, elle vous dirait ça. Vos culottes vont être pleines de terre et vous avez l'air bête comme Jacob Muller quand il regarde la lune.

Heureusement, l'instrument mystérieux s'était tu et les enfants s'en allèrent tout confus, les lèvres blondies par le suc des tartines. Le soir, avant de se coucher, ils parlèrent encore du mur. Le dîner avait été très maussade. M. Lecointre lisait *La Gazette judiciaire* en mangeant. Martha, qui avait le nez rouge, lançait les assiettes comme des palets.

Geneviève mangeait ses nouilles sans beurre à cause d'une crise d'entérite qui lui enfonçait les yeux dans des coquilles mauves. Le coucou sortit de sa boîte d'un air furieux, comme si on l'avait dérangé, pour venir annoncer huit heures.

Les enfants se couchaient toujours très tôt et, lorsque les jours allongeaient, ils restaient près d'une heure sans dormir, le nez en l'air, en parlant tout haut d'une chambre à l'autre, par la porte entr'ouverte.

— Je regarderai sous le lierre, disait André. Tu te souviens qu'il y avait une petite logette où le père Malard mettait ses outils. On entendrait mieux la chanson et peut-être aussi qu'on entendrait ce qu'ils disent...

— Oui, répondait Geneviève, un peu fiévreuse. On ira demain matin pendant que Martha fait les chambres. Sûr qu'il fera beau; ce soir, la lune était toute rose.

Ils étaient rêveurs, hantés par la drôle de petite voix sautillante.

— Si on avait une machine comme ça, dit André, je l'emporterais à la récréation, rue Cézambre... J'essaierais de jouer la mère Michel, par exemple... Julien serait bien épaté, lui qui apprend le piano...

— Et moi, dit Geneviève, je jouerais une polka à Mlle Boutone et peut-être qu'elle danserait.

L'idée de Mlle Boutone, dansant avec ses mitaines noires, inspira une joie folle aux enfants. Ils se tordaient de rire dans leur lit, dont les ressorts craquaient sous leurs bonds d'allégresse.

Martha, qui couchait à côté, donna un coup de poing dans la cloison.

— Voulez-vous bien vite te taire?... Oh! les durs enfants!

Le lendemain il y eut une matinée de brume chaude et les premiers lilas éclatèrent. M. Lecointre fit prévenir qu'il ne rentrerait pas déjeuner, ce dont Martha se hâta de profiter. Elle bâcla un repas de viande froide et, sous prétexte d'emplettes, disparut jusqu'à quatre heures. Les enfants s'installèrent dans le jardin.

Dès le matin, ils avaient soulevé les pans du lierre, dont l'odeur âcre leur restait aux doigts, et ils avaient exploré soigneusement la vieille logette creusée dans le mur. Il n'y restait plus rien qu'une pomme d'arrosoir cabossée, dont le vert-de-gris avait fait une sorte d'étrange coquillage.

Des plaques de mousse se caillaient, vertes et rouges à la fois. Au fond de la logette, les moellons, rongés par l'humidité, se dissolvaient en poudre grumeleuse.

— Si on faisait un trou dedans? dit Geneviève.

André eut un geste de répréhension.

— Martha le verra et elle le dira à maman, et maman le dira à papa.

— Non, dit Geneviève, personne ne verra rien, on remettra les feuilles dessus.

Cependant, elle hésitait aussi, à cause des grandes personnes dont les yeux aperçoivent tout de suite ce qu'il ne faudrait pas voir.

Mais, à ce moment, juste au fond de la logette, derrière le mur, la petite chanson sautillante recommença et fit envoler par-dessus la tête des enfants une coccinelle couleur de mandarine.

— Oh! dit Geneviève, tu entends?

C'était une chanson si drôle qu'André n'eut pas la force de protester lorsque sa sœur, armée d'un vieux fer de pioche, asséna un coup sacrilège sur les moellons écaillés.

Le mur manifesta quelque résistance; cependant, André lui-même s'étant emparé de l'outil, les moellons

cédèrent d'un seul coup et un trou plâtreux creva le mur comme une étoile béante dans un cerceau de papier.

Les enfants presque épouvantés de leur ouvrage, n'osèrent plus bouger. La chanson elle-même s'était tue; puis, brusquement, on vit dans la poussière, au fond de la logette, une petite main aux ongles durs qui passait par le trou et remuait, légère et sale, hésitante comme un oiseau tombé du nid.

Alors, André et Geneviève se précipitèrent.

Ils s'escrimèrent autour du trou, déblayèrent les gravats, élargirent de plus en plus le cadre de la main inconnue.

La main se retira et l'on vit à sa place un œil seulement, un long œil bleu, posé sur un morceau de joue.

— Bonjour, dit une voix sortant de la joue.

— Bonjour, murmura Geneviève, très troublée.

Et il y eut un silence impressionnant. Les enfants étaient comme fascinés par cet œil qui clignait tout seul et dont les cils avaient accroché des grains de poussière.

Enfin la voix reprit :

— Est-ce que vous aimez la guitare hawaïenne et cet air que je jouais tout à l'heure?

André n'osa pas répondre, mais Geneviève dit gentiment :

— C'est un très joli air... Moi, je l'aime beaucoup.

Et elle s'avisa en même temps que leur interlocuteur mystérieux avait sur eux cet avantage qu'il les voyait bien, alors qu'eux ne le voyaient pas.

La voix reprit, mais beaucoup plus aiguë :

— C'est la chanson des Pois chiches... Elle est longue, longue et jamais pareille d'un bout à l'autre.

André se pencha vers Geneviève.

— Est-ce que c'est un garçon ou une fille? Demande-lui!...

— Est-ce que vous êtes une fille? dit Geneviève.

L'œil eut l'air d'éclater de rire.

— Non, moi je suis un garçon, je m'appelle Jim.

Mais c'est ma petite sœur qui vient de parler tout à l'heure. Elle a une petite voix comme un trou de serrure.

— Est-ce qu'elle joue aussi de la guitare? demanda Geneviève.

— Non, elle fait brûler des herbes et elle tape sur le feu avec son chapeau...

— Oh! dit Geneviève, mais elle peut l'abîmer, et votre bonne, qu'est-ce qu'elle va dire?

L'œil s'alluma d'une petite flamme.

— La bonne ne dit rien. Il n'y a pas de bonne. Pourquoi faire, une bonne?

— Mais pour faire la cuisine, dit André. La nôtre est une excellente cuisinière. Elle fait aussi de très bonnes soupes, mais Geneviève n'aime pas la soupe.

— Nous, dit Jim, on ne mange pas de soupe, jamais. On a des caisses d'oranges et on en prend dedans tant qu'on en veut, et aussi des coquillages et des crabes rouges, et nous collons les coquilles sur les murs de la chambre, pour faire de beaux dessins.

André et Geneviève se regardèrent avec un étonnement profond. Geneviève risqua d'une petite voix incertaine :

— Et votre maman ne dit rien?

Des rires indistincts éclatèrent de l'autre côté de la muraille.

— Maman? Elle ne s'occupe pas du tout de ça. Elle pose tout le temps pour papa, qui fait des tableaux pour l'Amérique. Des fois, on n'entre pas du tout de la journée, parce qu'elle est déshabillée, et alors on se couche par terre dans le jardin jusqu'à ce qu'il pleuve ou qu'il fasse du vent...

André hochait la tête. Geneviève était toute pensive.

— Il y a moi, reprit la voix de Jim, et ma sœur Néel qui a douze ans et qui est très jolie, et mon autre frère Prosper, et ma petite sœur Abigaïl. Regardez son œil!

Un œil noir aux cils longs comme des étamines avait remplacé l'œil de Jim. Une voix aiguë déclara :

— J'aime mieux le garçon, mais il a un vilain tablier.

— Tu vois, dit André. Je le disais bien, que ce tablier

était horrible. Je vais le remplir de cirage et je le mettrai dans la boîte aux chiffons. Martha sera bien attrapée.

Geneviève, toute surprise de la révolte de son frère, allait répondre quand le tremblement de la guitare s'éleva de nouveau, plus clair et plus distinct, et Jim chanta :

Il convoite la porte de tes lèvres,
Douce comme un étendard de soie...
Oh! petits, petits sont les pois chiches,
Quatre me tiendraient sous une dent...

— Attention, dit Geneviève, j'ai entendu la fenêtre de la cuisine. C'est sûrement Martha qui rentre. Elle va nous chercher et elle verra le trou. Il faut remettre les feuilles, vite...

Les enfants se hâtèrent de rabattre le lierre sur la logette, mais non sans serrement de cœur, car l'œil d'Abigaïl était toujours là, avec ses grands cils raides, et il leur semblait qu'ils enfouissaient une chose merveilleuse sous ces feuillages puants.

Ils se sauvèrent vers la maison, tout mal à l'aise de leur aventure. Martha frémit en apercevant leurs mains.

— Quelle chose dégoûtante!... Vous êtes pires que le poêlon. Je le dirai à Monsieur et vous n'aurez pas de pommes cuites...

Les enfants ne protestèrent pas. Ils songeaient aux oranges et aux crabes rouges, aux régals merveilleux de l'autre côté du mur. Chez les Lecointre, les crustacés étaient sévèrement interdits, comme préjudiciables au bon état de l'estomac, et Geneviève n'avait pas le droit de manger d'oranges à cause de son entérite.

Quand les enfants furent couchés, il échangèrent à mi-voix quelques propos mélancoliques.

— Tu te rappelles, dit André, le jour où j'avais collé un timbre sur le mur de ma chambre et où j'ai été privé d'aller dîner chez la tante Aurore...

— Oui, répondit Geneviève, mais des coquilles, ce doit être joli. Ça doit faire comme au fond de la mer. J'aime-

rais manger des coquillages; malheureusement, maman ne voudra jamais... Je déteste les pommes cuites.

— Moi aussi, dit André.

Geneviève murmura :

— Demain, on retournera là-bas et on agrandira le trou pour voir la figure de Jim tout entière.

Ils se turent et l'on entendit les ronflements de Martha, lourds et lointains comme la fuite d'un orage.

Le lendemain fut long à venir. Les enfants se réveillèrent de très bonne heure et, comme ils n'osaient pas se lever, les premières minutes du jour leur parurent interminables.

Ils guettaient la lisière rose de l'aube sous l'opaque feston du rideau. Allait-il faire beau?

Des nuages qui passaient ballottaient la lumière.

Enfin la cuisine s'éveilla, avec son bruit aigrelet de casseroles et le miaulement du chat en extase devant le pot de lait lisse et mystérieux comme une tour d'ivoire.

Le soleil avait éclaté tout à coup au bord de la glace de la table de toilette. Il semait le mur de paillettes scintillantes et s'attarda au luisant d'une des chaussures de Geneviève.

— André, cria-t-elle, tu prendras le tisonnier pour agrandir le trou. Je veux voir la petite Abigaïl. Je suis sûre que c'est elle qui était à la fenêtre avec ses cheveux blancs. Est-ce que ça fait blanchir les cheveux de manger des crabes?

— Chut, dit André, voilà Martha avec son plateau. Elle se cogne dans tous les coins de l'escalier.

Martha entrait, grognante.

— Vous êtes de sales enfants à ne pas dormir... Vos mines seront vilaines à cause de ça, et Madame, en rentrant, dira que je n'ai pas été bien avec vous. Oh! comme c'est affreux!...

Geneviève eut un remords vague, mais le soleil qui passait sous le store noya ce remords dans une espèce de vague blonde.

— Il ne pleuvra pas, n'est-ce pas Martha?

— Eh! qu'est-ce que cela fait qu'il pleuve?... Je ne sors pas, moi.

Ils descendirent bien vite au jardin, sans même s'être lavé les dents, ce qui constituait une infraction grave aux usages.

Avec une indifférence feinte, ils s'approchèrent du mur, qui ne chantait plus. Cependant une sorte de petit grattement résonnait tout près dans le silence ensoleillé, et c'est avec des doigts tremblants que les enfants écartèrent les feuilles, encore raides et fraîches de la nuit.

Le trou vide ne leur montra rien qu'un fragment d'espace incolore, traversé par le cheveu pâle d'un fil d'araignée. Et ils entendaient mieux le grattement.

— Bonjour, dit Geneviève à mi-voix, est-ce que vous êtes là?

Alors, l'œil d'Abigaïl apparut à travers sa frange et la voix aiguë d'Abigaïl déclara :

— Oui, Jim aussi et Néel aussi... Néel dessine le canard et Jim est en train de se faire des souliers.

Les enfants eurent un tressaillement. C'était vraiment une chose merveilleuse. Il leur semblait lire en cachette une sorte de conte étrange, un conte absolument incompréhensible pour toute autre personne qu'eux, les enfants du jardin.

— Est-ce que c'est vous qui grattiez? demanda André.

— Oui, je faisais une petite forêt par terre avec du sable, et dedans je mets des morceaux du miroir que maman a cassé hier matin... On dirait des petits lacs. Si vous pouviez voir comme c'est beau!...

André se sentit pris d'un courage immense. Il n'avait pas osé toucher au tisonnier à cause de Martha, mais le vieux fer de pioche était encore là. Il s'escrima autour du trou jusqu'à ce que, deux ou trois moellons s'étant effrités à leur tour, la cavité apparut plus large.

Abigaïl, qui s'était enfuie, revint aussitôt.

— Oh! je vous vois mieux, s'écria-t-elle, et vous avez des figures toutes sales, à cause de la poussière. Jim, viens vite, on peut mettre les deux yeux maintenant!...

En effet, deux yeux bleus apparurent et les enfants reconnurent le regard de Jim.

Geneviève osa demander d'une voix troublée :

— Dites, comment savez-vous faire les souliers?

Alors Jim rit très fort.

— Je ne sais pas les faire. Je coupe quelque chose en forme de chaussons dans un vieil imperméable. C'est pour aller chercher des plantes dans le petit bassin là-bas.

— Votre maman permet? dit Geneviève.

— Maman? Aujourd'hui elle a une robe chinoise, à cause du dessin de papa, et elle fume tellement de cigarettes qu'on ne peut pas entrer dans la chambre sans éternuer.

Les enfants se turent un instant, interdits, puis Geneviève dit tout haut, comme pour elle-même :

— Je voudrais bien la voir avec sa robe chinoise... Sûrement qu'elle doit être si jolie!...

— Très, très jolie, approuva Jim, et aussi photogénique. Elle a des pieds longs comme des souris et des joues toujours aussi roses, à n'importe quelle heure qu'on la voie. Papa est très amoureux d'elle, vous savez. D'ailleurs, il y a quinze ans qu'ils sont ensemble...

— Oui, c'est long, dit André, d'être mariés depuis quinze ans.

— Oh! mais ils ne sont pas mariés, dit Jim. En voilà une blague!... Est-ce que vous avez seulement une idée du mariage?

— Parfaitement, déclara Geneviève, moi je sais très bien. C'est quand on met une robe blanche et des fleurs sur la tête, et alors les cloches sonnent et on a une bague en or, deux bagues en or pareilles et on habite la même maison toujours, toujours...

— Bêtise! déclara Jim en fermant un peu ses yeux bleu-pâle... On peut très bien habiter ensemble sans les cloches et la bague en or. Vous êtes trop petite pour savoir ce que c'est que l'amour.

Geneviève fut très vexée.

— Oh! mais j'ai dix ans, affirma-t-elle.

— Ce n'est rien, dit Jim. Moi j'ai treize ans. A dix ans, on ne peut pas connaître la vie. C'est comme Abigaïl, il faut faire attention quand elle est là; mais, par exemple, papa embrasse très bien maman devant moi...

— Chez nous, dit André, papa n'embrasse jamais maman, sauf le jour de sa fête et une fois aussi que Geneviève avait été malade et qu'elle s'est guérie...

— Ce n'est pas pareil, répondit Jim.

— Oh! Jim! s'écria Geneviève, sans bien savoir pourquoi elle-même, je voudrais tant vous voir tout entier.

— Ce n'est pas la peine, dit Jim. Je suis habillé comme un sauvage. Mes chaussettes ne sont pas de la même couleur. Ici, on n'a jamais des chaussettes de la même couleur. Je ne sais pas comment ça se fait... C'est comme ça.

Geneviève et André regardèrent tristement leurs chaussettes, qui étaient exactement semblables et soigneusement raccommodées par les mains expertes de Martha. Elles leurs semblèrent d'une couleur affreuse et Geneviève dit :

— Est-ce que vos chaussettes sont raccommodées aussi?

— En voilà une idée! dit Jim. Les trous c'est bien plus drôle... J'ai un doigt de pied qui passe, figurez-vous, et je le remue tout le temps. C'est très drôle.

On entendait le petit grattement d'Abigaïl dans la terre et, de temps en temps, le klakson enrhumé d'un canard qui grognait et battait des ailes.

— Croyez-vous, dit tout à coup Geneviève, qu'en creusant le trou longtemps, longtemps, il deviendrait assez large pour que vous puissiez venir chez nous?

Un rire léger plissa les paupières de Jim.

— Mais nous n'allons jamais chez personne. C'est bien plus amusant chez nous.

— Vous avez de la chance, soupira André. Chez nous, ce n'est pas amusant du tout. Rue Cézambre, l'école est toute noire et le professeur de grammaire a des petits bobos plein la figure, et il m'appelle « Prince des Crétins... »

— Et moi, dit Geneviève, je déteste les mains de Mlle Boutone et les nouilles que je suis obligée de manger, et maman n'a pas de robe chinoise...

Elle s'interrompit avec un tremblement des lèvres comme si elle allait pleurer.

— Oh! murmura André, tu entends midi à Saint-Magloire... Rentrons vite, Martha va venir nous chercher.

Le déjeuner fut mélancolique. M. Lecointre avait dû s'absenter; Martha, qui s'était disputée avec son amoureux, avait les yeux comme bourrés de fil rouge.

Les enfants mangeaient en silence des tranches de veau pâle, d'une fadeur convalescente, et Geneviève déclara tout à coup :

— Jim a beau dire, je ne suis pas toute petite, et l'amour, tu crois que c'est si difficile que ça?...

Martha, qui apportait des poires cuites, resta bouche béante.

— Qu'est-ce que c'est que cette affaire-là? Voilà que vous dites des choses abominables... Tais-toi tout de suite, ou je raconte à Madame...

L'après-midi, il fallut faire des devoirs de vacances, qui étaient déjà singulièrement en retard.

— Demain matin, répétait Geneviève, demain matin, on retournera là-bas...

Elle rêva de choses extraordinaires. Elle voyait Jim jouer de la guitare hawaïenne, à cheval sur le mur, ayant aux pieds une chaussette rouge et une chaussette verte et, près de lui, un gros canard bleuté, ventru comme une potiche, fumait des cigarettes interminables en ricanant.

Le lendemain, lorsque, à peine réveillés, les enfants coururent au mur, une découverte affreuse les fit pâlir.

A la place du trou, un beau pansement de ciment frais luisait comme une étoile blanche et le lierre, bien taillé, découvrait une logette propre où le père Malard venait de ranger ses outils.

Ils restèrent un bon moment, plantés dans l'allée, muets et immobiles, l'oreille tendue vers les bruits légers montant du jardin voisin.

— Comment faire? dit Geneviève. C'est trop solide, et puis maintenant tout est découvert et on nous empêchera... On ne verra plus les yeux de Jim, jamais; André, est-ce que tu crois qu'on le reverra un jour?

Elle se serrait contre lui, mais il eut un geste vague.

— Comment veux-tu que je te dise? Je ne sais pas, moi. Bien sûr, Jim et les autres, ils ne sont pas loin; mais un mur, c'est si haut!...

ANTONINE COULLET-TESSIER.

A MONTMARTRE

—

Une forme de femme erre et croise aux carreaux
d'une chambre des hauts étages.
Lente, on la voit vaquer derrière les rideaux
du même train que les nuages.

Méduse, songe, tache aux vitres, se peut-il
que cet être se continue
et par-delà les toits où rit l'azur d'avril
s'agrège aux neiges de la nue.

L'espace brûle, offert aux fêtes du Printemps
Toute blancheur doit s'y résoudre.
Ces nomades flocons glissant au fil du Temps,
Où s'en vont-ils mêler leur poudre?

Déjà l'acacia neige dans la forêt
et le vent bat ses grappes blêmes.
O nuages en fleurs sur Paris! l'on dirait
que les toits de la ville essaiment...

—

Basilique si belle à l'aube! Quel cerveau
de lumière a voulu t'assigner cette place
et t'y fixer afin que chaque heure te fasse
brûler avec l'éclat des formes sans défaut?
Et quel cœur te créa, forteresse de grâce
et de rêve, toi qui sembles toujours, là-haut,
te fondre en l'air, comme un iceberg de l'espace...

O merveille attisée aux souffles de l'azur,
Sibylle à qui seraient prêtés tous les langages!

Voici le campanile et ses ardents messages.
Voici, donnant l'essor aux colombes des âges,
les dômes, ces bourgeons de l'Arbre du futur...
Tout ce que la cité peut concevoir de pur,
de frais, tous les élans qui d'elle se dégagent
s'incarnent, ce matin, dans ces tours, ces nuages
en suspens sur la Ville et son fatras obscur.

Tel un monde sortant, blême de l'hypogée,
Ys de neige, arrachée aux tréfonds de sa nuit,
Montmartre, pureté toujours désagrégée,
semble une vision, née au ciel d'aujourd'hui
et des bas-fonds marins de Paris émergée.

—

Soirs de Montmartre. Enchantements
où l'on puise lumière et grâce.
Là-haut, l'or des appartements
s'allume aux combles de l'espace.

Quels êtres de feu vivent là,
pensifs au fond des chambres vides?
Sont-ce de fraîches chrysalides
que leur propre ardeur éveilla?

Vers qui se tend ce clair visage
de femme, à la vitre appuyé.
Ce cœur, de lui-même ennuyé,
ne guette-t-il pas un message?

Partout, quêtant on ne sait quoi,
vaguent d'évanescentes formes.
Au chevet de malades dorment
de pauvres lampes qui ont froid.

Face à la nue, une fenêtre
au baiser de l'heure s'émeut.
Sensible et comme à fleur d'aveu,
une âme est-elle près d'y naître?

O monde neuf où tant d'espoir
nourrit ces feux pressés de luire.

On aime, on prie, et c'est le soir.
Quel divin secret va se dire?...

—

Suis-je au havre de paix, loin des jours orageux?
L'heure serait-elle venue,
Cher Ariel, de prendre enfin part à tes jeux?
Dois-je te suivre dans la nue?

O lyrisme du ciel à tous les vents offert!
O grâce d'être là, tout proche
des domaines changeants et nuancés de l'air,
des vols et des soupirs de cloche!

A vivre ici plein de sagesse, à recueillir
les plus purs souffles de l'espace,
peut-être puis-je encor différer de vieillir,
conjurer l'heure et sa menace.

La ville mène au loin son sabbat souterrain.
Elle crie et gronde. N'importe!
Un bonheur plus pressant d'heure en heure m'étreint
et sa flamme veille à ma porte.

Les nuages en fleur déjà m'invitent. Tous
font signe de leurs mains de neige.
Que je voudrais, amis, pouvoir fuir avec vous!
mais à quel port aborderai-je?

Sans doute êtes-vous seuls à savoir où s'en vont,
frais compagnons, frêles nuages,
ces formes, qu'au hasard des jours font et défont
nos gestes vains et nos images.

—

Je regarde Paris, ses toits et les fumées
qui s'en vont; les clochers ceints de brume, dressés
dans un même sursaut, hors de leur couche et ces
défaites de maisons à mes pieds abîmées.

Irréelle cité! J'ai donc vécu parmi
ces murs, humus sous quoi tant de mes formes gisent.

Là, tout enveloppé de songes, j'ai dormi,
riant à mon étoile, aux caresses promises...

Que reste-t-il, hélas! de ces jours! O chaos
déjà froid, comme un bloc détaché de moi-même!...
Des cris montent parfois de cette arène blême
mais ce me sont autant de lancinants échos.

Ma vie est-elle inscrite aux lignes de tes rues,
ô Ville, ou n'ai-je fait qu'essaimer cendre au vent?
Paris et mes amours, ombres d'ombres accrues,
tout mon Passé tient là, dans ce tombeau vivant.

—

Vos mornes charges de dormeurs
voguent, la nuit, — vers quelles grèves? —
O logis gréés de nos rêves
et dont nous sommes les rameurs.

Rompant dans l'ombre vos amarres,
vers où ne cessez-vous de fuir?
Quels souffles mènent ces gabarres
où l'on entend des cœurs gémir?...

Aucun astre. Rien ne vous guide
qu'une brise douce, parfois,
ou que le glissement fluide
du Temps le long de vos parois.

Demain, est-ce vrai qu'on arrive,
à l'aube, dans un nouveau lieu?
Peut-être verrons-nous, mon Dieu,
vos gestes luire sur la rive.

—

Dans Montmartre dressant haut
sa ruche aux mille alvéoles,
j'écoute gazouiller tôt
les oiseaux et les écoles.

Chaste concert du quartier!
Dirait-on pas que s'accordent

aux doigts de quelque luthier
les jeux d'innombrables cordes?

Ah! douceur d'habiter sur
cette Butte au ciel limpide;
douceur, front et cœur sans ride,
d'y vivre, entouré d'azur...

Ces aubes et ces aubades
me tiennent émerveillé.
Au loin, baîlle en ses draps fades
Paris à peine éveillé.

Mais ici, mon vœu s'exauce;
tout tinte si clair en l'air.
Pas un heurt, une voix fausse;
le chant même de la mer.

ANDRÉ PAYER.

LA LÉGENDE MESSIANIQUE DE SABBATAI ZÉBI

—

L'espérance messianique n'a jamais beaucoup sommeillé dans Israël. La préoccupation incessante d'un idéal à atteindre, d'une vie d'émancipation, est un des traits qui donnent au peuple juif une originalité sans partage. Dans l'esprit d'un grand nombre, le désir d'une reconstitution nationale a été engendré naturellement par les vicissitudes politiques que ce peuple a traversées. Et la foule juive a été, de ce fait, plus que toute autre, préparée à s'enthousiasmer, sans y regarder de trop près, pour le rêveur qui lui promettait de calmer ses inquiétudes et de satisfaire définitivement ses convoitises. Ils se sont multipliés, inlassablement, ces rêveurs, au cours des âges! Rien qu'au XIIe siècle, on en compte une dizaine.

La vie de ces illuminés est fertile en épisodes scéniques. Imaginez un David Reubeni entrant à Rome sur un cheval blanc. Il vient offrir au pape, qui à cette heure est Clément VII, l'appui de ses armes, dont le nombre à ce qu'il croit s'élèverait à 300.000 hommes, pour combattre le Turc et le chasser de la Terre Sainte. D'après une tradition orale, l'âge messianique s'inaugurera par la conversion du Saint-Père.

Il est vrai que David Reubeni se contentait d'affirmer que la Délivrance était proche; il ne se posait pas en Rédempteur. Il est le guerrier qui préparera le glorieux événement. Pour un tel projet, ce capitaine sollicite de

Jean III, de Portugal, de l'artillerie et des vaisseaux.

Les exploits de Reubeni ont émerveillé Salomon Molcho. Ce nouvel annonciateur du salut d'Israël a ses nuits troublées par des rêves : la vision des combats qui seront livrés aux derniers jours traverse sa pensée, et lui, descendant d'Esaü, il se figure, ceint de l'épée flamboyante, conduire les Juifs à la victoire. La fièvre épique ne le quitte pas. Du Portugal il passe en Turquie. En cours de route, il a rencontré Joseph Karo, à Salonique. Et Joseph Karo a, lui aussi, des visions. Un esprit céleste dirige sa vie. Voilà Molcho à Safed. Et la communauté de Safed est en proie à la frénésie messianique. On se livre à toutes les pénitences, on va en pèlerinage au tombeau de Siméon ben Jochaï. On s'ingénie, par les procédés kabbalistiques, à découvrir la date rédemptrice. Molcho a déjà tourné et retourné le texte biblique; il y a découvert que le Messie viendra en 1540.

L'historien est attiré par la curiosité d'incidents auxquels nous ne sommes plus accoutumés, et que, par conséquent, nous nous représentons mal à notre époque moins romantique : tel que celui où Molcho, se disant l'envoyé du Messie, va trouver le Roi de France, puis l'Empereur. Quelle scène dramatique que la scène où Charles-Quint, après avoir reçu Molcho en audience, le fait jeter au feu!

L'existence ne finit point, d'ailleurs, avec la mort de ces illuminés. Le peuple déçu ne veut pas admettre la réalité de sa désillusion. Il a cru à la délivrance et au retour glorieux à Jérusalem; il continue de croire que le Messie prétendu vit encore, ne se manifestant plus, pour une raison mal définie, mais dans l'intérêt de la nation...

Par ses prédications, Salomon Molcho prépara, à Salonique, un milieu propice à la crédulité populaire en faveur d'un Messie, quel qu'il fût. Celui qui vint était le smyrniote Sabbataï Zébi, fils de Mordechaï.

Tous ces types, incarnant l'idée séculaire du Salut messianique, sont aussi intéressants par leur psychologie que par le pittoresque accidenté de leur vie extérieure.

On ne connaît pas toujours leur aventure avec des précisions historiques. On ne sait pas l'ensemble de leur existence agitée et de leur fin malheureuse. Plusieurs d'entre eux, cependant, qui ont une biographie suffisamment détaillée, auraient pu, à part celui qui fera l'objet de ce récit, retenir l'attention. Toutefois, c'est l'histoire de Sabbataï Zébi qui est restée la plus vivante dans le souvenir.

Extraordinaire aventure, assurément! Elle l'est tellement, et si appropriée à toute forme esthétique, que je m'étonne que ce type n'ait pas encore inspiré un compositeur. Je conçois très bien un opéra représentant les scènes que la réalité s'est déjà chargée de construire théâtralement. Il n'y aurait qu'à les monter sans rien déranger, sur le tréteau. Je le conçois, dis-je, car un précédent existe, qui rappelle, en ses grandes lignes, l'équipée de Sabbataï. C'est l'histoire de Jean de Leyde, l'apôtre des Anabaptistes, qui a fourni à Meyerbeer le texte d'une pièce à grand spectacle, à fanfares triomphales et à tintamarre d'apothéose et de ruine. L'analogie est frappante entre le faux prophète de Munster et celui de Smyrne. Changez les noms, transformez les détails accessoires, la partition est, pour ainsi dire, déjà composée.

Sabbataï n'est pas un fruit messianique spontanément éclos. Ce héros a sa genèse. Et je ne cacherai pas que l'étude de ses origines psychologiques garde un intérêt primordial. L'aventure de Sabbataï s'explique beaucoup par le mouvement de piété kabbalistique qui eut pour centre la ville de Safed, en Palestine, et dont l'éclat fut si intense qu'il est, à l'égard de la tradition ésotérique, ce que fut, pour l'Humanisme, la Renaissance italienne. Qu'est-ce que Safed au XVIe et au XVIIe siècle, pour la Kabbale? C'est, je ne dirai pas Athènes, mais Alexandrie, c'est-à-dire la capitale de ses commentateurs. Dans un de ses faubourgs se trouve la grotte où est enterré le Prince de la Mystique juive, Siméon ben Jochaï; à quelques minutes de marche s'élève une synagogue qu'il a construite. La ferveur du mysticisme y est si exaltée que

la pensée de reconstituer en cette ville le Patriarchat du Judaïsme a été, un moment, caressée.

Rappellerai-je que les maîtres de cette ville sainte ne furent rien moins qu'Isaac Luria, Haiim Vital, Moïse Cordover, c'est-à-dire les Kabbalistes les plus considérables de l'époque moderne? Et de suite après ces sommités : Joseph Karo, Elie de Vidas, les Galante, Moïse Ascheik... On conçoit, après l'énumération de ces noms immenses, que j'aurais pu aisément allonger, l'état de piété surexcitée dans ces écoles où, tous les matins et tous les soirs, la prière une fois dite, les Docteurs — et quels Docteurs, encore une fois! — approfondissaient, pendant des heures, le livre du Zohar, expliquaient la Bible, commentaient le Talmud, les Mischnaïoth. Ils ne dédaignaient point de lire Maïmonide, malgré le caractère douteux, au point de vue de l'orthodoxie juive, de sa philosophie. Mais il est fort probable qu'on devait le « kabbaliser ».

La discipline intellectuelle et l'ascèse spirituelle auxquelles se livraient tous ces mystiques, habitant une région d'une fertilité abondante et comme surnaturelle, menaient, je dois bien le dire, à l'illuminisme, à l'illusion. Et ces esprits éminents, tels que Luria qui domine les autres de toute sa puissance intuitive et de toute sa force psychique, tomberont eux-mêmes dans la chimère et s'aveugleront en voulant fixer l'impénétrable.

La biographie de Luria nous présente, en effet, un spectacle si étrange qu'on ne discerne plus ce qui appartient à la légende et ce qui appartient à la réalité. La fiction ombrage déjà son berceau. C'est le prophète Elie, affirme-t-on, qui l'a lui-même circoncis, en annonçant sa gloire en ce monde. Retiré en Egypte, il s'adonne à l'étude des mystères jusqu'au jour où Elie, encore, lui conseille de retourner à Jérusalem, sa ville natale, pour enseigner. De là, il se rend à Safed où, marchant dans l'auréole de la sainteté, il découvre, à l'émerveillement de ses nombreux disciples, les tombeaux des patriarches hébreux. La conviction pénètre en lui qu'il est la réincarnation de Siméon ben Jochaï. Il chasse les démons,

accomplit des prodiges, et l'on assure qu'il ressuscite les morts. L'idée de Rédemption, non seulement pour les âmes de ceux qui avaient mal vécu, mais pour le monde entier, grandit et se fortifie en son esprit. Le thaumaturge parle à ces âmes qui ont besoin d'être rachetées. Il en voit des myriades autour de lui, en quête de pardon. Les unes se posent sur les eaux, d'autres sur les arbres. Et il les console toutes. Le saint homme ne demande qu'une chose à Dieu : de lui prolonger la vie, afin d'avoir le temps de délivrer le monde du péché. Les jours manquèrent à son ambition expiatrice. L'histoire rapporte que, selon sa persuasion, il devint seulement le Messie fils de Joseph, et non le Messie fils de David.

Comme tant de rabbins du temps jadis, rempli de spiritualité, Luria comprenait le langage des animaux et même celui des choses inanimées. Les animaux et les choses inanimées contenaient, pensait-il, en vertu de la loi des réincarnations; les âmes qui émigrent en des sphères inférieures pour achever leur purification. Citons au moins une anecdote. Un jour, se promenant dans la campagne, il était allé visiter le tombeau de rabbi Jehoudah bar Haï, surnommé le Hassid (pieux), celui qui ne fut rien moins que l'initiateur de R. Jehoudah, surnommé ha-kadosch (le saint), le compilateur de la Mischnah. L'attention de Luria fut attirée par les croassements d'un corbeau. Cet oiseau, dit-il à ses compagnons, est un ancien collecteur d'impôts, qui a transmigré dans le corps d'un corbeau à cause de la dureté avec laquelle il recouvrait les droits. Il me supplie de le délivrer. Et la légende ajoute que Luria lui cria : « Va-t'en, scélérat, je te comprendrai dans mes prières. » Et le corbeau s'envola.

On sourit peut-être... Ne me sera-t-il point permis, tout de même, d'exprimer mon étonnement du fait que le Judaïsme, si enclin à compter ses *aggadoth*, c'est-à-dire des historiettes édifiantes, n'ait pas songé à composer une *Légende dorée,* et à la vulgariser dans l'Univers?...

Revenons à notre sujet... Il est nécessaire d'observer qu'une cinquantaine d'années seulement sépare la nais-

sance de Sabbataï Zébi de la mort de Luria, un des plus fameux mystiques, je le répète, du Judaïsme. Son rayonnement a été illimité. Remarquons aussi que la Kabbale de Luria ne sera pas sans influence sur notre Smyrniote. S'il a étudié le livre du Zobar, il a également lu les commentaires de cet illustre rabbin.

J'ai fait tout à l'heure allusion à la fertilité de la Terre Sainte, dont se réjouissaient les habitants de Safed. La vie matérielle y était si douce qu'il était permis de concevoir, en réalité, les bénédictions matérielles que les prophètes millénaristes ont décrites en parlant de la divine parousie. Nos Palestiniens exportaient, ils exportaient et l'abondance était encore leur part. Voici l'indice des prix, comme nous nous exprimerions aujourd'hui. Les 30 kilogs de blé coûtaient 3 fr. 75, un poulet de 5 à 6 sous, la viande de chèvre 3 sous la livre, celle de bœuf 1 sou, le poisson 1 sou. Vin, miel, légumes, etc., le tout à l'avenant.

Tout facilitait la vie contemplative à ces hommes épris de mysticisme. Il n'est pas jusqu'à l'attitude des non-Juifs qui leur procurait des sentiments apaisés. Ceux-ci regardaient avec respect les groupes pieux qui allaient prier sur les saints tombeaux. Et les non-Juifs eux-mêmes y allumaient des lampes.

Je rappellerai, en finissant de retracer ce tableau, que Safed comptait plusieurs centaines de rabbins menant la vie pieuse des Kabbalistes, et dont les doctrines se répandaient au loin. Essayez maintenant de vous figurer par vous-mêmes la physionomie et la psychologie de cette cité, comme il n'y en eut jamais de semblable, pas même Salonique. Il me paraît que tout devait prédisposer les esprits à je ne sais quel état de naïveté éblouie, les rendre accessibles aux chimères et les entretenir dans la fièvre messianique...

Le milieu familial a de même son importance dans la genèse mentale de Sabbataï Zébi. Il était le fils de Mardochaï, un marchand d'œufs et de volailles. Mais un fait considérable — on verra pourquoi — se produisit dans l'existence de ce négociant. De « poulailler », —

c'est ainsi qu'autrefois on désignait un tel commerçant, il devint le représentant d'une maison de commerce anglaise.

Par piété, Mardochaï avait donné à son fils le nom de Schabtaï — que nous prononçons aujourd'hui Sabbataï — parce qu'il est venu au monde un jour de Schabbath. Et ce fils, à la grande joie du père, qui y voit une céleste récompense, montre précocement les plus remarquables dispositions pour l'instruction. A tel point que c'est dès l'âge de quinze ans, certains disent dix-huit ans, que son maître Rabbi Escapha, lui permet d'entreprendre l'étude de la Kabbale. Très jeune, Sabbataï se marie. Au bout de trois ans, il divorce, après avoir observé une continence absolue. Par austérité? Voulait-il surmonter la plus difficile des épreuves? Cette hypothèse est probable. En effet, Sabbataï, en même temps qu'il poursuivait ses études, menait la vie d'un ascète, et même d'un ascète rigoriste, s'adonnant aux jeûnes, aux macérations, s'infligeant des pénitences corporelles excessives.

Or, tandis qu'il en est à la période où se forme l'intelligence et le cœur, où se développent aussi les sens, Sabbataï vit chez son père, représentant d'une maison chrétienne d'Angleterre. Je l'ai dit, mais je souligne ce fait capital. Car certaines sectes chrétiennes, à ce moment, attendaient pour une heure prochaine l'inauguration par Jésus-Christ du règne de mille ans, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Des comètes n'ont-elles point paru dans le ciel? Les millénaristes protestants, comme les messianistes juifs, se sont appliqués à supputer l'avenir avec précision. Pour accélérer, sans doute, la venue de ce Messie attendu avec tant de ferveur; par habitude séculaire, peut-être, de calculer sa date, les Rabbins ont inséré subrepticement dans le livre sacré des mystiques, dans le Zohar, une interpolation, d'après laquelle le grand événement de la délivrance s'accomplira en 1648.

Cette date est caractéristique dans les affaires de ce monde. C'est l'année du traité de Westphalie, dont les conclusions ouvrent des perspectives souriantes au pié-

tisme protestant. Sa fureur divinatrice s'en accroît. Et, d'après de savants calculs, certains augures ont fixé le commencement du règne millénaire à 1666. Peu importe une vingtaine d'années de différence entre les deux prédictions pour une âme rêveuse! Sous la direction de son maître, Escapha le Kabbaliste, et sous l'impulsion de son père racontant chez lui les prédictions des adventistes chrétiens, vous pensez quelle effervescence se produisait dans l'esprit du jeune enthousiaste, doué d'une intelligence vraiment hâtive, puisque, dès l'âge de douze ans, il émerveillait par sa science talmudique, pour laquelle il n'éprouvait cependant pas beaucoup de sympathie; vous pensez quels désirs s'agitaient dans cette âme inclinée aux ferveurs ardentes, surexcitée par une atmosphère saturée de l'influence de Luria.

Le savoir extraordinaire de Sabbataï, ses pratiques austères en imposèrent autour de lui. Un étonnement auquel s'ajoutait l'admiration lui gagne des amitiés, puis des disciples. C'est le mot qu'il faut employer malgré la tendresse de son âge. Bref, il eut du prestige. Jugez-en par le fait que, non seulement des jeunes gens, mais des hommes de tout âge, allaient dévotement, revêtus de leur taleth et de leur tephillin, l'entendre. La légende ne pouvait que s'emparer avec rapidité de sa renommée, ou plutôt, l'expression de la louange qu'on lui décernait se formula en hyperboles, d'ailleurs classiques. Son visage, disait-on, brillait comme celui d'un ange; son corps dégageait des parfums. Cela revient à signifier ce que nous disons encore de nos jours au sujet des personnes vertueuses : une odeur de sainteté émane de leur être.

Sabbataï était-il beau de visage, séduisant d'allure? Etait-il laid? Un auteur italien, qui écrivit à Constantinople en 1666 une relation sur son aventure, vante ses manières distinguées, insinuantes, sa physionomie tout à fait admirable.

Notre héros eut vite la conscience exaltée de sa personnalité exceptionnelle. D'ailleurs, comme il arrive en pareil cas, il éprouvait des phénomènes de surnaturel sensible. Et, un jour que son médecin y faisait allusion,

Sabbataï lui répondit qu'Abraham, Isaac et Jacob, les trois patriarches d'Israël, étaient venus, la nuit, répandre la sainte onction pour l'oïndre. Les adversaires, plus réalistes, prétendaient qu'il s'imprégnait lui-même d'essences de senteur.

Nous constatons, toutefois, que le trouble s'était introduit dans son âme illuminée, en proie à l'aiguillon des pénitences cruelles. Son corps s'affaiblissait aussi, soumis qu'il était à la discipline que s'imposent certains Kabbalistes qui ne vivent plus que d'une existence surnaturelle, l'esprit sans cesse fixé sur un même objet, dans la vision permanente, dans l'extase éperdue, dans le vertige de la pensée, au milieu des esprits, comme s'ils étaient transportés hors des sens, dans une sphère de lumière...

A l'âge où l'on est encore élève, Sabbataï est donc un maître. Un groupe s'est formé dont il est l'énergie. Et, de jour en jour, ce groupe devient plus compact. Néanmoins, chose insolite, se départissant de la réserve habituelle aux Sages de la Tradition ésotérique, Sabbataï prêche publiquement sur des questions d'ordre kabbalistique. L'histoire rapporte qu'il en vint à prononcer à haute et distincte voix, devant l'assemblée, le Nom sacré, le Nom ineffable de Dieu, celui que le Grand-Prêtre, autrefois, exprimait le Jour de l'Expiation et qu'on avait fini par ne plus prononcer.

Sabbataï osait-il déjà s'affirmer comme Messie!

On sait — la chose est indiquée par le Talmud — que pour la piété juive, depuis la destruction du Temple, le nom de Dieu n'est épelé en quelque sorte qu'à moitié, c'est-à-dire que l'on n'exprime plus que le Yod et le Hé du nom sacré composé de quatre lettres : Yod, Hé, Vav, Hé. Or, énoncer les quatre lettres du Nom indicible, malgré l'interdiction formelle, c'était implicitement affirmer que lui, Sabbataï Zébi, était capable de réappareiller les lettres sacrées, symbole par lequel on fait entendre que le peuple d'Israël est réuni à son divin principe, séparés l'un de l'autre depuis la grande catastrophe nationale. C'était donc prétendre au caractère messianique.

Car, toujours d'après la croyance mystique, une telle possibilité se produira pour le Messie.

D'autre part, certains historiens affirment que le jeune présomptueux énonçait le Nom ineffable d'une manière kabbalistique. Ne fait-on pas allusion au procédé ésotérique d'après lequel le Grand-Prêtre, établi comme l'intermédiaire entre la divinité et la communauté d'Israël, distribue les bénédictions célestes sur le monde, après avoir transformé les volontés de rigueur en volontés de miséricorde? En ce cas, Sabbataï se considérait comme l'organe par lequel s'écoule le fleuve de l'amour divin; il prétendait accomplir l'œuvre pontificale par excellence.

L'autorité rabbinique ne vit qu'une profanation dans le geste de l'audacieux. Elle le retrancha de la communauté d'Israël et prononça contre lui la peine capitale. A la tête des excommunicateurs se trouvait son maître Escapha. Cependant, le collège rabbinique, ne pouvant exécuter la sentence, chercha à soudoyer des assassins, et il déclara que celui qui accomplirait ce meurtre, qui délivrerait le Judaïsme, serait absous. Ne nous étonnons point de cette tragique jurisprudence. Elle était à la mode en Turquie, en pareille circonstance.

L'auréole de Sabbataï était trop lumineuse, aucun sbire ne se présenta. On lui supposait, d'ailleurs, un pouvoir magique. Le rabbinat, dès lors, dut se contenter d'intervenir auprès du pacha de Smyrne, qui contraignit notre enthousiaste à quitter la ville. Sabbataï n'avait que vingt-trois ans selon les uns ou vingt-cinq selon d'autres.

La peine prononcée, toute une existence remplie d'aventures commence. Il s'arrête d'abord à Constantinople, où il rencontre un certain Abraham Yakini, disciple de Joseph de Trani, l'auteur de *Tsaphnath paneah* (le Révélateur des Arcanes), qui lui passe un manuscrit intitulé: la *Grande Sagesse de Salomon*. Yakini l'avait fabriqué de ses propres mains dans un style apocalyptique, et il le prétendait naturellement d'une très haute antiquité. Sabbataï — c'était fatal — y trouva une prophétie

qui le confirmait dans sa messianité. Il se rend à Salonique que le rabbinat de Constantinople surnommait le « pays de magie » (*eretz kescheph*). En tout cas, c'était un centre de Kabbalistes. Les prédications de Molcho, on s'en souvient, les avaient entretenus dans l'attente messianique. Des rabbins de cette ville l'avaient, au surplus, encouragé à les réunir en volume. Aussi, les adhésions vinrent-elles nombreuses en faveur de Sabbataï. Un rabbin, Schlomiel Terodi, lui donna même sa fille en mariage. Mais le fait qui avait marqué ses premières noces se reproduisit pour les secondes. Sabbataï divorça dans les mêmes conditions. Et, comme ses adhérents lui avaient offert un banquet, notre héros, s'affirmant le fils de Dieu, préféra contracter un mariage mystique avec la Thorah (la Loi), qui est la fille de Dieu. L'autorité rabbinique, en présence de ce scandale, n'eut plus qu'une chose à faire : l'excommunier à nouveau. Acclamé et chassé de partout, telle sera l'alternance des péripéties de sa vie. On le signale en diverses contrées; il s'établit enfin au Caire où il fait une précieuse rencontre, celle de Raphaël-Joseph Tchelébi.

La physionomie de ce personnage est curieuse au milieu des figures, plus bizarres les unes que les autres, de l'équipée Sabbatienne. Tchelébi est, en réalité, un grand financier qui permettra à notre héros d'affermir sa notoriété messianique. Cet homme d'affaires, tout riche qu'il est, s'est épris de la vie pénitentielle. Il porte cilice sous son manteau de soie. Comme un pauvre hère, il attend avec impatience le jour de la Rédemption. Il fréquente assidûment les Kabbalistes et les invite à sa table bien servie. Il est lui-même disciple de Samuel Vital, fils de Hayïm Vital, le successeur de Luria. — Toujours l'influence de l'école de Safed! — Ce Samuel Vital est en quelque sorte le directeur mystique de Tchelébi, veillant à ce que les austérités de ses pénitences soient conformes au rituel de la sainteté kabbalistique.

Mais voici Sabbataï à Jérusalem! Un certain Baruch de Gad l'avait précédé, racontant des merveilles à propos d'un soi-disant voyage qu'il a fait parmi les dix

tribus perdues d'Israël. Ce trait suffit pour comprendre que Sabbataï va pénétrer dans un milieu où l'apparition du Messie ne saurait éveiller la moindre surprise. D'ailleurs, ce sont les disciples de Luria qui sont à la tête de la communauté jérusalémitaine. En de telles conditions, il faut s'attendre aux choses les plus surprenantes. Notre imagination, si vagabonde soit-elle, sera déficiente.

Pourtant, Sabbataï ne débute point par des artifices de thaumaturgie. Il se contente d'aller, rêveur et mélancolique, pleurer sur les tombeaux des saints ancêtres. Il pleure, mais il chante aussi de vieilles romances d'amour espagnoles qui s'étaient transmises dans sa famille, chansons auxquelles il attribuait un sens mystique. Tous les historiens de son temps s'accordent à lui trouver une voix harmonieuse. Les adeptes lui font cortège; les enfants, auxquels il distribue des friandises, le suivent en l'appelant : Rabbi!..

Il a, toutefois, avec lui des propagandistes de grand style.

Comme Sabbataï s'était, en effet, rendu à Jérusalem, un juif de Gaza, nommé Nathan-Benjamin Lévi, vint à le rencontrer. De mauvaises langues ont prétendu que, rusés compères, nos deux hommes s'étaient concertés dans la coulisse, et que celui qui ambitionnait d'être le Roi de Sion avait chargé le Gazzati de jouer le rôle de précurseur du Messie, d'être Elie. Quoi qu'il en fût, voici Nathan qui prêche le jeûne et le repentir, annonce la venue de l'Oint de Dieu. Un jour, apparemment saisi d'une inspiration subite, il entraîne la multitude pour aller saluer Sabbataï comme le héros attendu, affirmant que Bar-Kokeba, le capitaine que les Romains terrassèrent si péniblement, s'est réincarné en Sabbataï, qui, cette fois, conquerra l'Univers par la seule force de sa vertu magique. Au surplus, Nathan ne s'est-il pas adonné aux minutieux calculs de la Kabbale prophétique? N'a-t-il point déduit exactement que l'ère de la Rédemption est proche? L'annonciateur, après s'être cérémonieusement prosterné, jure par le Dieu tout-puissant qui appa-

rut à Ezéchiel sur un char de feu, porté par les saintes *hayioth* (phalanges angéliques), il jure que, lui aussi, Nathan de Gaza, il a été favorisé de la même apparition, pendant laquelle de mystérieuses voix firent entendre distinctement ces mots : « Voici ce que dit l'Eternel : votre Rédempteur est arrivé. Son nom est Sabbataï Zébi. » Et, pour compléter son rôle d'Elie, Nathan ajoute enfin que le Messie va épouser la fille de Moïse, et qu'ayant traversé le fleuve Sabbathion, il ramènera les dix tribus perdues d'Israël.

On me reprocherait, sans doute, de ne pas décrire un peu ce personnage, Nathan de Gaza, qui joue un rôle tout à fait capital dans la troupe Sabbatienne. Son père était un *scheliah* (collecteur d'aumônes). Il eut pour maître un certain Hadjès, rabbin de Jérusalem, qui l'initia aux études talmudiques et kabbalistiques. Ce docteur s'était même entremis afin de le marier. La fiancée n'était pas jolie. Il lui manquait un œil; mais, par compensation, elle possédait une grosse fortune. Dans l'indigence, le Gazzati réfléchit qu'après tout il regarderait sa femme de profil, et il l'épousa.

Qu'on ne s'imagine point que le comparse de Sabbataï soit un homme vulgaire. Certains juifs d'Orient le considèrent, encore de notre temps, comme un saint. Ses *pioutim* (poésies) sont récités dans la liturgie.

Tandis que Sabbataï mène une vie paisible, dolente, et comme dans l'attente d'un prodige, les Juifs de Turquie sont frappés d'une amende plus lourde qu'à l'ordinaire. Ils courent se prosterner aux pieds de Sabbataï, et lui demandent le moyen de se libérer du fardeau écrasant de cette contribution. C'est bien simple! Il n'y a pas de quoi se tant désoler. Le financier Tchelébi, sur le désir de son ami Sabbataï, venu en personne lui exprimer au Caire l'angoisse de la communauté jérusalémitaine, envoie la somme indispensable. Pour la foule, le beau Sabbataï avait accompli un miracle.

C'est là, pendant qu'il est au Caire, qu'il se marie une troisième fois. Il épouse une nommée Sarah, fille d'un certain Meïr. Son père et sa mère avaient été massa-

crés par les Cosaques. Elle fut élevée dans un couvent catholique de Pologne, d'où elle s'enfuit.

Je me permettrai de faire remarquer que j'adopte cette version qui est assez répandue chez les historiens, mais qu'il y a trop d'obscurités pour conter avec certitude la jeunesse de Sarah. Les chroniqueurs — les chroniqueurs juifs — se contredisent. Quoi qu'il en fût, elle s'est enfuie d'un couvent, et nous la retrouvons à Amsterdam, chez un de ses frères, affirment plusieurs annalistes. D'autres font voyager ensuite cette jeune personne un peu partout, à travers l'Allemagne et l'Italie. Certains se contentent d'assurer qu'elle aurait été adoptée par un homme riche qui la conduisit à Livourne. Tout cela est, d'ailleurs, secondaire. Ce qui importe, c'est de constater l'unanimité des auteurs sur son caractère. Or, la demoiselle faisait jaser. Elle occupait la chronique scandaleuse à ce point que sa notoriété spéciale arriva à la connaissance de Sabbataï. Et, d'après un peu idéaliste historien, celui-ci aurait envoyé à Sarah un messager afin qu'elle se rendît au Caire. Une brillante situation l'y attendait. Sabbataï, en effet, déclarait que, selon la parole du prophète Osée : « Va, prends une femme impure », cette femme convenait parfaitement à sa dignité messianique. Sarah se rendit à l'invitation et devint la femme du Messie. Les noces — oh ! d'un cérémonial simplifié, qui rappelle à s'y méprendre le cérémonial (si je puis m'exprimer ainsi) de ses libres unions — une fois achevées, les nouveaux époux partirent pour la Cité Sainte.

Que nous sommes loin, déjà, des premières années vécues par notre illuminé ! Le décor a changé depuis l'époque idéaliste où son savoir éblouissait et sa vertu émerveillait, où son âme nostalgique confiait, dans la solitude, ses réflexions à l'Infini, où, dans la glace des flots, la nuit, il éteignait les brûlures d'une chair de péché. Le décor va changer encore. Et ce mot de *décor* est le seul qui convienne. En Sabbataï un nouvel être est engendré, qui va devenir de plus en plus un héros de théâtre. Eblouissant, certes, de nouveaux spectateurs, non

point par sa science, mais par un faste de bazar, quoique riche; émerveillant encore un public fanatisé, non plus par ses vertus, mais par une insolence ou je ne sais quelle inconscience bouffonne qui aurait dû bien plutôt provoquer des esclaffements. Nous allons, en effet, assister au carnaval du couronnement de Sabbataï Zébi comme Roi de Sion, métropole des Nations, et du couronnement de la Reine, dont le livre du Zohar, cette fois, ne parle guère. Et nous allons voir se dérouler des scènes plus imprévues. L'inconcevable sera de la réalité.

Engageons-nous sur la route royale.

Nathan de Gaza avait pris son rôle de précurseur au sérieux. Il avait envoyé des messages à la Juiverie du monde entier, lui apprenant l'avènement du Messie et l'exhortant à la pénitence. Dès ce moment, il va se produire des choses inouïes. Comme l'écrit un historien : « Ses lettres eurent un effet immédiat. On ne s'attarda pas à discuter : on se mit activement à l'œuvre de la purification. La rage du prophétisme sévit dès lors dans tout Israël. Il y eut des voyants partout. »

Toutefois, passons à Smyrne, qui sera principalement le théâtre de ces scènes inouïes, indescriptibles aussi, puisque la démence le disputait à l'indécence. En effet, à Jérusalem, quelques rabbins mal partagés, paraît-il, dans la distribution des aumônes envoyées par le bon Tchélébi s'étaient opposés à la fête Sabbatienne. Les Smyrniotes, eux, habilement préparés à recevoir le Messie, oublièrent l'excommunication de jadis, et accueillirent le héros et son auguste épouse en triomphateurs. Le collège rabbinique, il est vrai, se souvenait et vouait aux châtiments de l'Enfer celui que la foule, délirante, applaudissait. C'est là tout ce qu'il pouvait faire. D'ailleurs, en contre-partie à ces rabbins réfractaires à l'enthousiasme collectif, se trouvaient d'éminents Kabbalistes, parmi lesquels des Kabbalistes de Safed, qui authentiquaient, pour ainsi dire, la mission de Sabbataï, quelque stupéfaction que nous en éprouvions : les Isaac de Fonseca, un Aloab, Moïse-Raphaël de Aguilar,

Moïse Zacuto, Moïse Galante II, un Moussaphia, Hayim Benbenisti lui-même...

C'est à Smyrne que, le jour du renouvellement de l'année, Sabbataï, en pleine synagogue, saisit le *schophar* (la trompette liturgique) et sonna l'appel kabbalistique des anges. La multitude fit retentir des acclamations frénétiques, hurlant des vivats au Rédempteur, le Roi-Messie. Sabbataï avait une fois mis un poisson dans un berceau en déclarant que les Juifs seraient délivrés sous le signe zodiacal des Poissons. Les astres s'accordaient-ils avec le désir des hommes? Les admirateurs du Roi-Messie ne se préoccupaient plus de consultations planétaires. Le Roi lui-même, celui qui s'affirmait comme la sixième Séphirah, Tiphereth, comme fils de Dieu, était en leur présence dans toute la splendeur de sa beauté.

Un vent de folie souffla sur la Juiverie universelle. De tous les coins du monde on s'apprête à se rendre en Terre Sainte. Ce n'est pas seulement à Amsterdam ou à Hambourg que des Juifs font leurs paquets pour un exode qui aura, cette fois, pensent-ils, un but définitif. J'aurai suggéré le degré d'exaltation où l'on se trouvait en rappelant que les Juifs de la douce Provence s'étaient eux-mêmes déterminés à la fuite. Et pourtant non, je n'ai pas suffisamment, par ce trait, suggéré quelle était l'intensité de la contagion. Il y a mieux! Il y a un comble! Oldenburg écrit à Spinoza que, d'après les événements qui se passent en Orient, on doit s'attendre à un changement de l'ordre universel des choses. Spinoza répond que cela est, en effet, possible, que le moment est favorable pour les Juifs de rétablir leur royaume et d'être encore le peuple de Dieu.

« Vive le roi, notre Messie! » est devenu le cri de toutes les heures. Ce ne sont plus que cavalcades, diurnes et nocturnes, où le Messie, monté sur un cheval blanc, entouré de musiciens, se fait précéder de sa royale bannière sur laquelle est brodée la formule psalmique : « la droite de l'Eternel est levée! » Et la foule excitée s'accroît de nouveaux adhérents enflammés. Et chacun de prophétiser : des hommes, des femmes et même des

enfants vaticinent que « Sabbataï Zébi est le vrai Messie, issu de la maison de David. Qu'on lui donne la couronne et le royaume! »

A Samarie, à Thessalonique, à Andrinople, à Constantinople et ailleurs, la contagion du prophétisme se propage. D'après un témoin oculaire, on voit un rabbin, Moïse Ceruel, se démener comme un furieux, tomber sur le sol, se débattre, et, pendant son vertige épileptique, il débite des vers dans le dialecte du Zohar, tandis que deux écrivains les retracent à mesure sur le papier. Un père trouve chez lui ses deux filles parées comme pour une fête : elles annoncent des miracles futurs dans des langues étrangères. Mais le délire atteignit le plus haut degré, continue le même témoin, lorsqu'un certain rabbin, qui avait été jusqu'à ce moment un persécuteur de la nouvelle secte, se fit subitement le prédicateur de la pénitence, et qu'il annonça la Rédemption par Sabbataï. Ce rabbin, croyait-on, lisait sur le front de tout homme qu'il rencontrait ses péchés.

Aux cortèges nocturnes, tout le monde se presse, se pousse en cohue, et se confond dans la promiscuité. Le dévergondage s'installe dans la rue. La débauche souille le ruisseau. Enfin, comme il est enseigné dans la tradition que le dépôt des âmes ne s'épuisera qu'avec la venue du Messie, on se hâte, pour activer ce moment, de marier les enfants dès l'âge de 8 à 10 ans. Les informateurs de Spinoza ne lui avaient pas tout rapporté.

Ce sont les adversaires du Sabbataïsme qui insistent sur la révélation des éléments turpides qui y seraient contenus. Toutefois la mésentente de la tradition ésotérique connue sous le nom de *Loi de Beriah* (Loi de création) est réelle. Puis, ce que l'on raconte, n'est-il point *à priori* croyable? C'est une triste logique des choses que les mouvements de frénésie populaire, d'excitation engendrée par un délire qui a trouvé son origine dans une cause apparemment mystique, les mouvements de libération analogues à celui qui anima le Sabbataïsme, et qui ne sont point bridés par des règlements sévères, se flétrissent dans les excès. La chose est d'autant plus

croyable si l'on admet qu'à l'époque du Messie, d'après la conclusion des 18 ordonnances du Sabbataïsme, « tout sera égal : point de défense et point de permission, point d'impureté et point de pureté ». Cette conclusion ajoute dans son langage symbolique emprunté à la Kabbale : « Préviens les collègues qui sont croyants et qui ne sont pas entrés dans le mystère du turban qui est la bataille, pour qu'ils aient soin d'effectuer la Loi de Beriah et d'Atziluth (Emanation) dont ils ne doivent rien diminuer jusqu'au temps de la révélation. Et depuis lors, ils se revêtiront dans l'arbre de vie, et tous deviendront des anges. » Chacun sait comment se comportent les foules fanatisées par un mysticisme perverti, et qui sont, à ce qu'elles imaginent, des êtres angéliques.

Il est juste, cependant, de reconnaître que les principes établis par le Sabbataïsme, tels du moins que nous les connaissons par ceux qui ont survécu aux fondateurs de ce mouvement, ne sauraient susciter le moindre blâme des moralistes. Le Sabbataïsme comportait une discipline réglée par 18 ordonnances, que ses adeptes attribuent à Sabbataï lui-même, d'une honnêteté parfaite.

Quoi qu'il en soit, baissons la toile sur cet acte où nous avons aperçu le Roi de Sion acclamé par toute une multitude.

Il y a un inconvénient auquel ceux qui racontent l'histoire de Sabbataï ne font pas toujours attention. Il leur arrive de supprimer la notion du temps. Or, on doit savoir que la royauté de Sabbataï a duré une quinzaine d'années, sous l'œil indifférent des autorités ottomanes. C'est au cours de cette longue période que notre héros manifeste son absolutisme dictatorial, sous lequel tout devait plier. Il se considérait comme le glaive de Dieu et le juge céleste, prérogatives, comme on le sait, essentiellement messianiques. Rabbi Aaron Pappa, le président de la synagogue de Smyrne, lui résiste; il le bannit. Avant d'être convaincu, Benbenisti, le vice-président de la même synagogue, s'enrôla sous la bannière sabbatienne, entraîné par un sentiment de peur. Avouons, au surplus, que si le Roi de Sion n'avait pas agi avec intolérance,

le peuple l'y aurait contraint. Un notable smyrniote qui avait osé exprimer une modeste réserve sur Sabbataï fut pourchassé par une foule méchante.

Sabbataï avait donc pris l'habitude du pouvoir. Arrêter la progression effrénée de ses ambitions, spirituelles et gouvernementales, n'effleurait pas un instant sa pensée. Nous analyserons plus loin ses gestes de Pontife. Examinons ceux de l'Empereur. Car notre illuminé a rêvé d'être le souverain de l'Univers. A ce propos, l'histoire rapporte les éléments d'une scène digne de Shakespeare. Jusqu'à présent, nous avons suivi un imposteur qui a usurpé tous ses titres; nous allons être en présence d'un aventurier qui parodie l'arbitraire impérial. Il est vraiment d'un cynisme cocasse, cet acte où le prince de la terre partage sa puissance entre les gens de sa famille et ses plus fidèles compères. Sabbataï en choisit 25 pour en sacrer autant de rois, ses vassaux. L'un de ses frères, Elie, est nommé roi de Juda. L'autre, Joseph, roi d'Israël. Un certain Morano, qui vit à Bordeaux en catholique, sera le roi du Portugal. Quant à lui, Sabbataï, fils du poulailler de Smyrne, il se pare du titre de Roi des Rois...

C'est en masse que l'on se rend, de toutes parts, auprès de lui, pour solliciter une audience et présenter l'hommage. Et chacun d'attendre son tour de longues journées. Il reçoit, affectant la splendeur royale, coiffé de la couronne. Sa Majesté la Reine est à sa gauche. Etre effleuré par son éventail constitue un privilège. Les présents affluent. Deux richards hollandais écrivent de Venise, où ils se trouvent déjà, pour se rapprocher de lui. Ils ont vendu leurs maisons, désirant aller recevoir la bénédiction princière et mettre au pieds du Messie quelques millions, afin qu'il en dispose à son gré. La gloire de Sabbataï est rayonnante. On chante dans les synagogues des hymnes en son honneur. On imprime en Hollande un livre de prières dont le frontispice reproduit son portrait couronné, à côté de celui du saint roi David. On y prie pour Sabbataï, non seulement le samedi, mais le lundi et le jeudi. Ceux qui ne croient pas à sa messianité sont obligés de rester au temple et de se

joindre à la prière en disant : *Amen*. Des Juifs d'Amsterdam se sont permis d'écrire afin d'obtenir des précisions sur le Messie. Ils reçoivent cette réponse laconique : « Il l'est, et aucun autre. »

Pour avoir une impression exacte de l'état d'esprit où se trouvait la communauté d'Israël, consultons le légendaire inspiré par l'aventure Sabbatienne. On raconte assez généralement l'effet que produisit l'arrivée de la nouvelle suivant laquelle le Messie des Juifs avait été couronné à Jérusalem. A Londres, on pariait à dix contre un sur la probabilité du fait. A la bourse d'Amsterdam, la joie fut indescriptible; ce fut un brouhaha de trépignements infinis. On rapporte moins qu'un certain négociant murmura que toute cette affaire n'était qu'un conte insensé. Or, il arriva que cet incrédule, une fois rentré chez lui, serait tombé raide mort au moment du repas. Cette attaque d'apoplexie, connue dans toute la ville, se transforma dans l'esprit des croyants en châtiment envoyé par Dieu, afin de punir le rebelle. Et la renommée de Sabbataï en profita. Il existait pourtant des mécréants irréductibles. L'anecdote suivante le prouve. Quel ne fut pas l'étonnement de Lévi Askenazi, un soir de vendredi, lorsqu'il s'aperçut que sa femme avait fourré dans le pâté du coton au lieu de viande. Il lui en demanda la raison. La ménagère répondit simplement : « Notre gâteau est le symbole du charlatan d'aujourd'hui, qui ne trompe les naïfs que par les apparences. »

L'omnipotence de l'agitateur s'affirma dans l'ordre religieux proprement dit. Il fut, dans son rôle de réformateur, puissamment secondé par un certain Samuel Primo, qu'il s'était attaché comme secrétaire intime. Des jours de jeûne prescrits furent transformés en jours d'allégresse. Et l'on adressait aux synagogues du monde entier des circulaires leur enjoignant d'introduire ces nouveautés. Elles étaient signées : « Moi, le Seigneur votre Dieu, Sabbataï Zébi. »

Les rabbins, qui avaient résisté à l'engouement collectif et qui ne voulaient pas adopter les prescriptions festivales de Sabbataï, étaient débordés par les fidèles. On

les traitait d'impies. D'ailleurs, il aurait été dangereux d'enfreindre les ordres du Roi de Sion. Il excitait les foules en commandant de ne point avoir de pitié pour les mécréants. « Tuez-les », ordonnait-il, « même le samedi. Les rabbins ne doivent pas trouver grâce devant vous ».

Sabbataï pouvait agir en dictateur à qui toutes les violences sont permises. L'admiration qu'on lui portait était poussée à une sorte d'idolâtrie. N'avouait-il pas que, s'il parlait au Cadi, une lumière céleste entourait le prophète? Ne l'avait-on pas aperçu, en plein midi, au ciel, sous des voûtes d'or, portant la couronne sur la tête.

Au fond, sous ces allures suprêmes, Sabbataï était dans une situation difficile, une impasse. On ne peut pas, en effet, annoncer solennellement que l'on va ramener les dix tribus, rassembler tous les enfants de Jacob, vaincre les infidèles, bref renouveler la terre, et borner son action à se faire acclamer et à bouleverser l'ordre des fêtes rituelles. Sabbataï était embarrassé. En pareil cas, les aventuriers paient d'audace. Il déclare pompeusement à ses fidèles qu'il va se rendre à Constantinople, qu'il détrônera le Sultan et le fera prisonnier.

N'est-ce pas à la fois grandiose et grotesque, mais d'un pittoresque dramatique à décrire, que la scène où le Roi des Rois part s'embarquer, avec un petit nombre d'intimes, pour la capitale de l'empire ottoman, tandis qu'il est suivi d'une armée de fidèles dans les convulsions du fanatisme? Il s'embarqua le 22 Thébet 1666, l'année même où les piétistes protestants devaient inaugurer le Millénium. L'astre va diminuer peu à peu, mais, avant de disparaître complètement, il se couchera dans la pourpre. Jusqu'à la fin, l'aventure Sabbatienne aura été inouïe.

On se demande naturellement par quel sortilège les autorités turques se montrèrent si longanimes pour un charlatan qui apportait un trouble si vaste et si profond. Il n'y a aucune raison miraculeuse. Rappelons-nous qu'en Orient les illuminés, les fous, jouissent d'un certain respect, mieux que cela, d'une sorte de vénération.

On ne juge pas la folie avec notre réalisme étroit. On estime qu'un esprit divin anime le déséquilibré. Tous les fonctionnaires ottomans, toutefois, ne partageaient pas cette manière de voir. Particulièrement, l'aga qui, chargé d'arrêter le prétendu Empereur, lui administra un soufflet. Sabbataï, qui avait de l'esprit et se souvenait de l'Evangile, tendit l'autre joue pour recevoir un second soufflet.

L'arrestation de Sabbataï ne se fit point en un clin d'œil. Le vizir du Sultan avait d'abord envoyé un aga accompagné de 50 janissaires. Cette gendarmerie resta déconcertée par l'œil de feu du Messie. Les janissaires tremblaient devant lui comme s'il lançait des flammes. Le vizir ne fut pas plus heureux en envoyant un nouvel aga avec 200 soldats de la garde du palais. Pour faciliter les choses à ces hommes de police, Sabbataï, subtil, se résolut à se rendre lui-même devant le ministre. Il savait bien, en définitive, que la voie dans laquelle il s'était engagé était sans issue. Etre arrêté devenait l'espoir de salut non pas messianique, mais au moins personnel. L'événement arriva comme il le prévoyait. Et l'on peut dire que, de tous les prodiges qu'il avait prédits, si aucun ne se réalisa, il en opéra un auquel il n'avait jamais songé.

C'est, en effet, un véritable prodige qui se produisit. Les autorités turques, je ne dirai pas enfermèrent en prison, mais assignèrent à Sabbataï la résidence du château d'Abydos, où, sauf de le quitter, il était libre d'agir comme bon lui semblait. Il profita de cette facilité pour continuer à mener une vie royale, de roi en villégiature. Trônant au milieu de sa cour, il recevait les ambassades habituelles, car les Juifs affluaient toujours, de Hollande, d'Allemagne, du Portugal, d'Italie, de Perse, d'un peu partout. Ils affluaient à la grande joie du gardien du château qui se faisait de beaux revenus. On payait bon prix le droit d'admirer le Messie dans sa résidence que les partisans de Sabbataï avaient aussitôt désignée sous le nom de *Migdal Oz* (la Forteresse). Le Messie vivait dans la confiance et la quiétude, coulant des jours mystico-princiers. Il tenait la Thorah dans ses mains. On chan-

tait des psaumes. Il ne négligeait pas non plus de tranquilliser ses visiteurs en leur prédisant sa délivrance... pour la saison prochaine. En outre, concernant le département des affaires extérieures, il manifestait toujours une égale souveraineté, mettant sens dessus dessous le culte israélite. Arrivé à la veille de la Pâque, il ordonna d'égorger, dans son château, l'agneau comme au temps où subsistait le temple à Jérusalem. Puis, afin de démontrer que l'ère messianique était bel et bien survenue, il mangea les parties de l'agneau défendues par la loi. Il abrogea les jeûnes et le Sabbat. Notamment le jeûne du 9 de Ab. Le peuple d'Israël ne devait plus se souvenir de la destruction du Temple, que ce jeûne commémore, mais se montrer joyeux de ce que lui, Sabbataï Zébi, était né pour apporter la nouvelle Loi à la nation juive. Enfin, en mémoire de sa mère, il accorda à tout le monde le pardon des péchés.

Tout de même, la comédie se jouait trop dans la coulisse; il fallait calmer les impatiences du public. C'est le régisseur, je veux dire le secrétaire de Sabbataï, Primo, qui fut chargé de répandre le bruit que le Sultan entrait dans les vues du Messie, et qu'il lui concédait le gouvernement de la Palestine. Et cela pour commencer. La captivité, de forme inusitée, qui retenait Sabbataï au milieu de sa cour, accrédita la nouvelle lancée par Primo. Le public, comme d'habitude, applaudit à tout rompre... Puis, chaque jour apportait son incident apologétique. On pouvait reprendre espoir. C'est ainsi qu'une fois, les deux fils d'un rabbin polonais de grande réputation, étant venus avec un groupe de pèlerins voir le Messie, restèrent saisis par l'ampleur de ses connaissances kabbalistiques. Convaincus aussitôt de la légitimité de sa mission, ils demandèrent, en néophytes que la nouveauté de la foi rend zélés, que Sabbataï fît un tout petit miracle en leur faveur. Leur père était là-bas, en Pologne, malade... Si, seulement, le Messie voulait bien lui rendre un peu de santé... D'un geste princièrement nonchalant, Sabbataï leur donna un de ses manteaux, son contact accomplirait la merveille. On devine la suite de l'anec-

dote. Le prodige fut opéré. Et les deux pèlerins ajoutèrent par leurs racontages éblouissants à l'éclat de la renommée lointaine du Roi-thaumaturge.

Tout prend fin. Même les plus belles histoires. Qu'on se rassure, d'ailleurs! Comme dans les comédies, l'aventure de cet enfant perdu de la Mystique se termine sans effusion de sang.

Sabbataï continuait son règne splendide, mais un peu monotone, lorsqu'un juif de Pologne, Néhémie Cohen, vint le trouver. Il était un Kabbaliste distingué. Introduit dans la salle de la tour d'Abydos, il confia au Roi des Rois que lui, Néhémie Cohen, était le Messie, fils de Joseph; que, conformément à la Tradition, c'était lui qui serait exterminé dans la guerre contre Gog et Magog, qui devait embraser l'Univers lors des temps ultimes, tandis que lui, Sabbataï, il était le Messie, fils de David, engendré pour le ressusciter. Que se passa-t-il au juste entre les deux augures pendant cette séance secrète? Nul ne le sait. Tout ce que l'on connaît de cette entrevue entre les deux Messies, c'est qu'ils ne s'entendirent point. Et loin d'attendre le jour magnifique où l'un ressusciterait l'autre, Néhémie alla, après avoir abjuré le Judaïsme, dénoncer aux autorités turques Sabbataï comme un ennemi de l'Etat. Le Sultan ne prit pas la confidence au tragique. Il préféra, pour mettre fin à toutes ces agitations pseudo-messianiques qui avaient trop duré, agir habilement avec le Roi des Juifs. Mahomet IV se fit amener Sabbataï, à qui il proposa de se soumettre à une épreuve miraculeuse, mais mortelle. Notre thaumaturge s'y connaissait en miracles. Il déclina la proposition du Sultan. Alors, haussant le ton, celui-ci le mit dans cette alternative : ou de se convertir à l'Islam ou de se faire empaler. Le choix de Sabbataï fut aussitôt fixé. Le Messie échangea son diadème contre un modeste turban. Un grand nombre de Juifs l'imitèrent. Le Sultan ne voulut point qu'un homme qui s'était habitué aux honneurs fût ramené au rang de simple mortel; il l'éleva à la dignité d'effendi, et le plaça dans le corps des janissaires.

Sabbataï Zébi n'est plus, il s'appelle Agis Mehemet

effendi. Fonctionnaire, il reçut rapidement un avancement auquel les circonstances ajoutèrent une intention peut-être ironique. Comme il avait été prisonnier, on le nomma, cette fois, pour garder autrui, inspecteur des gardes des portes impériales. Son traitement, sans être aussi fastueux que celui de sa cassette royale alimentée par le fanatisme, était assez considérable. — Et Sarah? Elle n'est plus; musulmane, elle s'appelle Fatimé Kadoun Et l'enfant qu'elle mit au monde se nomma Ismaël.

Et tandis que, pour Sabbataï, messie de pacotille, s'achevait la farce, que devenait la multitude de ses partisans? Imaginons-nous la détresse où vont se trouver des milliers de gens, en haillons, maintenant dans l'agonie de leur chimère. Car, si des riches ont donné leur fortune, d'humbles femmes ont fait le don de leur trésor : l'une, sa bague; l'autre, ses boucles d'oreilles ou son bracelet... Le prétendu Roi et Seigneur-Dieu est prisonnier à la tour d'Abydos, et ses admirateurs, fidèles jusqu'à la mort, croient en lui, malgré tout, en sa puissance, en sa générosité et en sa vertu. Dans leur imagination orientale, émerveillée par quelque mirage, ils se sont créé dans la pensée un type de Messie, Sauveur de la Nation, qu'ils incarnent, insouciants du démenti infligé par la réalité, en Sabbataï Zébi. Ils animent entre eux leur foi, ils réchauffent la confiance des moins forts, ils nourrissent leur zèle indéfectible, en prêtant à leur héros tout ce qui peut faire de lui un être surnaturel. Et, comme des enfants, — on l'est à tout âge, — l'un dit à l'autre : que ce n'est pas vrai qu'il soit enfermé dans la forteresse, il sort la nuit pour prendre le frais sur les rives de l'Hellespont, et un troisième reprend pour affirmer que le soir venu, il marche sur la mer, passe d'Europe en Asie et rentre le matin en son palais. Puis, c'est au tour de chacun d'ajouter une merveille au pouvoir miraculeux de celui qui est grand et fort seulement par la naïveté émouvante de cœurs endoloris. Le Cerf (Zébi) a autour de lui, disent-ils, une cour invisible, composée par les Légions angéliques, il s'entretient dans la langue des cieux avec elles, et, dans ce colloque divin, il élabore les lois

qu'il va imposer au monde entier... Et de groupe en groupe, l'espérance circule et forme une âme collective qui exhale un immense soupir à la délivrance...

Ne sourions pas. N'est-ce point chez ces pauvres affamés de prodiges, qui ignorent qu'ils sont des vaincus, l'expression touchante de sentiments qui survivront même à la réalité d'un dénouement charlatanesque? Ne représentent-ils pas tout un peuple, un peuple palpitant d'anxiété, qui a regardé avec tant d'espoir défiler la longue théorie des faux-messies, et, toujours déçu, qui est devenu le Peuple sans Messie?

PAUL VULLIAUD.

MONTGOMERY (ALABAMA)

—

J'avais quatre heures à passer à Montgomery (Alabama). Il était huit heures à ma montre quand le nègre du pullman se mit à secouer avec énergie le matelas de ma couchette pour me réveiller. Mais il n'était que sept heures à la gare, où le train arrivé de Savannah dans la nuit était parqué sur une voie de garage. Heure centrale, je l'avais oublié. J'avais une longue matinée libre avant de continuer ma route vers la Nouvelle-Orléans par un des rapides venant de New-York.

Montgomery (Alabama). Je me répétais ces deux mots en m'éloignant de la gare par une large rue bordée de bâtiments de briques, morne et laide, Commerce Street. J'avais déjà vécu pas mal d'années sans soupçonner seulement l'existence de Montgomery (Alabama). — Les Français ne savent pas la géographie, c'est bien connu. — Le hasard venait de m'y conduire, mais les dehors étaient loin d'être engageants.

Il avait plu dans la nuit. Il pluviotait encore un peu, bien qu'on pût deviner qu'il allait faire beau. La ville, mal réveillée, ressemblait aux gens qui sortent le matin sans s'être lavés. Elle me parut encore plus triste que les innombrables avortons de villes que j'avais déjà traversés dans le Sud et dans l'Ouest. Mais c'était sans doute un parti pris de voyageur fatigué. Je pensais avec nostalgie aux petites villes italiennes qui sentent le café le matin. Le long du trottoir gluant de Commerce Street, je revoyais des rues étroites bordées de palais roses, des places à arcades fleuries de mimosas, de narcisses et de branches d'amandiers.

Les petites cités américaines sont bien décevantes pour

les voyageurs, car leur vertu essentielle, le confort, n'a de prix que pour ceux qui en jouissent, et à la longue. Il est vrai qu'on y vit plus facilement qu'ailleurs. On les aime alors pour une maison, des pelouses, un living-room aux grandes baies, un frigidaire et des radiateurs sans défaillance. Mais elles offrent peu de ressources au vagabondage sentimental. Je crois qu'elles n'aiment pas beaucoup les errants, car elles leur mesurent chichement cette récompense de leur vie errante, qui est la beauté et l'amitié des choses. Du moins était-ce mon impression ce matin-là, à Montgomery. Mais par esprit de contradiction peut-être, j'étais résolue à découvrir du charme ou tout au moins de l'intérêt à cette ville qui m'accueillait mal.

La triste avenue de briques aboutissait à une place autour de laquelle tournaient quelques camions matinaux. J'avais le choix entre plusieurs rues. La plus large s'en allait à gauche vers un massif monument à coupole, d'allures patriotiques et administratives, qui devait être le capitole de l'Etat d'Alabama. Je choisis une autre rue qui montait légèrement du côté des collines, et dont on ne voyait pas le bout, une de ces rues qui traversent les villes d'un bord à l'autre, rues et routes tour à tour. C'était Court Street, je me souviens. Elle était bordée de magasins peints en rouge, cent millième succursale d'un même trust, et de bureaux. Tout à coup, sans raison aucune, j'obliquai à gauche. J'ai oublié le nom de cette rue-là, qui elle aussi traversait la ville et gagnait lentement la campagne. Je n'ai pas pu la retrouver sur le plan, mais il me semble que si, dans vingt ans, je retourne à Montgomery, je la reconnaîtrai tout de suite, si elle existe encore. C'était une avenue de quartier de résidence où chaque maison avait son jardin. De belles villas de style colonial agrémentées de colonnes blanches, de frises et de portiques. Quelques-unes devaient dater du siècle dernier. Montgomery est une ville historique, elle a un peu plus de cent ans et, du reste, a joué un rôle pendant la guerre de Sécession, un moment capitale des Sudistes.

Bien qu'on fût en décembre, les oiseaux chantaient dans les jardins fleuris de poinciana. Les maisons s'éveillaient. Les domestiques nègres balayaient les terrasses, ratissaient les allées. Ils avaient déjà sorti les fauteuils de rotin sur les pelouses. Comme dans toutes les villes du monde, à huit heures du matin, le laitier passait et alignait devant chaque boîte aux lettres de petites bouteilles blanches. Par les baies ouvertes, on voyait la table servie pour le breakfast dans les salles à manger fraîches, la blancheur des nappes, les cafetières d'argent. On sentait le pain grillé. Un enfant criait de joie. A la fenêtre d'une chambre, une femme s'arrêtait, respirait en levant ses bras nus dans de larges manches et croisait les mains sur sa nuque. Ici du moins, une journée charmante commençait.

Mais à mesure que j'avançais, les villas devenaient plus modestes, les jardins rapetissaient, se réduisaient à un rectangle vert entre le trottoir et la maison. L'herbe même était moins soyeuse. Et tout à coup la belle rue s'arrêta. Elle aboutissait à une rivière figée de boue jaune et visqueuse, qui était aussi une rue sans doute, mais d'une autre espèce. Sur le terrain vague, entre des ruelles de boue, des bicoques de bois gris étaient groupées, alignées tant bien que mal. Je n'hésitai pas un instant. C'était le quartier nègre.

Le bord du talus servait de trottoir; le sol y était plus stable qu'ailleurs, car un peu d'herbe le consolidait. On y marchait sans trop s'enliser. Les habitations tenaient par leurs quatre pieds à cette terre molle. Elles étaient bâties en planches et toutes de la même couleur terne et sale de chat de gouttière affamé. Elles ressemblaient du reste à tous les quartiers nègres du sud; il n'y avait pas de quoi s'indigner, ni même s'étonner.

Une porte béante entre deux petites fenêtres carrées. Sur le seuil, suspendu au toit qui avance, un banc-balançoire où médite une femme, les mains sur le ventre. Parfois, c'est une vieille femme informe, avec des seins en poire, qui pendent sur ses genoux dans son caraco; parfois, c'est une jeune femme au visage lisse, doré sous

de beaux cheveux crépus, et ses jambes fuselées, nues dans ses savates, nues jusqu'aux genoux, se balancent très vite, peut-être parce qu'elle a envie de danser, sans raison. Elle aussi tient les mains sur son ventre; le plus souvent elle est enceinte.

Deux ou trois marches de bois rattrapent la hauteur des pilotis. On n'est pas très loin de la boue, assez cependant pour dominer la rue et les ornières mouvantes. D'ailleurs, il ne pleut pas toujours, pas du tout l'été. Alors, la terre jaune entre par les trous des souliers, au lieu de les boucher par une croûte sèche, et l'on est mieux pieds nus.

Par la porte et par les deux fenêtres, on voit l'intérieur. Ce n'est pas tout à fait la maison modèle exposée à Radio City, ni le cottage à la portée de toutes les bourses, ni le vrai home américain, ventilé, chauffé, réfrigéré, tout électriquement bien entendu; rien que des boutons à tourner. Pas un seul bouton à tourner ici, un feu sous une marmite, une lampe à pétrole sur une vieille caisse, des paillasses par terre. Au bord du talus, toutes les cabanes se ressemblent comme les appartements frères d'un grand hôtel.

Je remontais le fleuve de boue, en choisissant mes pas avec circonspection, quand je vis des groupes d'enfants déboucher de toutes les ruelles. Garçons et filles de tout âge, eux aussi remontaient la rue, autour de moi, en troupeau. J'arrivai avec eux devant l'école, ou plutôt les écoles, car il y en avait deux côte à côte, deux longs bâtiments de briques, qui ailleurs auraient paru pauvres, mais qui semblaient vraiment somptueux, comparés aux habitations. Ecole primaire, école supérieure, c'était le groupe scolaire du quartier nègre.

Les enfants entraient pêle-mêle en se bousculant. Les garçons étaient coiffés d'une calotte de laine noire et frisée, si épaisse qu'on aurait pu y enfoncer la main, ou au contraire tondus de si près qu'on se demandait avec inquiétude s'ils auraient un jour des cheveux de nouveau. Les filles avaient la tête hérissée de petites queues très raides qui se tenaient droites dans tous les sens.

Une seule, que je remarquai tout de suite, portait des cheveux flottants sur ses épaules. Je la voyais de dos; un dos gracieux, une taille souple sous une mince jaquette. Elle donnait la main à un garçon immense et levait sa petite tête vers lui.

Déjà un amoureux? pensai-je. J'aurais voulu qu'il se retourne pour que je puisse voir sa figure. C'était un bel adolescent avec des épaules d'homme. Il semblait à l'étroit dans ses overalls bleus, qui n'avaient pas grandi en même temps que lui. Ses pantalons de toile s'enroulaient à ses jambes et laissaient voir le jeu des longs muscles, comme un maillot de danseur. Son cou encore mince d'adolescent se dégageait de sa chemise ouverte, et toute sa figure ronde souriait quand il se penchait vers sa petite compagne. Ils entrèrent dans l'école, et je les suivis.

Je n'avais d'abord aucune intention précise, puis je pensai que je pourrais visiter l'école. Montgomery n'avait certainement rien de plus curieux à m'offrir que le groupe scolaire du quartier nègre. Je demandai le directeur. C'était un grand et superbe mulâtre, encore jeune. Il se montra flatté et surtout assez surpris de ma visite. « A french lady ». Jamais une *french lady* n'était venue dans l'école, et rarement sans doute une « white lady », car la nouvelle se répandit d'un bâtiment à l'autre avec rapidité. Toutes les lèvres la chuchotaient. Et tous les yeux roulaient sur moi, tandis qu'avec le directeur je regardais entrer les élèves.

Ce fut long. Deux milles élèves dans les deux écoles, l'une et l'autre mixtes. Et encore devrait-il y en avoir bien davantage, m'expliqua le directeur, trente mille nègres à Montgomery, où la moitié de la population est noire. La *french lady* le savait-elle? Mais beaucoup ne viennent pas; ils n'ont pas de souliers, pas de vêtements assez décents pour une belle école américaine.

Pendant qu'il parlait, je regardais les vêtements et les souliers des privilégiés, et je me demandais avec un peu d'inquiétude ce que devaient porter les autres. Ceux que je voyais étaient presque tous affublés de défroques

trop grandes ou trop petites pour eux. Les torses d'enfants flottaient dans des vestes d'hommes. De longues jambes noires sortaient des pantalons, comme un ressort trop étiré. Pas un peut-être ne portait des habits à sa taille, achetés exprès pour lui dans un vrai magasin d'habits neufs.

— Oh! dit le directeur, évidemment. Mais avez-vous vu une école à la campagne?

Non, je n'avais pas encore vu d'école à la campagne, je manquais de point de comparaison. Et peut-être après tout l'Amérique, le fameux haut standard américain, me rendait trop exigeante.

Pendant ce défilé, je n'oubliais pas tout à fait la petite mulâtresse et son compagnon, qui sans le savoir m'avaient entraînée à leur suite. Il y avait beaucoup d'autres petites filles, beaucoup d'autres grands garçons; mais aucun des garçons n'était si beau, aucune des fillettes si gracieuse. J'aurais voulu retrouver mon jeune couple. Je n'osais pourtant pas le dire au directeur, qui, plein de zèle, établissait un inexorable programme de visite.

Nous suivîmes un couloir orné de bons conseils : « Lavez-vous les mains, ne volez pas, buvez cinq verres d'eau pure par jour. » Les salles de classes étaient vides, mais une rumeur de foule venait de l'auditorium, et, quand nous y entrâmes, des centaines de têtes laineuses ou tondues se retournèrent toutes à la fois comme si nous avions marché sur le fil qui les manœuvrait. Tout un côté de la salle était occupé par une estrade; sur l'estrade se trouvait un piano, devant le piano une demoiselle à lunettes d'écaille et derrière, en rang le long du mur, les instituteurs assis sur des chaises. Tous étaient, comme le directeur, des mulâtres très clairs. Il y avait deux chaises vides près du piano; l'une était pour moi.

Je pouvais très bien voir la salle. La rumeur s'était calmée, mais les yeux roulaient toujours et me donnaient le vertige. Il me semblait qu'on jouait aux billes sur ma figure. Une bille, deux billes chacun, et ils re-

commençaient. Peut-être étais-je intimidée. Je me sentais aussi exotique qu'un roi nègre dans un hameau du Gévaudan.

Bientôt la représentation commença. Pas en mon honneur, bien entendu, elle devait avoir lieu de toute façon. J'avais simplement de la chance : c'était le dernier samedi avant Noël et chaque classe produisait ses talents. On chanta d'abord des hymnes, et de ces têtes rondes sortaient des voix limpides ou profondes, au registre singulièrement étendu. Le chant se gonflait, s'apaisait et toutes les figures semblaient en extase. Des danses suivirent. Plusieurs rangs s'étaient levés en bloc au signe d'un des maîtres, toute une classe sans doute. Ils montèrent en file sur l'estrade, dessinèrent un double cercle, et se mirent à danser. Bizarres petits danseurs en overalls de coton bleu, longs pantalons élimés, chemises d'hommes dont les emmanchures leur tombaient au milieu du bras. Ils martelaient les planches de leurs godillots sans chaussettes, tous ensemble, avec un sens infaillible du rythme, et ils ployaient leur torse, balançaient leur tête, agitaient bras et jambes. On sentait courir dans toute la salle une envie irrésistible de se trémousser. Le directeur, à côté de moi, battait l'air avec son pied. Je crois qu'il lui fallait un grand effort pour rester assis sur sa chaise et qu'il devait faire appel à toute sa dignité pour ne pas se mêler aux danseurs. Quand ils retournèrent à leurs places, ce fut presque un soulagement. La demoiselle pianiste fit demi-tour sur son tabouret. Je croyais la fête finie.

Alors une fillette monta sur l'estrade, et je reconnus tout de suite ma petite mulâtresse aux longs cheveux. « L'ange de Noël », me souffla le directeur; « vous allez voir ce que ces enfants peuvent faire! » Il était tout fier, ce brave directeur, et il tourna un peu sa chaise pour mieux voir.

L'Ange portait un sceptre en carton. Sa tunique de soie bleue fanée était retenue par deux rubans sur ses petites épaules, et ses bras minces, ses longues jambes minces, étaient nus, dorés, exactement de la même

nuance que son visage, la couleur d'ocre, chaude et ensoleillée, qu'a la terre des champs, l'hiver, au pays du coton. Elle récitait d'une petite voix nette, claire, et faisait de sa main libre des gestes gracieux et gauches. Elle soufflait leur rôle à ses partenaires, trois garçons effarés qui ne savaient que faire de leurs mains énormes et roulaient leurs prunelles avec désespoir. Ma présence leur coupait complètement l'inspiration. L'ange ne me regardait pas. Son lisse et doux petit visage était tourné vers la salle; ses yeux immenses fixaient quelqu'un au premier rang, à côté d'une chaise vide. C'était le grand garçon de tout à l'heure. Elle semblait lire son rôle sur sa figure, et tous deux étaient graves.

Il était plus foncé qu'elle et paraissait plus âgé que tous les autres garçons. Il devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. Mais une ressemblance secrète les unissait dans la variété des types qui remplissaient cette salle, plus différents les uns des autres qu'un Suédois d'un Sicilien. J'avais le loisir de les comparer, ainsi exposés devant moi, et l'hymne final me tira d'une contemplation vertigineuse. Toute l'assemblée se leva à la fois, puis, rangs après rangs, se mit à défiler d'un pas rythmé, en chantant. La grande salle se vida dans un ordre qui n'avait d'ailleurs rien de militaire; ce n'était pas des soldats en herbe, mais des danseurs. J'en félicitai le directeur, mais je ne suis pas sûre que ce compliment lui fit plaisir.

Il avait retenu après les autres l'ange de Noël et me la présenta. La fille était visiblement sa préférée, sa protégée, et je pouvais très bien le comprendre. Elle me sourit avec réserve, mais sans timidité. Elle était délicieuse. Je ne pouvais pas croire qu'elle pût devenir un jour une matrone en caraco du quartier nègre.

— Loïs apprend le français, dit le directeur. C'est une de nos meilleures élèves. Peut-être pourrons-nous l'envoyer à Hampton College, en Virginie. N'est-ce pas, Loïs?

Il posa sa large main sur les cheveux de mousse noire. Loïs tendit son mince cou d'oiseau, leva le menton et sourit.

— Une charmante petite lady, me dit confidentiellement le directeur quand elle eut rejoint sa classe.

— Et quel est le garçon qui l'accompagne? demandai-je, presque malgré moi.

Le directeur se rembrunit.

— Oh! oui, dit-il, comme s'il rappelait un souvenir, Jerry Powell, je suppose. Il a été notre élève. Un garçon intelligent, d'ailleurs, qui aurait pu continuer ses études. Mais pas d'argent, pas un sou à la maison et quatre ou cinq petits frères.

— Que fait-il cette année? Il était là tout à l'heure pendant la séance.

— Il était là? pour se distraire sans doute. Il n'a pas de travail en ce moment. Il cherche du travail, et il n'est pas le seul ici, vous pouvez me croire. Il devra bien se décider à quitter Montgomery, tenter sa chance ailleurs.

Je n'étais pas sûre qu'ailleurs la chance fût beaucoup plus favorable; mais je ne fis pas d'objection.

— C'est un ami de la petite Loïs? demandai-je.

— Oui, un ami d'enfance, un voisin plutôt. Ils habitent la même rue. Il l'accompagne assez souvent. D'ailleurs toutes les fillettes ont un boy qui les accompagne, et même porte leurs livres. C'est presque la galanterie française chez nous!

Le directeur rit le premier de sa plaisanterie. Malgré son teint assez clair, il avait des dents éclatantes d'homme noir.

Toutes les fillettes ont un boy; mais toutes n'ont pas ce visage tendu, cette ferveur, cette gravité. Entre tous les petits amoureux, il n'y a pas cet échange, ce mélange des regards.

Je voyais que le directeur aurait volontiers parlé de Loïs. Il s'intéressait à elle, il était content que, moi aussi, je l'aie distinguée sans hésitation parmi des centaines d'adolescentes. Mais il préférait ignorer Jerry, ne lui accorder aucune importance, et sans doute avait-il raison. Il les connaissait mieux que moi.

Quand nous quittâmes l'auditorium où nous nous

étions attardés, tous les élèves avaient déjà regagné leurs classes. Dans le vestibule, nous rencontrâmes Jerry qui se dirigeait vers la sortie. Il nous sourit sans embarras.

— Bonjour, Master Jones, dit-il au directeur.

— Bonjour, Jerry. De retour parmi nous ce matin?

— Rien que pour un moment, Master Jones.

— Vous vouliez me parler, Jerry?

— Oh! ce n'est pas pressé, Master Jones. Si vous êtes occupé, ce sera pour une autre fois.

— Toujours sans travail, Jerry, rien en vue?

— Non, Master Jones, rien en vue, malheureusement.

— A une autre fois, Jerry.

— Merci, Master Jones.

Jerry s'éloigna d'un pas de lévrier.

— Drôle de garçon, murmura le directeur. Dommage tout de même qu'il ne puisse pas aller à Atlanta étudier. On aurait pu en faire quelque chose. Nous avons une grande université nègre à Atlanta, excellente.

Lui avait fait ses études à Hampton College, en Virginie. Comment, je connaissais Hampton, ses beaux bâtiments, ses pelouses au bord de la James River, en face de Norfolk? J'avais vu l'ancienne cloche des esclaves, conservée comme un trophée, la cloche des vieilles plantations? Le directeur évoquait ses années de collège et oubliait complètement Jerry Powell. Et moi aussi, pour un instant je revis le pays des rivières, les vastes embouchures, les fleuves plats, démesurés, les villes fumeuses de la Virginie maritime, et cette matinée où un grand garçon noir m'avait montré avec fierté son collège. Justement Jerry Powell ressemblait un peu à ce garçon-là, et ce souvenir me ramena à lui. Même clair visage, si l'on peut parler ainsi d'un visage noir, — même air de droiture et d'intelligence, mais Jerry était plus beau.

Ses souvenirs d'étudiant avaient ranimé le zèle du directeur. Il ne m'eût fait grâce d'aucune salle de cours et d'aucun escalier, si je n'avais objecté l'heure de mon train. Il se résigna à ne montrer qu'une classe encore,

et je compris pourquoi il l'avait choisie; c'était celle où se trouvait Loïs. Assise au premier rang, dépouillée de son sceptre et de sa tunique d'ange, elle n'était pas moins jolie dans le chandail étriqué qui moulait ses petits seins. Elle ne sourit pas en nous voyant, ne fit pas mine de nous reconnaître. Elle se leva et se rassit avec les autres et posa sur sa main son menton triangulaire. Je regardais ses yeux bruns, si larges, si sérieux, des yeux de femme, pensai-je. Et pourtant non, pas tout à fait. On y lisait encore trop bien la confiance éperdue, l'exigence des êtres qui n'ont pas eu le temps d'apprendre la résignation et l'indifférence.

Je pris congé du directeur et lui promis une autre visite à mon retour de Louisiane. Il pourrait alors me montrer le fonctionnement de son école. Il était désolé que je n'aie pas pu constater l'excellence de ses professeurs et l'intelligence de leurs élèves. En somme, je n'avais vu qu'une petite fête d'école primaire, je ne pouvais pas du tout juger du niveau des études. Je promis tout ce qu'il voulut, et j'étais peut-être sincère. Mais ce qui m'étonne moi-même, c'est que je tins ma promesse.

Je m'attardai à la Nouvelle-Orléans plus longtemps que je n'en avais l'intention. J'avais découvert un grand charme au mélancolique delta, au fleuve boueux, aux rues pourries du « vieux carré » et promené complaisamment une rêverie barrésienne dans les cimetières de Louisiane. Quand je traversai de nouveau Montgomery (Alabama) en regagnant le Nord, on était déjà au milieu de janvier. Les vacances de Noël devaient être finies dans toutes les écoles depuis deux ou trois semaines; je pourrais retourner à l'école nègre, et je souhaitais que l'heure de mon train me le permît.

D'ailleurs ce n'était pas précisément pour tenir ma promesse, ni pour faire plaisir au directeur, qui ne devait guère compter sur ma visite et qui avait sans doute bien d'autres soucis. Mais, comme toujours, le désir de revoir accompagnait en moi la crainte d'avoir peut-être mal vu, mal compris, ou du moins de n'avoir pas tout vu et pas tout compris. Fâcheuse conscience

qui vous oblige sans cesse à revenir en arrière et rend presque douloureuse l'intensité du dernier regard!

N'importe la vraie raison! Je m'arrêtai un matin de janvier à Montgomery, et je repris tout naturellement le chemin du quartier noir. Il venait d'y avoir dans le Sud une vague de froid anormale, inattendue, bien que l'anormal se reproduise tout de même assez souvent, et une couche de vieille glace sale n'embellissait pas les rues. Dans les bicoques en planches du quartier nègre, il ne devait pas faire chaud. Les vérandahs étaient vides, les portes et les volets fermés comme dans une ville endormie. Devant moi deux hommes en overalls marchaient vite quoiqu'ils n'eussent probablement rien à faire. Mais ils n'avaient pas de pardessus.

Le directeur m'accueillit chaleureusement. Nous étions déjà de vieux amis. Il avait l'impression agréable d'être estimé; c'est un plaisir dont peu de gens se lassent. Mais je m'étais livrée imprudemment à son zèle. Les cours de géométrie ou de grammaire ne m'ont jamais comblée de félicité. Pourquoi donc étais-je revenue?

Comme nous sortions d'une classe, le directeur s'arrêta tout à coup dans le couloir, ainsi que font les hommes quand ils ont quelque chose d'important à dire.

— Vous rappelez-vous Loïs Brown qui était notre ange de Noël à votre première visite?

Si je me souvenais de Loïs! Mais c'était pour elle que j'étais revenue, ne le savais-je pas? Avais-je cessé de penser à elle? Je revoyais si bien ses yeux tendres, ses longs membres dorés, sa haute petite poitrine et ce sourire absent, absorbé.

Le directeur fit un pas en avant.

— Nous l'avons perdue, dit-il.

Comment, perdue? Que voulait-il dire? Quand j'étais enfant on m'avait annoncé un jour que des amis venaient de perdre leur fille. Je n'avais pas demandé d'explications, et pendant des semaines j'imaginai une petite silhouette en chaussettes et en tablier, qui s'éloignait sur une route bordée de platanes et de vignes. Je

crois bien que je l'enviais. Mais, plus tard, j'avais appris que perdu est un euphémisme, que les gens perdus sont morts. Est-ce que Loïs était morte?

C'était une longue histoire. Le directeur s'arrêta plusieurs fois le long du couloir en me la racontant.

Peu après mon passage à Montgomery, les vacances de Noël avaient commencé. Les deux écoles s'étaient vidées. Lui-même s'absenta quelques jours pour passer les fêtes dans sa famille. A la rentrée, Loïs n'était pas revenue. Mr. Jones avait fini par interroger les parents, et ceux-ci avaient dit la vérité, non sans peine d'ailleurs, c'est-à-dire qu'ils ne savaient rien. La mère avait pleuré dans le cabinet du directeur. Elle était presque blanche et elle attendait un bébé, bien qu'elle en eût déjà une demi-douzaine, et peut-être qu'au fond elle n'était pas très triste, parce qu'elle aurait bientôt six enfants tout de même et que cela suffit. Loïs était l'aînée. Elle n'avait pas dit à sa mère qu'elle partait; elle l'avait fait dire par un petit frère, qui avait tout répété, pauvre ange, sans rien comprendre.

Evidemment, conclut le directeur, la famille n'avait pas averti la police. Les pauvres gens ont toujours peur de la police, et, quand lui s'en était occupé, c'était déjà un peu tard, et la police d'Alabama a toujours beaucoup à faire. Jusqu'à présent on n'avait aucune nouvelle de Loïs. Mais on finirait bien par la retrouver sans doute; elle n'avait pas dû aller très loin.

C'était un samedi soir qu'elle était partie, un bon moment pour s'en aller; personne ne s'occupe de vous, le samedi, et il y a quantité d'autos sur les routes; des autos pour vous ramasser ou pour vous écraser. C'est le jour où l'on avance le plus vite de toutes façons, quand on suit le bord d'une route. On avance presque malgré soi, entraîné par le glissement soyeux des belles voitures qui passent sans vous voir, assourdi par le fracas de toutes les vieilles guimbardes rafistolées, remplies de nègres qui vous font des signes et des sourires. Mais ils n'ont pas de place pour vous. Ils sont déjà trop nombreux, entassés sur les banquettes, assis par terre et sur

les colis. Parfois toute une famille déménage avec ses paillasses et ses casseroles; parfois ce sont des ouvriers qui rentrent des plantations avec de la terre sur la figure et sur les mains. Et l'on ne sait plus très bien où l'on marche, quoiqu'on fasse attention, dans son demi-rêve, de suivre étroitement le fossé. On a les oreilles assourdies comme au passage des express dans les petites gares, et les os de votre tête s'entre-choquent et résonnent. On dirait qu'ils vont s'émietter sur la chaussée, on a envie de les retenir avec ses mains, et on marche tout droit, tout droit, un pied après l'autre, sur la route interminable.

Mais parfois un camion ralentit, un des plus gros, on se demande ce qu'ils peuvent bien transporter, et le chauffeur se penche de votre côté. Peut-être ne voit-il pas que vous n'êtes pas tout à fait blanche, ou peut-être ça lui est égal. « Vous allez loin, Miss? Vous voulez monter? » Car ils vous appellent Miss. Les chauffeurs de camion sont toujours très gentils. Ils ont de bonnes figures bien rasées, rougies par le vent, et un col étonnamment propre si l'on songe qu'ils passent toute leur journée sur la route, ou presque. Et ils vous aident à monter, et on s'assied à côté d'eux. On voit très bien le paysage, un grand morceau de plaine ou de plateau, de grands champs vides, jaunes, rouges, avec des cabanes grises au bord, — et, devant les cabanes, des hommes accroupis qui se reposent, parce que c'est la morte saison. Du haut du camion, la route a un tout autre air; on voit passer les autos en bas, comme sous un pont, on aperçoit sur les collines, au bout d'avenues de chênes, des maisons blanches, à colonnes. Et on va jusqu'à la prochaine ville, et le camion vous dépose au coin de la grand-rue, devant un drug-store, parce qu'on n'a pas osé dire qu'on ne savait pas où aller. Peut-être ne sait-on pas le nom de la ville. On ne l'a pas très bien compris. Le chauffeur du camion mâchait de la gomme en parlant, et tous les noms se ressemblent. Il faut aller le lire au fronton de la première banque nationale. Et quand on le sait, on n'est pas beaucoup plus avancé, puisque de toutes fa-

çons on ne connaît personne, et qu'une ville ou l'autre, ça n'a pas grande importance.

Je voyais passer le long des devantures peintes en rouge de la grand-rue, bousculée par la foule du samedi, une silhouette menue, en petit chandail et jupe pauvre.

— Mais pourquoi est-elle partie? demandai-je. Elle devait tout de même avoir une raison. Et le grand garçon qui l'accompagnait quand je l'ai vue, Jerry Powell, est-il parti avec elle?

Déjà, je changeais complètement mon histoire. J'imaginais qu'ils avaient fui ensemble je ne savais quel ennemi, quel jaloux, et peut-être ce bon directeur lui-même.

Deux silhouettes sur la route entre les champs de coton, lui beaucoup plus grand qu'elle, avec des épaules d'homme et un torse droit et dur. Il raccourcit son pas pour elle, il a de très longues jambes, et il tient dans sa grande main une petite main tiède, claire. Et il balance au bout de l'autre bras la valise en carton, qui avait l'air vraiment d'être en cuir quand elle était neuve, en alligator, et qui ne pèse pas lourd, bien qu'elle contienne toutes leurs richesses, et sa plus belle chemise à raies roses. Il ne la sent même pas. Il oublie qu'il porte une valise. Il oublie même qu'il ne sait pas où il va, sinon où va la route. Et, tout en marchant, il se penche sur le petit visage doré, levé vers lui.

Peut-être, avant la nuit, une des autos rouillées, ressuscitées du cimetière à autos, et qui passent remplies de nègres, s'arrêtera pour eux. On se tassera un peu plus pour leur faire place. Une matrone à corsage tremblant, énorme, prendra Loïs sur ses genoux, parce qu'elle est si légère, et lui chatouillera le menton comme à un bébé pour la faire rire, parce qu'elle est si grave et qu'elle dévisage tout le monde avec de grands yeux intimidants. Et lui, Jerry, sera coincé entre deux hommes aux overalls pareils aux siens, mais plus sales, et aux regards morts, vidés jusqu'au fond par la fatigue. Peut-être sauront-ils où l'on peut trouver du travail dans la prochaine ville ou dans la prochaine plantation. Ou, plus

probablement, ils secoueront leur tête terreuse de gens déjà morts. Ils ne sauront pas, ils ne sauront rien du tout, on ne pourra rien en tirer. Et dans la prochaine ville, ce ne sera pas mieux sans doute, ni mieux ni plus mal. Et il n'y aura plus qu'à continuer la route.

Mais peut-être aussi quelqu'un appréciera les bras forts de Jerry, sa figure ouverte, son long cou dégagé, décidé, et on lui donnera du travail. Car faire travailler les gens, c'est une grâce qu'on leur accorde. Et dans leur cabane grise, au bord des champs de coton, Jerry et Loïs seront heureux tout de même. Ils travailleront ensemble, du lever au coucher du soleil sur la plantation, et Jerry sourira de temps à autre au grave petit visage levé vers lui. Avec beaucoup de chance et beaucoup de travail, ils gagneront à peu près de quoi manger. Et ils auront la nuit pour eux.

— Oh! dit le directeur, vous vous souvenez aussi de Jerry Powell. Eh! bien, c'est à cause de lui qu'elle est partie, sans doute. Mais pas avec lui, ce serait difficile puisqu'il est en prison. Oui, une assez vilaine histoire, je n'aurais pas cru ça de lui, qui était un gentil garçon tout de même.

Il parlait de Jerry au passé comme d'un mort.

En prison? Et pourquoi donc? Que s'était-il encore passé?

Le directeur haussa les épaules, et fixa d'un air absent les affiches morales qui ornaient les murs du couloir. « Ne pas voler, boire cinq verres d'eau pure. »

— Vous vous en doutez, dit-il, l'éternelle accusation, attaquer une femme blanche.

Non, je ne m'en doutais pas, j'étais même assez incrédule. Je n'avais pas habité dans le Sud assez longtemps sans doute. Ces histoires me semblaient toutes plus ou moins fantastiques, quand elles étaient racontées dans le *New-York Times*. Et le directeur, est-ce qu'il y croyait, est-ce qu'il pensait que c'était vrai?

— Sait-on jamais ce qui est vrai? dit-il évasivement. Il regardait le plafond, il ne voulait pas se compromettre, ce cher directeur.

Cela s'était passé quelques jours après ma première visite à Montgomery, dans une rue non loin de l'école nègre. Une de ces rues de faubourg qui commencent superbement et finissent mal. D'abord, des belles villas sur des pelouses et des marquises rayées à tous les balcons, puis des terrains vagues, avec des détritus, des cadavres d'autos et des bicoques en planches.

Il s'agissait d'Hanna Boss, une fille blonde, pas jolie, criblée de taches de rousseur, comme souvent les « blancs pauvres » du Sud, qui faisait des ménages dans le quartier de résidence voisin. Elle rentrait tard ce soir-là, parce qu'après sa journée elle travaillait encore en extra chez le juge, qui avait des invités pour les fêtes. C'était juste avant Noël. Il n'y avait personne dans la rue, à cause de la vague de froid qui commençait. Et, du reste, il n'y a jamais personne le soir dans ce quartier sans cinéma et sans magasin. Elle marchait vite. Et tout à coup quelqu'un s'était mis à marcher derrière elle. Et quand elle pressait le pas, il pressait le pas juste en même temps qu'elle, et quand elle ralentissait, il ralentissait juste en même temps. Alors, elle avait pris peur, et elle s'était mise à courir, et l'homme s'était mis à courir derrière elle.

Elle aurait voulu aller vite, atteindre seulement le carrefour, où il y a une lampe à arc qui éclaire bien. Mais elle ne pouvait pas courir vite. Elle portait un paquet que la femme du juge lui avait donné, et ses jambes étaient trop courtes et trop lourdes. Elle avait passé toute la journée sur ses jambes, elle avait travaillé toute la journée. Et elle ne voulait pas crier, parce qu'on est ridicule quand on appelle au secours pour rien, et d'ailleurs personne ne pouvait l'entendre. Il n'y avait personne, il n'y avait pas de maison.

Et l'homme l'avait rattrapée. Il l'avait poussée par les épaules, il l'avait jetée par terre, elle était tombée dans la boue à la renverse.

Alors elle avait crié, oh! vraiment hurlé, comme on crie dans la terreur, et l'homme s'était enfui en courant. Et quelqu'un était venu, tout à fait par miracle, et l'avait

relevée, et avait très bien vu l'homme qui s'enfuyait. Elle l'avait bien vu aussi, disait-elle, et elle faisait le ménage chez le juge. C'est ainsi qu'on avait arrêté Jerry Powell.

Jerry, lui, avait dit au juge qu'il courait pour se réchauffer, et parce qu'il aimait courir. — On aime courir à dix-huit ans, mais le juge n'avait plus dix-huit ans. — Il n'avait pas vu la fille tout d'abord dans la rue obscure, parce qu'il regardait en haut, le ciel. Il connaissait si bien la rue, il n'avait pas besoin de regarder par terre. Et peut-être l'avait-il bousculée en passant, mais c'était sans le vouloir, et il n'avait pas remarqué qu'elle était tombée. Elle avait dû glisser dans la boue quand il était déjà passé. Et il avait bien entendu crier en effet, mais il ne savait pas que c'était elle, et que c'était à cause de lui. On crie beaucoup dans le quartier. Cette fille, du reste, il la connaissait depuis longtemps, et elle aussi le connaissait. Pourquoi l'aurait-il attaquée?

Et Hanna Boss avait pleuré; elle avait juré que c'était faux, qu'il mentait; tout ce qu'il disait était faux, il cherchait à la compromettre. Elle avait montré sa robe tachée de boue, ses bas. Même son linge était taché de boue. Et c'était une honnête fille, tous ses patrons pouvaient le dire. Et elle servait chez le juge, le juge pouvait le dire. Et c'était une femme blanche. C'était elle qu'on avait cru.

— Mais enfin, m'écriai-je, on ne peut pas condamner Jerry pour cette histoire ridicule, simplement parce qu'une femme a eu peur dans la rue, parce qu'un soi-disant témoin l'a vue courir. Cela ne suffit pas.

— Oh! dit le directeur avec gravité, cela suffit, c'est déjà beaucoup. Savez-vous qu'on l'a même éloigné de Montgomery, par prudence, pour éviter toute chance de lynchage? Mais rassurez-vous. Il ne fera pas une peine bien grave. Quinze ans de prison. Après ça, il sera encore jeune.

Oui, il sera encore jeune. Il aura devant lui pas mal d'années pour essayer de vivre, s'il en a toujours envie. Il quittera la prison avec le pécule qu'il aura gagné en

travaillant aux routes. D'abord il ne saura plus très bien comment on marche sur les trottoirs au milieu de la foule de cinq heures du soir, ni comment on s'assied sur le tabouret d'un drug-store avec les deux bras sur le comptoir, pour commander un café ou un verre de bière. Et il ne reconnaîtra plus la ville. Car elles changent vite, les villes, les rues de faubourg grandissent aussi vite que les enfants. Elles s'étirent, s'allongent. Elles ont un autre air qui ne vous dit plus rien. Il faut lire le nom pour savoir où l'on est, là où l'on marchait les yeux fermés autrefois, où l'on courait les yeux fermés en sortant de l'école. Sans parler des parents, des anciens copains. Eux aussi ont changé. C'est drôle tout de même qu'ils soient encore là, qu'ils aient continué à vivre pendant que le monde n'existait plus, que ces années aient été pour eux de vraies années avec des semaines et des saisons et toute la différence que fait la pluie ou le soleil.

Le père est mort, les petits frères sont des hommes, la mère est devenue si grosse qu'elle ne peut plus marcher, et d'ailleurs n'en a plus envie. Et le seul visage qu'on désirait vraiment revoir n'est plus là. Le petit visage ambré, doux comme un fruit, dont on se souvenait si bien, et qui avait survécu miraculeusement à toutes ces années, le visage qu'on a caressé avec ses deux mains, et enfermé dans ses deux mains, et puis dans son souvenir seulement, chaque soir, et la frêle silhouette aux hanches étroites et aux petits seins légers, qui balançait au bout du bras ses cahiers d'écolière et remontait la rue boueuse à côté de vous. Il n'y a plus grand chose qui vaille la peine.

J'aurais bien voulu croire qu'un jour ils se retrouveront. Peut-être n'auront-ils pas trop changé malgré tout; peut-être qu'ils se reconnaîtront tout de suite, sans hésiter sur la route ou sur le trottoir, dans la foule du samedi. Et ils continueront leur chemin ensemble, sans rien dire, comme si c'était tout naturel, comme s'ils s'étaient encore vus la veille. Puisqu'elle l'attendait, qu'elle le cherchait tous les jours.

Nous venions d'arriver au bout du couloir. J'allais partir. En m'ouvrant la porte, le directeur jeta un coup d'œil dehors, sur la rue vide.

— Je voudrais savoir, dis-je, quel est le témoin qui a fait condamner Jerry Powell.

Le directeur me regarda gravement, curieusement.

— Qu'en penseriez-vous si c'était moi? dit-il.

Ce n'est pas le mot de la fin. Cette histoire a un épilogue. La vague de froid s'attarda longtemps dans le Sud, cet hiver-là; ou peut-être était-ce une nouvelle vague. Un jour, je remarquai à la vingt-cinquième ou trentième page du *New York Times,* parmi le fatras des accidents, un bref fait divers daté de l'Alabama. « Trois boys de couleur brûlés dans un camion de police. » Dans le camion d'acier qui les transportait d'une prison à une autre, les trois nègres avaient dû frotter des allumettes, pensait-on, pour se réchauffer. Et, par malheur, un bidon d'essence avait coulé dans le camion, et l'essence avait pris feu, et les prisonniers n'avaient pas pu s'échapper parce qu'ils étaient enfermés et qu'il n'y avait pas de fenêtre. Les policiers, sur le siège, ne les avaient pas entendus crier, ni heurter les parois avec leurs pieds et leurs poings. Ils n'y avaient pas fait attention, d'abord. Un vent froid soufflait justement ce jour-là. Peut-être croyaient-ils que les nègres chantaient ou dansaient. Quand ils avaient ouvert la portière, leurs prisonniers étaient déjà morts, brûlés. L'un d'eux était Jerry Powell.

Mais Loïs ne le savait pas. Elle ne lisait pas les journaux. Elle continuerait à marcher sur les routes d'Alabama, à demander Jerry à la prison du district. Il n'y était pas, et elle repartait, à travers les champs de coton, les petites villes pareilles, les grands-rues pareilles, bordées d'autos des deux côtés.

YVETTE TUZET.

... MAIS LA TACHE EST AU FOND

« Quel heureux homme! » disaient de René Chassagne ses intimes. Dès l'instant que la retraite l'eut fait choisir Tournon pour lieu de résidence, il est possible que la petite ville rhodanienne, où la quiétude pourtant règne en maîtresse, n'ait pas connu de plus séduisante figure que celle de cet ancien conservateur des Eaux et Forêts, qui semblait n'avoir de meilleurs amis que les livres.

Depuis cinq ans, en effet, c'était pour René Chassagne le plaisir tous les jours renouvelé de vivre en compagnie de ses auteurs préférés : les anciens surtout (il relisait sans se lasser les latins dans le texte), et nos classiques, avec une prédilection pour Montaigne. Il collectionnait tout ce qui avait quelque rapport avec le Forez et le Languedoc. D'ailleurs, quai Seguin, dans cette maison où, en d'autres temps il eût été voisin de Mallarmé, il avait pour asile intellectuel une vaste pièce aux deux tiers garnie, sauf la partie comprise au-dessus de la cheminée et parée d'une *Clairière au soleil couchant* attribuée à Corot, de si harmonieuses rangées de livres que le moins sagace y eût décelé l'esprit et la main du bibliophile passionné.

Deux hautes fenêtres éclairaient jusque dans les recoins cette accueillante bibliothèque : l'une, la plus proche de l'entrée, avait l'embrasure occupée par un bureau en chêne sculpté : devant l'autre, un guéridon en acajou massif recevait le courrier, les journaux et le petit déjeuner de Monsieur, qui, sa toilette terminée, passait là, douillettement blotti dans un large fauteuil de cuir, peut-être le meilleur moment de sa journée.

Ce matin-là, comme d'habitude, c'est-à-dire vers 7 h. 45, Chassagne venait de s'asseoir. On était au début de juin,

et le soleil animait de ses rayons le fond rouge du tapis persan, ce tapis auquel il vouait presque de la vénération parce qu'il était l'unique objet qui lui restât de la Chapelle-en-Vercors. Sa nomination de garde général, qui l'avait ramené dans la Drôme, n'eût jamais, bien que par sa mère il fût originaire de Die, tenu dans sa vie une grande place sans certaines circonstances qui devaient en marquer le souvenir. Frais émoulu de l'Ecole forestière, il arrivait dans l'enthousiasme de ses 25 ans qui voulaient disposer d'eux-mêmes. Nulle ligne de conduite; un dilettantisme nuancé lui faisait apprécier toutes choses sans les subir, et les femmes, notamment, étaient pour lui plutôt sujets d'amitié que d'amour. Certes, à l'Ecole polytechnique, puis à Nancy, il avait eu des liaisons dont il discernait à présent l'âcre amertume; aucune véritable passion n'avait enflammé son cœur, et, bien qu'il fût sincère en l'avouant, ses confidents se donnaient des raisons d'être sceptiques. Il était grand, d'une élégance à peine affectée (son père, conservateur des hypothèques — alors en retraite — était de souche paysanne, mais sa mère, née Malebort de Viterbes, avait de lointaines attaches avec trois ou quatre familles dauphinoises de la plus authentique noblesse). Le visage, fin et intelligent, eût été volontaire sans la douceur du regard. Les yeux se perdaient parfois en de longues rêveries; ils rendaient sympathique une physionomie déjà si agréable d'elle-même.

N'eussent été ses cheveux blancs, Chassagne aurait-il pu concevoir que fût si vite passé ce quart de siècle d'existence? Sa santé, excellente à tous égards, lui avait laissé les mêmes goûts. Aussi de mesurer à la brièveté de sa carrière le temps qu'il pouvait lui rester à vivre, le faisait-il souvent murmurer de Catulle ces vers pour lui si vrais :

> Soles occidere et redire possunt;
> Nobis cum semel occidit brevis lux,
> Nox est perpetua una dormienta.

Car, enclin à jouir de tout, il lui faudrait tout quitter: ce décor : il regarda les coteaux de l'Hermitage et les

flots impétueux du Rhône dans leur fuite rapide vers la mer bleue; ces livres : il frissonna de plaisir à voir leurs formes diverses et leurs dos bigarrés; ce calme intérieur: il fixa le tapis qui assourdissait si souvent ses allées et venues. Et de nouveau le sortilège opéra.

★

C'était pour embellir le logement de son premier poste qu'il avait acheté à Lyon cette moquette d'une hardiesse de dessin absolument nouvelle en 1906. Elle couvrait presque entièrement le parquet du salon, et, tandis qu'Yvonne Hazan le complimentait, il était ému, moins d'une appréciation sollicitée exprès que d'une visite qui l'enveloppait d'une sorte d'intimité voluptueuse.

Ils s'étaient connus d'assez singulière façon. A la recherche d'un logement, il frappait, dès le lendemain de son arrivée à la Chapelle-en-Vercors, chez Mme Hazan, veuve d'un officier supérieur d'artillerie. En l'absence de sa mère, Yvonne l'avait reçu. Aussitôt séduit, puis conquis au cours de la conversation, il l'avait ensuite souvent rencontrée, chaque fois avec une satisfaction accrue, soit que ces dames vinssent dans les jardins ou dépendances de la maison paternelle du colonel, qu'il avait louée (c'était, au milieu des terres, une énorme bâtisse où la famille, trois ou quatre semaines par an, venait se reposer avant qu'elle n'eût fait construire la belle demeure qu'Yvonne et sa mère occupaient), soit qu'il répondît à l'une de leurs invitations. Mais si le physique d'autres femmes l'avait déjà bouleversé, Yvonne Hazan n'éveilla en son cœur que de chastes émois. Il aimait surtout de la revoir avec cette robe de crêpe bleue à petits volants qui donnait une grâce harmonieuse à sa mince silhouette, et ce chapeau de même teinte à larges bords, créé à souhait pour rendre plus vivant son teint mat qu'accentuaient des cheveux bruns), plus expressifs ses yeux noirs et plus caressantes ses lèvres. Yvonne se savait agréable sans paraître y prêter attention, comme si pareil avantage résultait nécessairement de sa quiète et heureuse adolescence. La mort de son père n'avait, en effet, troublé en

rien son éducation. Elle gardait des dispositions pour la peinture, elle connaissait la musique et appréciait convenablement le dernier livre paru. C'est pourquoi, d'ailleurs, Mme Hazan, maintenant qu'elle était âgée, facilitait les visites du garde général, veillant même qu'aux Taupinières — l'ancien nom du domaine désignait la nouvelle habitation — le jeune homme, en qui elle voyait un mari possible pour sa fille, n'eût que des marques de bienveillante sympathie. Six mois après, c'était ce premier et silencieux tête-à-tête.

Dès qu'elle fut partie, il s'était jeté sur une plume, et le frisson d'infini, de passion brûlante qui l'enivrait, il avait osé pour la première fois l'exprimer. Cependant, malgré la certitude d'avoir tout dit, il voulait relire sa lettre et en peser tous les mots. C'est pourquoi il lui tardait de s'évader du bourg. De prétexte, nul besoin; des obligations de service allaient suffisamment l'aider. Justement, depuis huit jours une coupe était par sa faute en suspens. Il mangea sans appétit et s'en fut.

Il avait rarement admiré une campagne aussi belle. Avril mettait dans les vergers la note gaie des bourgeons éclos. Sous les murs, le tertre humide buvait le soleil. Le ciel était bleu, avec de frêles écharpes blanches. Un vent tiède apportait des murmures de sources. Toute cette allégresse contenue animait Chassagne sans pourtant distraire son esprit, envahi tout entier par l'amour, un amour doux comme la nature et à tel point profond qu'il n'avait nul désir de relire les mots par lesquels, peu d'heures auparavant, il avait cru le fixer. Pour l'instant, une seule image suffisait à sa joie, et la marche, qui développait, avivait ses sensations, lui fit choisir, à l'entrée des Lantes, bien qu'il eût pu suivre l'orée pour arriver plus vite aux Vernaisons, résidence du garde, un chemin de ronde à travers la forêt.

Les arbres, encore dépouillés, laissaient tomber une lumière fine, et les nids, perdus au bout des branches, semblaient prêts, immobiles, pour une prochaine couvée. Tout en haut, les oiseaux piaillaient, sifflaient, modulaient leur chanson. Le sol frais, à peine éveillé de sa

longue torpeur, rompait seul, à l'intérieur du bois, le druidique silence : les brindilles craquaient sous les pas. Chassagne avait ralenti. Voulait-il prolonger les instants délicieux? Et, soudain, il lui sembla entendre parler. Alors son premier mouvement fut de fuir, redoutant de poursuivre sa route de compagnie. Il n'osa. Peut-être l'avait-on reconnu. Il commençait à percevoir nettement des voix, tantôt d'homme, tantôt de femme, et ces voix approchaient. Il allait, au plus proche détour, croiser les promeneurs. Il se hâta. C'était Yvonne. Un jeune homme l'accompagnait, si près qu'il devait lui donner le bras. Il eut la force de saluer et le temps de la voir. Mais, quand il se fut le plus possible éloigné, il s'effondra. Se rappelait-il qu'il avait sans y parvenir voulu pleurer? La suite s'embrumait. Il se souvenait pourtant qu'après avoir, sans la relire, déchiré la lettre, il en avait, à coups de pieds, dans l'humus d'où montait une âcre senteur de feuilles pourries, dispersé les morceaux.

Les jours qui suivirent, Chassagne fut poursuivi par le désir de s'évader. Les êtres qui l'entouraient l'agaçaient de leur indifférence tranquille, et il redoutait de revoir Yvonne. Un congé de deux semaines lui donna l'idée de solliciter son changement et calma ses nerfs. Après, il voulut savoir quel était ce jeune homme auquel il devait de souffrir. Ce fut sans peine qu'on le renseigna. Fils d'un riche agriculteur du village voisin, il devait être en vacances le jour de la cruelle rencontre, car il étudiait la médecine à Lyon en attendant de s'établir à la Chapelle-en-Vercors. N'avait-on pas chuchoté que sa dernière conquête était Yvonne Hazan? Ce n'était certes pas que la veuve du colonel, qui prisait médiocrement ce grand garçon à la réputation détestable, l'eût beaucoup encouragé. Sa sympathie n'allait-elle pas au garde général? Qu'attendait donc Chassagne pour en profiter? Et même en avait-il besoin? Tout autre que René se fut autorisé des indices révélateurs d'un état d'âme partagé. Est-ce que les yeux mentent lorsqu'ils ont la douceur d'un baiser? Est-ce que les rencontres qui paraissent fortuites, mais se renouvellent complaisamment, n'attestent pas que l'ab-

sence attise le besoin de retrouver l'être aimé. Est-ce qu'il n'y a pas des gestes, des attitudes qui valent tous les serments, même ceux susurrés à mi-voix? Et le silence n'est-il pas souvent plus éloquent qu'un aveu? Il se rappelait la scène du petit salon. Oui, tout cela était mort, enseveli sous la cendre, c'était déjà le passé, un passé auquel Chassagne ne voulait rien demander, ni rien offrir.

★

Vingt-huit ans après, portant vers l'autre rive et les monts ensoleillés de la Drôme un regard chargé de mélancolie, Chassagne se demandait-il ce qu'Yvonne était devenue? Sa tasse, il l'avait lentement reposée. Et, encore absorbé dans ses pensées, il eut une exclamation : dans le courrier, le catalogue du bouquiniste montilérien Gaspard comportait deux cent vingt numéros d'ouvrages vivarois : « Je verrai cela tout à l'heure », fit-il après une rapide introspection. Puis, se frottant les mains : « Que disent les journaux? ».

Il prit l'*Eclair de Lyon*, organe républicain des départements du Centre et du Sud-Est, lut la journée, donna un coup d'œil aux photographies, tourna la page pour aller tout droit aux événements de la région. Un titre en largeur l'arrêta : *Exécution capitale à Romans. Le bourreau des époux Villars a payé sa dette à la Société.* Il eut d'abord un mouvement de répugnance à voir s'étaler le portrait du guillotiné, et il serait sans doute aussitôt passé en cinquième page, au bulletin financier, si les traits du misérable ne l'eussent fortement frappé. Ce front, ce nez, cette bouche surtout! « Mais, fit-il, est-ce que je rêve? » Il fut un long moment hébété, incapable de réfléchir, de se mouvoir. Enfin, faisant un effort, il se toucha le front. Sous ses cheveux, sa main droite épongea des gouttes de sueur. Un frisson le glaça. Ses yeux prirent l'étrange et insondable fixité qu'occasionne un accès de démence ou une subite frayeur. Allait-il longtemps rester ainsi! Le journal glissa de ses mains, tomba sur le parquet et, ô ironie, s'ouvrit tout grand comme pour mieux montrer le visage obsédant de l'assassin.

Quelle eau dormante venait brusquement de rompre sa digue? Présomptueux eût été le témoin qui aurait cherché une relation quelconque entre cette scène et l'exécution capitale du nommé Jean Monastier. Un ami seulement, et encore compagnon d'existence de Chassagne, ayant su de sa vie autre chose que les faits connus de tous, aurait pu rapprocher l'âge du meurtrier de la mutation en Ardèche du garde général.

★

Lorsque, le 12 août 1905, il arriva à Largentière, — la sous-préfecture bas-vivaroise semble mirer dans l'eau verdâtre de la Ligue ses rues étroites aux noms moyenâgeux (Halle, Cordeliers, Coquelle), ses restes de remparts, ses anciennes portes et son château féodal, — Chassagne qui avait compté sur l'éloignement pour oublier, ne trouva dans la vieille cité que prétexte à souffrir. Les premiers jours furent longs, les suivants interminables. Une sorte d'angoisse, presque d'étouffement gagnait René, surtout lorsque le soir emplissait d'ombre l'étroite place du Marché. Se créer des relations? Cela lui paraissait peu souhaitable. Des amitiés? Elles n'eussent été qu'éphémères. De là pour les livres cette passion qui ne devait jamais s'éteindre. Le libraire n'étant muni que de romans populaires ou de réimpressions à 19 sous, Chassagne apprit à aimer les classiques, délaissés depuis le lycée. Toutefois, loin d'apaiser ses inquiètes nostalgies, la lecture au contraire les développa en les entretenant.

Ainsi donc, un instant effacée par les préoccupations matérielles de l'arrivée, l'image d'Yvonne, encore estompée pendant les semaines qui suivirent, se précisa bientôt jusqu'à devenir hallucinante, à tel point que Chassagne, qui avait pourtant sollicité son changement, en vint vite aux regrets. Loin des yeux, près du cœur. Il vérifiait ce dicton populaire dont naguère encore il riait : pourquoi sa flamme, à cause d'un flirt, avait-elle fait long feu? Que n'avait-il méprisé un rendez-vous auquel sans doute Yvonne n'attachait qu'une médiocre importance? Et que n'avait-il tout de même envoyé sa lettre? Yvonne n'eût-

elle pas tout de suite expliqué qu'elle rompait ce jour-là d'innocentes relations? Alors, il était prêt à lui écrire : peut-être n'était-ce pas trop tard? Que de missives jamais achevées! N'était-ce pas à elle, qui savait fort bien pourquoi il n'avait plus cherché à la revoir, à commencer de tout lui dire?

Une visite à Aubenas, résidence de l'Inspecteur départemental, puis une tournée dans les pittoresques forêts de Mazan et des Chambons dévièrent ses pensées pendant les dix jours qu'elles durèrent. Il était parti par un matin léger d'automne. Le ciel était d'une telle limpidité que les crêtes, piquetées de rouille, semblaient, sous le soleil levant, d'énormes torches embrasées. La voiture — il n'y avait pas encore d'autobus sur la route du Puy — filait à toute l'allure de ses deux chevaux, et, de la vitre, Chassagne épiait à la dérobée le pays, dont l'âpre beauté, le long de la rivière d'Ardèche, paraissait croître à chaque tour de roue. Il comprit mieux, après être passé en quelques heures des vergers de la plaine aux alpages des cimes, la juste et alors si peu connue définition du Vivarais: « Une petite Suisse attachée au flanc des Cévennes. » Mais la randonnée n'eut qu'un effet moral occasionnel : il était revenu avec une ferveur admirative à laquelle il eût voulu associer l'âme ardente d'Yvonne, qui savait si bien s'enthousiasmer aux aspects ensorceleurs des grands bois et des hautes montagnes.

Il se rendit pourtant compte que rien d'autre ne saurait l'apaiser que ces tournées, où il était sûr de trouver au moins un calme momentané. Aussi les attendait-il avec impatience et même les provoqua-t-il. C'est ainsi qu'il lui arriva, sans obligation définie, de partir subitement, comme s'il se fuyait lui-même, ou pour Mazan, par Thueyts, Mayres et La Chavade, retour le plus souvent par le même itinéraire, à moins qu'il ne préférât gagner le Tanargue par Lanarce et la Croix de Beauzon; ou pour les Chambons, par la pittoresque vallée de la Beaume, avec prolongement, sur d'étroits sentiers forestiers, jusqu'à Saint-Laurent-les-Bains et Chadelbos; ou encore, par la rive ardéchoise du Rhône, pour le bois de

Looul, proche de Bourg-Saint-Andéol. Alors qu'aux deux premiers itinéraires s'alliait si bien, si tel était son bon désir, une visite au lac d'Issarlès, ce grand miroir où les oiseaux seulement brisent d'une aile rapide les reflets du ciel et des arbres, le dernier, dans un parfum de lavande et de thym, le menait jusqu'à l'indicible et étrange paysage ruiniforme de Païolive, et même au Pont d'Arc, qui semble n'avoir été créé par l'Ardèche aux fureurs imprévues que pour émerveiller les hommes ou les saisir d'étonnement et de crainte. Où qu'il allât, Chassagne en arrivait peu à peu à aimer toutes ces beautés accumulées par le temps sur un si petit espace et, sans s'en apercevoir, tout le pays vivarois, qui compte, à côté d'éclatants chefs-d'œuvre naturels, d'innombrables sites reposants. D'en déguster le charme acclimata Chassagne et le sortit du gouffre où il glissait. Dix semaines avaient suffi. Les gardes, ceux de Valgorge, de Loubaresse, des Chambons surtout, émus d'abord des fréquentes visites de leur chef, surent vite l'estimer. Et lui, se sentant revivre, s'intéressait à eux, recherchait même leur amitié, tandis que le souvenir d'Yvonne s'amenuisait au point de n'être plus qu'un agréable profil.

Il était dans ces dispositions d'esprit, le samedi 10 novembre 1905, lorsque, au retour des Chambons, le mauvais temps l'arrêta près du Masméjean, sur la pente septentrionale du Tanargue. La neige, qui, à la sortie du bois, avait surpris le courrier de Saint-Etienne-de-Lugdarès, s'était mise à tomber si drue qu'il avait fallu abandonner la voiture et faire à pied deux kilomètres pour gagner du village l'unique auberge : *Au Compas d'Or*, dont la renommée avait été grande au temps que les muletiers s'égaillaient de Joyeuse au Puy. Chassagne s'y était arrêté trois fois, juste pour attendre que les chevaux eussent mangé leur avoine; il éprouva néanmoins une forte déception d'être contraint d'y séjourner. Vainement le bruit des voix et le choc des verres étaient-ils montés jusqu'à lui; il n'était descendu de la chambre, où il avait porté sa valise, qu'à l'heure du souper.

L'escalier donnait sur un tambour d'où l'on accédait

dans toutes les pièces de la maison. Par la porte d'entrée entr'ouverte, il sortit et fit quelques pas dans la rue. De part en part, des fenêtres éclairaient la traînée boueuse qu'avait laissée dans la neige récente le passage du bétail mené à l'abreuvoir. Des grincements de chenaux rompaient le sifflement de la bise, qui se levait. Chassagne aurait pu se demander si des fantômes seuls n'avaient pas établi leur résidence en ce coin perdu de la montagne ardéchoise. Le cœur serré, il rentra.

Une odeur ragoûtante emplissait la cuisine, basse et spacieuse, où voyageurs et rouliers s'étaient mis à l'aise. La mine soucieuse de Chassagne disait qu'il n'avait nul désir de s'intéresser à quoi que ce fût. Pourtant, poussé par le besoin de se chauffer, il se fraya un passage vers l'âtre. La place du coin était libre, sans doute parce qu'on y grillait. Il y alla. Mais ayant donné deux coups de pincettes aux tisons, il releva son manteau et s'en fut dans la salle à manger.

C'était une pièce contiguë, très étroite, qu'éclairait, autant que la lampe-suspension, un feu tout en étincelles au fond d'une petite cheminée, qui, dans cette hostellerie, figurait plutôt d'ornement, tant elle contrastait par ses faibles dimensions avec celle de la cuisine. D'ailleurs, de celle-ci venait beaucoup plus de chaleur que n'en répandait l'autre flamme papillonnante. Et, de la porte restée ouverte, parvenait également tant de vacarme que le garde général, contrarié de passer la nuit et peut-être plusieurs autres au Masméjean, fut tout à coup quelque peu surpris d'entendre un bruit d'assiettes. La servante, nullement effarouchée, tirait d'un vieux bahut le service et l'installait.

Fut-elle flattée du regard étonné que Chassagne posa sur elle? Ou bien était-ce coquetterie native? Elle eut un mouvement qui dessina, sous son corsage de satinette noire, le ferme dessin d'une opulente poitrine et rejeta dans la clarté de la lampe un visage épanoui de santé : des joues rondes et roses, des lèvres charnues; le front n'était pas large, mais les cheveux bruns qui l'encadraient, séparés d'un trait blanc avant de tomber en

lourde torsade sur la nuque, atténuaient l'ensemble un peu frustre de la physionomie. En somme, un corps de femme vigoureuse et d'un harmonieux équilibre que ne démentaient point, sous les bas de grosse laine, les chevilles restées minces en dépit des sabots. D'abord, il ne sut s'il devait lui parler, bien qu'en toute autre circonstance, et avec quelque paysanne que ce fût, il eût aussitôt rompu ce silence peu flatteur. Son étonnement s'était transformé en émotion, sans doute parce qu'il n'espérait guère trouver en ce lieu pareille créature, mais aussi parce qu'un choc étrange et nouveau venait de le bouleverser. Il eût voulu se contenter de la regarder aller et venir autour de la table, se pencher, se relever, marcher, respirer! A la fin, comme elle posait le dernier couvert, il n'y tint plus :

— Vous attendiez-vous à tant de monde aujourd'hui, mademoiselle?

— Sûrement non, répondit-elle avec un accent fort prononcé.

Comme il ne disait rien, elle ajouta :

— On ne travaille plus guère qu'aux foires, et encore elles se perdent tous les ans davantage.

Et, faisant allusion à la cause fortuite de l'aubaine inopinée :

— Evidemment, il ne ferait pas bon courir les chemins...

— Croyez-vous que cet affreux temps va durer?

— Qui sait? fit-elle. Deux, trois jours... Peut-être une semaine.

Une semaine! Qu'importait. Aucun déplaisir maintenant à envisager cela. Chassagne, au contraire, en éprouvait une joie presque animale. Il était au chaud; dehors, il neigeait toujours. Une présence féminine faisait vibrer son être; il aurait pu se trouver à Largentière avec la morne langueur du retour.

Mais elle courut. Sa maîtresse, à pleins poumons, criait de l'autre côté :

— Couné! Ah! Couné!...

Il apprit ainsi le nom de la jeune fille. Couné, dans la

Cévenne vivaroise, est un diminutif de Marie. Et comme les convives entraient s'installer, il s'assit de façon à profiter de l'entre-bâillement de la porte.

La faim un peu calmée, l'animation — qu'un excellent vin, encore bonifié par l'altitude, amplifiait jusqu'à rendre assourdissante, — favorisa Chassagne en son jeu de garder le silence et d'enivrer sa pensée. Il apercevait la servante en train de manger à la table familiale. Un moment, elle porta sur lui un long regard. Que n'eût-il alors donné pour noyer ses yeux dans les siens? Parfois son rire éclatait en cascade et secouait ses épaules. Il en était dans le ravissement. Et lorsque, la porte s'étant brusquement ouverte, elle s'était précipitée pour la fermer, son geste, où il n'y avait rien que de chaste, aiguillonna ses désirs.

Dehors, la bourrasque grondait. Au vent du Midi avait succédé l'âpre bise du Nord. En effet, sur les rebords de la fenêtre, dont les volets n'étaient pas joints, une mince couche blanche alignait des festons gelés! Un murmure enveloppa toute la maison. Chassagne était heureux.

Cependant, comme le maître du logis s'enquérait, en apportant, en guise de dessert, un onctueux fromage blanc, de la satisfaction que l'omelette au lard, le civet de sanglier (le premier de la saison) et le poulet rôti avaient procurée à ses clients, et que la plupart (ils étaient tous, excepté le garde général, paysans ou maquignons qui n'auraient pas mieux attendu d'une noce) faisaient force démonstration de contentement, Chassagne seul acquiesçant sur un mode léger, des éclats de voix et des bribes de chansons parvinrent de l'extérieur.

— Au moins, ceux-là n'ont pas peur du mauvais temps, fit quelqu'un.

Mais déjà quatre gaillards, faisant tinter leurs sabots et secouant leurs vestons de velours, éparpillaient des giclées de neige jusque sur les murs. Ils étaient de la classe, « de celle qui passe », disait le refrain qu'ils avaient repris en chœur. Et ils poursuivaient à tue-tête : « Nous nous fichons pas mal du métier! » Tandis qu'un cinquième compère, d'un certain âge celui-là, sortant

d'une bauge à grains l'accordéon raccommodé qui avait, dix ans de suite, fait tourner les conscrits du pays, emplissait de sons rauques et saccadés toute la maison. La main rude du joueur ouvrait le bal. Alors, les jeunes gens, auxquels s'étaient joints sans se faire prier la fille du patron, deux passagères et Marie, se mirent sur deux rangs pour la bourrée.

Un instant, Chassagne s'amusa à les voir s'avancer, se reculer, tourner sur les talons. Mais lorsqu'il s'aperçut qu'après avoir pirouetté deux ou trois fois la servante acceptait certaines privautés, il faillit montrer sa furieuse déception. Son visage se crispa, ses tempes battirent sourdement. Pour un peu il se fût jeté sur les danseurs. Pourtant, de quel droit? De sang-froid n'eût-il pas été le premier étonné de pareille excitation? La raison l'emporta : il se contint. Il vint même s'asseoir entre le pâtre et le valet. Tout à l'heure, un instant de fierté, de dignité, l'eût fait fuir cette cohue; maintenant, il savait bien qu'il resterait jusqu'au bout. A la bourrée succéda une valse; l'air plus doux berçait son espoir. Demain, un jour ne l'aurait-il pas à lui seul? Sa robe qui le frôlait lui donnait l'avant-goût d'indicibles caresses. Et n'avait-il pas tressailli de tout son être quand, brusquement cognée, elle s'était, par mégarde ou par ruse, assise sur ses genoux en poussant un léger cri?

Tout le soir, il savoura son désir, n'osant prendre part au bal auquel pourtant, pour sentir contre lui les frémissements de cette agile paysanne, il eût pour un rien sacrifié de tyranniques préjugés. Cependant, la veillée finie, si fatigué qu'il fût de la tension physique et morale endurée jusqu'au bout, il put encore, au contact des draps glacés, retarder de quelques minutes un sommeil qui allait annihiler ses sensations. A travers le plafond de bois, il l'entendait qui achevait toute seule au-dessous de ranger la vaisselle, les chaises, les tables, qui rabattait le feu à coups de pincettes et fermait la porte à clef. Cette musique, plus que le vent, qui semblait faire un effort pour emporter la maison, le dorlotait délicieusement. Il ne dormait pas encore lorsqu'elle passa devant sa porte.

Elle avait quitté ses sabots. Seules, sous son poids, les planches criaient, et, par le linteau mal joint, de la cloison, la clarté de sa lampe laissait passer des feux follets.

Marie Crestet était originaire de Lamastre. Elle avait douze ans lorsqu'elle perdit son père. Cinq mois après, sa mère se remariait avec un propriétaire du Plagnal, qui, ayant retenu sa plus jeune sœur pour garder les vaches, fit d'elle d'abord une bergère à Luc, puis une bonne au *Compas d'Or*. Elle y avait développé une vigueur peu commune et acquis à l'égard des clients de la région une familiarité assez cavalière qui la faisait apprécier surtout des jeunes gens, lesquels ne se gênaient guère pour lui tenir des propos égrillards. Toutefois, elle n'était point sujet de scandale, car elle ne recherchait pas ailleurs les plaisirs qu'elle acceptait parfois, au hasard de ses occupations, d'un amoureux entreprenant. L'impression qu'elle avait faite à Chassagne, elle n'était pas sans l'avoir devinée. Et, comme si c'eût été le début d'une peu banale aventure, elle s'était couchée en pensant à lui.

Que n'avait-il fait signe lorsqu'elle passait? C'est du regret d'avoir manqué l'occasion que Chassagne fut pris, le lendemain, toute la journée. Depuis la veille, il ne neigeait plus, mais, poussée par le vent, une fine poussière blanche voltigeait, tournait, formait d'énormes congères, dont l'une avait bouché pendant la nuit la porte de l'auberge et les fenêtres du rez-de-chaussée. Il avait fallu, à grands coups de pelles, décongestionner les maisons, ouvrir un étroit chemin et faire boire à l'écurie tout le bétail.

— On ne mettrait pas un chien dehors, disait le père Mesclon, patron de l'hôtel.

Comment songer à partir? D'ailleurs, plus forte que jamais, la tempête s'était remise à souffler, à tel point que les plus aguerris du village, qui avaient, le matin, affronté la burle pour gagner l'église, restèrent calfeutrés chez eux. Seuls, les conscrits vinrent, dans l'après-midi, boire et chanter. Tout le soir, l'auberge fut déserte, à la satisfaction de Chassagne, qui, ses autres compagnons couchés, veilla avec les maîtres du logis, assez pour comprendre

aux regards de la servante qu'il n'avait qu'à parler.

— A tout à l'heure, lui dit-il, en prenant de ses mains la lampe de cuivre.

— Oui, murmura-t-elle comme il montait.

Lorsqu'il fut de retour à Largentière, le dégoût de cette histoire charnelle lui vint du remords d'associer l'image d'Yvonne à celle de Marie Crestet. Qu'il eût si facilement outragé même le souvenir de son premier amour, enclin, certes, à juger sans ménagement ses semblables, pareil fait pour d'autres ne l'eût pas autrement étonné. Mais lui, l'homme instruit, distingué, comment avait-il pu s'oublier dans les bras d'une fille sans éducation et dont la propreté physique était aussi douteuse que son honnêteté morale? N'était-ce pas une trahison?

Cependant, les semaines, les mois passèrent lentement. Décembre, pluvieux et obscur, avait surtout paru long à Chassagne. De ses fenêtres, il voyait les pavés de la petite place ruisseler d'eau et les gouttières éclabousser les murs. Certains jours, dès midi, de falotantes clartés s'animaient dans les boutiques. Une sorte d'aura enveloppait la ville, comme si les nuages gris qui se déchiraient sur les cimes devaient pour toujours cacher la lumière et le ciel bleu. Mais janvier avait été froid et limpide. Février avait mis des violettes sous les murs. Mars avait soudain reverdi les plantes et embaumé les jardins. Malheur à l'homme seul quand la nature est en fête. Ce n'étaient pas ses lectures, — déjà, à cette époque, un délassement pour lui plus qu'un travail intellectuel — qui eussent pu apaiser les démons impurs dont Chassagne se sentait de nouveau possédé. Aussi n'eût-il guère à se faire violence pour aller au Masméjean lors de sa première tournée aux Chambons.

Le printemps colorait les hautes futaies. La sève éclatait sous l'écorce luisante des hêtres. On avait l'impression que les ramures des sapins étaient moins glauques. Quand la voiture stoppa, Chassagne eut une étrange déception : les maisons n'avaient plus l'allure du troupeau qui se rassemble dans la solitude pour lutter contre la nuit. Et dans l'auberge, où était l'atmosphère d'alors? La

cuisine et la salle étaient vides de clients. Or, tandis que le cocher et les voyageurs pressaient la patronne de servir, Chassagne croula dans une cruelle perplexité. Déjà, aux abords du village, une sorte de timidité amoureuse l'avait pris, comme s'il allait voir une femme inconnue. A tel point que de constater qu'elle était absente l'avait quelque peu soulagé. Cependant, qu'allait-il faire? Rester, comme il en avait manifesté l'intention? Il lui fallait tout de même savoir ce que Marie Crestet, qui n'était point là, était devenue. Et puisqu'il était plus normal de pousser jusqu'à Saint-Etienne et même Luc, n'était-ce pas laisser rapprocher sa décision de son inquiète curiosité? Repartir? Ses compagnons de route allaient pouvoir attribuer ce changement de tactique à son dépit de ne pas la trouver. Lui-même ignorait-il que ses désirs, un instant calmés par tous ces sentiments divers, renaîtraient avant qu'il fût longtemps? Mais il n'eut pas à intervenir, quelqu'un s'informait de la servante :

— Et la Marie, vous avez de ses nouvelles?

— Elle nous a bien écrit, ces jours derniers.

— C'est à Nîmes qu'elle se trouve?

— Oui. Elle est placée chez un professeur.

— Oh! mais, elle doit être bien. Elle ne vous fait pas au moins trop faute?

— Pour le moment, non. Pourtant, de long en ça, avec le beau temps...

— Pardi! Mais vous en trouverez une autre...

Une autre! Qu'importait pour l'instant à Chassagne. Cette fois, pour rien au monde il n'eût voulu prolonger son séjour. Il fut le premier sorti du *Compas d'Or*. Quand la voiture se remit à rouler, comme si chaque grincement d'essieu contribuait à abolir ce passé récent auquel il ne tenait plus du tout, il reprit son calme et respira profondément. Il trouva même le temps de regarder le paysage. Hors du Masméjean, la route perd sa vivacité, coupe encore de frais vallonnements, puis, à travers les bruyères, gagne le plateau, aride et bosselé, où, de loin en loin, quelque arbre rabougri atteste la violence du vent.

*

Tant d'années plus tard, se fut-il souvenu de cette histoire sentimentale sans un premier dénouement auquel, devant le journal toujours déplié, Chassagne songeait avec acuité pour se rappeler les moindres détails. Ils revenaient tous un à un — avaient-ils jamais été enfouis sous d'autres événements? — et ils donnaient vie à certaines silhouettes, lesquelles se dressaient comme des fantômes.

Celle, par exemple, de ce vieillard, qui, un soir d'août, c'est-à-dire un an après son arrivée à Largentière, était venu frapper à sa porte. « Qui donc peut bien venir me chercher? » se demanda Chassagne en posant sur un petit guéridon, à portée de sa main, un Pascal qu'il venait de rouvrir. « En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. » Il en était là. Il se leva sans trop de mauvaise humeur. Une clarté livide entrait dans la pièce, une clarté crépusculaire, bleuâtre autour des fenêtres restées ouvertes, avec des reflets mauves dans les coins. Il souleva les stores pour éclairer davantage la pièce. Au-dessus des toitures, on apercevait le ciel gris, lourd de nuages. Il avait fait chaud tout le jour. Une odeur de poussière et d'eau fétide enveloppait toute la maison.

Cependant, la personne qui avait tiré le cordon, n'entendant rien venir, avait ajusté ses lunettes pour deviner plutôt que lire le nom du locataire qu'il cherchait. Même pendant la journée, l'escalier, à la cage exiguë, était sombre. A peine si les impostes entr'ouvertes apportaient de la cour assez de lumière pour trouver les plaques de cuivre. Le soir, la clarté en veilleuse d'une seize bougies laissait l'escalier dans une demi-obscurité. D'ailleurs, la propriétaire, qui tenait au rez-de-chaussée un magasin de quincaillerie, ne demandait pas mieux que de renseigner les visiteurs occasionnels. L'homme ne s'était pas trompé. La porte s'arrachait enfin de l'embrasure :

— Monsieur le garde général?

— Oui.

— Je voudrais bien vous entretenir.

Chassagne eut un moment de défiance. Mais quelle raison avait-il de suspecter qui que ce soit? Il pensa : « Quelque paysan qui aura été verbalisé ou qui n'aura pas pu s'entendre avec le brigadier pour une coupe de bois. »

— Entrez, fit-il.

L'homme portait une veste terreuse, râpée sur les côtés et aux manches, et un pantalon tellement décati par les intempéries qu'il en était devenu court. Avait-il des souliers ou des savates? La poussière laissait deviner la longueur du chemin. Des cheveux blancs, que la transpiration sous un chapeau innommable, avait salis, attestaient un âge avancé. Le visage était maigre et ridé, presque jaune; mais il avait gardé un aspect de bon aloi. Pourtant, les yeux, d'un gris de métal, devinrent durs, lorsque le personnage, qui s'était assis sur une chaise tandis que Chassagne s'enfonçait dans son fauteuil, dit, sans autre préambule, ces mots pour le moins inattendus :

— Eh bien! elle a un enfant, la petite...

— Un enfant? La petite? Qu'est-ce que cela signifie?

— Oui, la Marie...

Chassagne eut comme une lueur comparable à l'éclair qui brille dans la nuit et donne aux choses un aspect lugubre. L'autre précisait :

— La Marie Crestet, vous savez bien?

Alors, cet homme venait lui dire qu'il était père.

— Je suis son oncle, poursuivit-il. Elle a accouché à Nîmes, il y a quinze jours. Personne au pays ne sait rien. Seulement, elle a écrit à sa mère. Mon beau-frère m'a dit : « Léon, tu iras voir le monsieur. » Et je suis venu.

— Pourquoi faire? balbutia le garde général.

Perdait-il la raison ou bien rêvait-il? Il n'avait plus la conscience exacte des mots qu'il entendait, comme s'ils eussent été adressés à d'autres qu'à lui.

— Savoir si vous voulez vous marier et reconnaître l'enfant...

Ce fut le coup d'aiguillon qui fit soudain, d'un seul bond, se dresser le garde général.

— Me marier!... Reconnaître l'enfant!... Mais, dites donc, aurez-vous bientôt fini de plaisanter?

Imperturbable, l'homme continuait :

— Qui a séduit la petite? Vous ou moi?

— Votre nièce serait fort embarrassée de nommer le père de son enfant, répliqua Chassagne sèchement.

Et dans un éclat :

— Si c'est pour me raconter de semblables sornettes que vous êtes venu...

Il montra la porte :

— ...Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Au lieu de sortir, l'oncle de Marie Crestet posait sa besace, qui s'effondra lourdement sur le parquet avec un bruit de verre. Et, sans se presser, l'échine pliée, il fouillait, accompagnant la main d'un signe de tête, dans les fausses poches de son veston, pour en sortir un portefeuille sale et raccorni. Puis, entre le pouce et l'index, comme d'autres comptent des billets de banque, il tira, dépouilla, examina des papiers. Il put enfin en montrer un :

— Tenez, son adresse.

Ces mots, il les avait prononcés avec la tranquille assurance de quelqu'un qui n'est pas fâché, devant l'insuccès d'une mission à laquelle il s'est dévoué, de laisser l'autre partie devant ses propres responsabilités. Il faillit pourtant se trouver mal de dépit. Chassagne s'était approché de la fenêtre, avait déchiré le papier et en jetait les morceaux dans la rue.

— Voilà, dit-il.

Alors, l'homme aspira fortement, comme si le souffle allait lui manquer, et il se leva. Seulement, se dirigeant vers la porte, il cria, plus qu'il ne dit :

— Tant pis!

Ses pieds, lourds de fatigue, avaient encore la force de se traîner, mais Chassagne eut peur que le vieillard n'allât s'abattre :

— Attention, fit-il en l'accompagnant.

Puis, brusquement :

— Attendez donc!...

Il courut plonger la main dans le tiroir d'un meuble

que l'on distinguait à peine, et revenant agripper l'homme comme il sortait :

— Donnez-lui toujours ça!

Mais la porte claqua. Combien de temps était-il resté, debout, avec son argent dans la main? Chassagne n'aurait su maintenant le dire. Pourtant, après s'être remémoré la scène, il entendait encore, martelés et sourds, les pas de cet étrange visiteur qui avait lentement descendu l'escalier sans rien dire. Même l'orage, qui venait d'éclater avec une fureur inouïe, ne l'avait tiré de son demi-somnambulisme que pour le jeter dans une troublante perplexité.

Post equitem sedet atra cura : le noir souci dont parle le poète avait, des jours et des nuits, poursuivi Chassagne, qui, redoutant une nouvelle démarche, échafaudait mille prétextes pour être absent. Puis sa nomination d'inspecteur à Aubenas, en espaçant ses tournées, vint fort à propos éloigner les occasions qu'il aurait eues de rencontrer en montagne Marie Crestet. Enfin, rentrant de son congé annuel, il avait trouvé d'elle une lettre le suppliant, ô douce naïveté! de ne rien ébruiter, « pour mon honneur et celui de ma famille, écrivait-elle, car je suis bien décidée à me marier à la première occasion ». Elle annonçait sa résolution d'abandonner à l'Assistance publique l'enfant qu'elle avait eu de lui. Dès lors, la pitié avait remplacé le remords, et la désillusion le dégoût. Le silence s'était fait : à l'extérieur et dans son âme. De nouvelles liaisons intimes, discrètes et de tout repos, l'avaient accompagné durant sa carrière, c'est-à-dire tout le temps qu'il était resté à Aubenas et ensuite à Valence. Quand il avait été nommé conservateur, il s'était presque fiancé, mais au moment de prendre un engagement définitif, l'attrait d'une certaine solitude et, il faut bien l'écrire, un penchant très vif à satisfaire les grands et petits instincts de son égoïste personne, qui lui rendait insupportable, par exemple, toute relation de pure mondanité, l'avaient poussé à garder intacte sa liberté, à la renforcer de mille et une précautions, devenues, à la longue, d'originales et parfois déconcertantes manies.

*

On conçoit donc l'espèce de répulsion morale et physique où l'avait plongé l'étonnante constatation qu'il venait de faire, ce matin-là, si pareil pourtant aux autres qu'il avait peine à croire que ce fût vrai. A demi chancelant, il gagna la cheminée. Dans un encadrement poussiéreux, son portrait de jeune inspecteur, si peu défraîchi, gardait ses traits révélateurs. La ressemblance éclatait. Il eut la force de retourner se jeter dans le fauteuil. Qu'allait-il faire? Qu'eût-il pu faire? Il aurait voulu se débarrasser de l'atroce vision : le couperet tombant sur le cou de son fils. Il tenta un effort, comme le dormeur pour se débarrasser d'un mauvais rêve. Après tout, pouvait-il se fier à une similitude de traits? Des sosies, qui n'en a pas? Cette pensée le réconforta. Un instant, il crut même qu'il allait s'évader de l'affreux cauchemar. Sa raison n'avait pas à lutter contre son subconscient; elle n'avait qu'à se soumettre à l'évidence. Il reprit le journal.

Au drame de l'expiation, le double meurtre de Bel-Air (la villa des victimes était située à quelque 500 mètres de Romans) servait d'horrifiant prologue : un soir d'octobre, Jean Monastier, manœuvre, sans domicile connu, frappait chez les époux Villars, deux rentiers septuagénaires qui, peu méfiants, le firent non seulement manger à sa faim, mais l'autorisèrent à coucher dans le fenil, séparé de la maison par la largeur seulement de la cour. Jusque-là, l'événement était sobrement relaté. Mais la scène même du forfait comportait des détails tellement odieux que Chassagne, écœuré autant qu'indigné, dut se faire violence pour continuer. Ce ne fut qu'aux toutes dernières lignes qu'il acquit cette autre présomption que Monastier et le fils de Marie Crestet ne faisaient qu'un : l'assassin était né à Nîmes de parents inconnus.

Tout le jour, par peur de la certitude absolue, Chassagne essaya en vain de fuir ses pensées. Ses traits tirés, son air absent, surtout son défaut d'appétit ne manquèrent pas d'impressionner sa bonne qui, depuis qu'elle servait Monsieur (elle l'avait suivi d'Aubenas à Valence

et de Valence à Tournon), ne l'avait jamais trouvé, bien qu'il fût volontairement silencieux, d'un mutisme aussi absolu. Elle ne manqua pas de faire part à François de ses observations, voire de ses soucis. Tous deux finirent par convenir d'une perte d'argent en Bourse, car jamais ils n'eussent pu supposer quelque relation entre l'exécution capitale de Romans, — que le jardinier s'apprêtait à lire à haute voix, — et la stupéfiante saute d'humeur de leur maître.

Lui, il avait vu avec ennui s'allonger l'ombre. Comme, à l'heure habituelle, il n'était pas allé retrouver au café du Rhône ses amis (un professeur au Lycée, un notaire, le capitaine de gendarmerie), avec lesquels il bavardait ou jouait en prenant son apéritif, l'un d'eux vint aux nouvelles. Chassagne était couché. Il fit répondre qu'il souffrait de migraine, que ce n'était rien, qu'il les reverrait le lendemain. Cependant, se remémorant jusqu'à l'affolement la tragique découverte, il se disait : « S'il n'y avait que la similitude d'âges et la coïncidence des villes, sans doute pourrais-je supposer que Monastier n'est pas le fils de Marie Crestet. Mais il y a cette ressemblance des traits entre lui et moi. C'est donc bien notre fils. » Ou il reprenait le raisonnement en sens inverse : « S'il n'y avait que la ressemblance entre lui et moi, sans doute penserais-je qu'il s'agit d'une de ces fantaisies dont le hasard, en somme, n'est guère prodigue. Or, il y a la similitude d'âges et la coïncidence des villes... »

Chassagne n'aurait jamais cru que l'aube fût aussi longue à venir. Maintenant, il vivait les derniers moments du condamné à mort; il le voyait quarante-huit heures avant, endormi sans savoir que c'était sa dernière nuit. Il le suivait surtout de son brusque réveil jusqu'à sa chute sinistre dans le panier de son. « A 4 h. 45, justice était faite. » Cette ligne du compte rendu, il la relisait en lettres de feu. Finalement, il n'y tint plus; il sauta du lit, s'habilla en hâte et descendit.

— Où allez-vous, monsieur? demanda la bonne qui avait entendu Chassagne se lever et s'engager dans l'escalier.

— Prendre l'air, murmura-t-il. J'ai trop mal.

Il était près de minuit. Il lui arrivait de rentrer à cette heure. Quelques fenêtres trouaient encore l'obscurité. Sur le quai, le vent froissait les feuilles des platanes. On entendait de légers clapotis, qui cessaient soudain pour battre ensuite avec un bruit de vagues contre les pierres du bas-port. L'eau du fleuve était noire, avec des reflets moirés...

Le lendemain, les journaux publièrent, presque tous en filet de rubrique régionale, à la chronique d'Ardèche et datées de Tournon, ces lignes de leur correspondant particulier :

Ce matin, à l'aube, deux mariniers ont trouvé dans le Rhône, au quartier de Malagrate, le cadavre de M. René Chassagne, conservateur des Eaux et Forêts en retraite.

La mort remontait seulement à quelques heures. Le malheureux, qui avait fait des efforts désespérés pour sortir de l'eau, était agrippé aux joncs de la rive. Aucune trace de coups n'ayant été relevée sur le cadavre, le permis d'inhumer a été délivré.

M. Chassagne était sorti au cours de la nuit parce qu'il souffrait de maux de tête. On suppose qu'ayant voulu se reposer près du fleuve, il se sera endormi et aura glissé.

Ajoutons, pour couper court à tout commentaire tendancieux, qu'il ne saurait, en la circonstance, aucunement s'agir d'une fin volontaire. Le défunt, qui n'était pas marié, mais vivait avec deux domestiques, était, de par nature, une personne d'excellente humeur, en bons termes avec tout le monde, et un homme exquis, particulièrement estimé de ses amis. Il disparaît au moment où il allait publier dans la *Revue de la Terre ardéchoise* un travail de longue haleine intitulé : *Itinéraires des Légions romaines à travers les Cévennes*. Et il est regrettable que sa mort brutale ne lui ait pas permis de laisser au Musée rhodanien, comme il en avait exprimé l'intention, son admirable collection d'ouvrages vivarois, et au Lycée sa bibliothèque d'incomparable lettré.

15 Mai — 2 Juillet 1935.

JOSEPH CONRAZIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ernest Jovy : *Etudes pascaliennes*, IX, *Le Journal de M. de Saint-Gilles*, Libr. philosophique J. Vrin. — Duc de La Force : *Femmes fortes*. Avec dix illustrations hors texte, Emile-Paul frères. — L. Raffin : *Anne de Gonzague, princesse palatine*, 1616-1684, Desclée de Brouwer. — Gonzague Truc : *Madame de Montespan*, Libr. Armand Colin. — Victor Monmillon : *Le duc d'Antin*, Edit. Eugène Figuière.

De son vivant, Ernest Jovy fut un grand érudit, un fureteur patient et tenace d'archives et de manuscrits, et l'un des plus heureux peut-être d'entre ces curieux du passé, dont la race se perd, qui trouvent leur plaisir à dépouiller de vieux dossiers. Il partageait sa vie entre le professorat d'enseignement secondaire et sa tâche exaltante d'investigateur. Il fit profiter ses élèves de sa science fondée sur la raison et la vérité; il fit aussi progresser l'histoire sous toutes ses formes en l'enrichissant de ses découvertes. Il laissa, en disparaissant de ce monde, un si grand nombre d'ouvrages et de brochures qu'il en faudra dresser, pour le service des lettres, une exacte bibliographie. Il laissa également des manuscrits achevés ou bien en cours de rédaction que M. G. Saintville, son ami, s'est chargé, avec grande vénération pour sa mémoire, de mettre graduellement au jour.

Il s'était particulièrement occupé du problème pascalien. Il souhaitait en résoudre une à une les énigmes et substituer au Pascal légendaire, un peu chimérique même, inventé par Mme Périer, maintenu dans une atmosphère de fantasmagorie par ses admirateurs modernes, le Pascal de la réalité, aussi attirant que l'autre. Il y parvenait de livre en livre et de brochure en brochure. Son *Pascal inédit* (5 volumes), ses *Etudes pascaliennes* (8 volumes) firent grand bruit parmi les

lettrés et un peu scandale dans cette société de pascalisants où l'on voit le personnage comme un prédestiné de la grâce, une sorte de mystique ou de dévot, et non comme un grand observateur de la vie, longtemps attaché aux biens temporels, volontiers combatif, et que l'habitude des spéculations d'esprit conduisit à une angoissante recherche des destinées humaines.

Les *Etudes pascaliennes* devaient avoir une suite si Ernest Jovy n'avait pas été arrêté dans sa tâche par une mort brusquée. Le tome IXe en était quasiment prêt. M. G. Saintville vient de le publier sous le titre : **Le Journal de M. de Saint-Gilles.** A la vérité, ce *Journal* ne concerne Pascal que dans une mince partie de son texte, comme nous le verrons plus loin. Il eût plus logiquement figuré dans une série d'études péripascaliennes (1). N'importe! Il est précieux à plus d'un titre. Il en subsiste deux manuscrits autographes, embrassant les années 1655 et 1656, et qui se complètent l'un l'autre. Il a été utilisé en fragments par les éditeurs de Pascal, mais il restait, en définitive, inédit et peu connu.

Ernest Jovy donne, dans une introduction, quelques détails biographiques sur son auteur, Antoine Baudry de Saint-Gilles d'Asson. Ce gentilhomme poitevin appartenait à une famille de hobereaux riches et puissants, pieux et féroces qui passaient le temps à courre le cerf ou le sanglier. Il s'en était quelque peu détaché en cultivant son esprit et en étudiant la théologie en Sorbonne. Vivant dans le monde du revenu de quelques biens ecclésiastiques à la nomination de ses proches, il cherchait, dans une exacte piété, sa voie, lorsqu'il entra en relations avec Charles de Hillerin, ancien curé de St-Merry à Paris, qui s'était retiré dans son prieuré de Saint-André en Poitou. Il ne tarda point à subir l'influence de ce

(1) En même temps que ce *Journal*, M. Saintville vient de publier quatre curieuses brochures posthumes d'Ernest Jovy : *Une Présentation par Bossuet à une cure dépendante de son prieuré du Plessis-Grimault, d'après un document de la Bibliothèque de Châlons-sur-Marne; Une traduction inédite, par Bossuet, de quelques fragments du traité « Contre les quatre-vingts hérésies » de Saint Epiphane à la Bibliothèque de Châlons-sur Marne; L'original d'une lettre de Saint Vincent de Paul [à M. Duhamel, de la Mission] conservé à la Bibliothèque de Châlons-sur-Marne; A propos d'un poème latin publié en* 1629 *sur la prise de La Rochelle par l'abbé Jean Garnier, principal du collège de Vitry-le-François de* 1602 *à* 1649.

janséniste notoire qui, tout doucement, l'ayant mis en rapports avec Antoine Arnauld, l'achemina vers Port-Royal.

Là, ayant fait vœu de pauvreté et d'humilité, il cumula, dit Ernest Jovy, tout en s'instruisant ès-matières religieuses et théologiques, les fonctions de menuisier et de savetier. Il aspirait à la sainteté et recherchait à ce point la pénitence que, trouvant la règle de Port-Royal trop douce, il tenta de l'échanger contre celle, plus austère, de l'abbaye de Saint-Cyran. Les Messieurs, par bonheur, le dissuadèrent de les fuir, firent de lui leur homme d'affaires et le mirent dans la confidence de leurs intérêts.

M. de Saint-Gilles avait dès lors rencontré des raisons d'être heureux à Port-Royal. Il ne faut point dissimuler, en effet, que beaucoup, parmi les pénitents mondains de l'abbaye dont nous avons personnellement conté l'histoire, s'y sentaient attirés par le mystère, l'atmosphère de cabales et de combat, l'âpre parfum d'hérésie. M. de Saint-Gilles, qui était un mélange de soldat et de procédurier manqués, vécut ses meilleures années parmi les solitaires à ces moments ou la persécution, les censures de Sorbonne, l'effrayante animadversion des jésuites le contraignirent à prendre figure de conspirateur, à se cacher, à fuir, à lutter d'astuce et de plume.

Son *Journal,* qui relate les événements survenus en 1655 et 1656, présente un aussi vif intérêt que les *Mémoires,* plus étendus, du R. P. Rapin, jésuite, rude adversaire de Port-Royal. Il semble en être la contre-partie. Tandis que le R. P. Rapin amoncelle, dans ses pages, une montagne de commérages perfides, avec l'espoir de perdre les jansénistes dans l'esprit des gens pieux, Saint-Gilles amasse dans les siennes tous les ragots qui peuvent rendre odieux jésuites et moines. Les jésuites ont-ils dit des jansénistes qu'ils rejettent le culte de la Vierge et des Saints, qu'ils adorent le Soleil, qu'ils vivent dans leurs couvents hommes et femmes mêlés, dansant des danses profanes, ou bien à table, le verre en main et se portant les uns les autres des santés, M. de Saint-Gilles conte, à son tour, que des jésuites, mécontents du pape Alexandre VII indocile à leurs volontés, travaillent à le faire passer à la cour pour un bigot, peu digne d'estime; ailleurs, il trace habilement l'histoire de trois cordeliers

toulousains qui violèrent, tuèrent et ensevelirent en cachette, dans leur église, une demoiselle venue pour y retrouver son galant.

Voilà les aménités du temps, entre gens de religion divisés par quelques points de doctrine. Le ton n'est pas toujours le même dans le *Journal* de Saint-Gilles. L'homme rapporte par le menu toutes les tribulations de Port-Royal à l'époque où furent définitivement condamnées les cinq propositions hérétiques de Jansénius et la bataille de plume d'Antoine Arnauld contre les docteurs de Sorbonne. Il donne d'autre part des renseignements circonstanciés sur la publication des *Lettres provinciales.* Il fut personnellement mêlé à toutes ces aventures et contribua puissamment à l'impression et à la diffusion des écrits de Pascal. Il était constamment en chemin et il accomplit même un voyage périlleux en Hollande pour y négocier une entente entre Port-Royal et le cardinal de Retz. Compromis par ses interventions, il dut se défendre contre les menaces d'arrestation. Personne mieux que lui ne savait rédiger des factums et tenir tête aux procureurs et aux huissiers.

De ci, de là, dans le *Journal,* apparaissent, bien évoqués, sous la plume d'un homme que la passion anime presque toujours, des personnages curieux, Bartet, l'agent favori de Mazarin, Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, le R. P. Annat, Boisrobert, etc... M. de Saint-Gilles, quand il mourut, en 1668, ayant assisté, d'un cœur désolé, à la dispersion des Messieurs, dut emporter le regret cuisant de ces amis qu'il avait servis avec zèle. Dans son testament, publié par Ernest Jovy, il souhaitait être enterré à Port-Royal. Son cœur seulement y fut porté. Il y reposa sous une pierre gravée d'une belle épitaphe latine que composa M. Hamon, médecin du monastère.

Plusieurs de ces jésuites, que MM. les Jansénistes accusaient de rendre trop facile aux pécheurs l'accès des sacrements, vouaient cependant aux hommes et aux femmes de mérite et de vertu une sorte de culte extérieur. Est-ce à leurs abondantes proses consacrées aux **Femmes fortes,** que M. le duc de La Force emprunta l'idée d'intituler de la sorte son dernier livre? On le peut imaginer.

Dans ce livre, enrichi de documents inédits sortis le plus souvent de ses archives familiales, cet académicien a réuni diverses histoires, à la fois dramatiques et romanesques, qu'il écrivit, pour des revues, d'une plume habile à nuancer les images, les scènes et les sentiments. L'une relate l'effroyable aventure d'Hélène Gillet qui, condamnée à mort pour crime d'infanticide fut, sur l'échafaud, littéralement mise en morceaux par un bourreau dijonnais inexpert en son art, puis par l'épouse de celui-ci, Madame la « bourrelle », cherchant à suppléer son mari défaillant. Arrachée à son effarant supplice par la foule indignée, la malheureuse Hélène Gillet survécut, non sans peine, à ses blessures, reçut, de Louis XIII, remission de son crime, « eu égard, dit la lettre royale, à l'imbécillité de son sexe..... et à la diversité de ses tourments », entra au couvent et y acheva pieusement sa vie.

La tragédie dont elle fut l'héroïne eut pour cadre, en 1625, la place dijonnaise de Morimond. De ce lieu, M. le duc de La Force nous transporte dans la petite cité de Nonancourt, grande rue, près la porte de Verneuil où s'ouvrait la maison du maître des postes Pierre L'Hôpital et de son épouse Suzanne Delacour. Là, en 1715, se déroula un drame muet qui eût pu avoir les conclusions les plus fâcheuses. Le dernier héritier des Stuart, Jacques III, dit le chevalier de Saint-Georges, en route pour l'Ecosse où il espérait trouver des partisans pour reconquérir son trône, faillit, en effet, perdre la vie aux alentours de cette maison. Sans le sang-froid et les initiatives de la maîtresse des postes qui, ignorant l'identité du voyageur, mais soupçonnant quelque mystère, le déroba aux agents de Guillaume d'Orange apostés pour l'assassiner, le jeune prince n'échappait pas au sort qui lui était réservé. L'histoire de ce guet-apens, empruntée à des sources sérieuses, fournirait un thème pittoresque de film ou de feuilleton.

La bonne dame L'Hôpital qui sauva Jacques III de sa plus périlleuse aventure fut-elle une « femme forte » ? Pas plus sans doute que ne le fut Charlotte de Caumont, dont M. le duc de La Force, dans une autre partie de son livre, nous relate le mariage et le commerce conjugal avec le maréchal de Turenne. Cette altière personne au front élevé, aux yeux

en amande, au nez épais, à la bouche maussade, fit fort bon ménage avec son illustre époux. Elle traversa de durs moments pendant la Fronde, dénuée de pécune au point de n'avoir plus que quelques écus en poche. Elle servait avec zèle les intérêts de son mari à la cour. Elle lui écrivait, dans une langue boursouflée de conjonctions, des lettres pleines de sens, de logique et de raison où l'on chercherait vainement des vocables affectueux. Les gens de cette époque étaient, en amour, singulièrement guindés. Ils ne retrouvaient la passion que lorsqu'ils abordaient les matières de religion.

La vicomtesse de Turenne, « huguenote à brûler », eût préféré, à l'exemple de sa belle-sœur, Mlle de Bouillon, voir le maréchal monter « sur un échafaud » à le voir écouter les docteurs catholiques. Quand elle sentit que l'homme, circonvenu par les convertisseurs, attiré par la perspective d'attraper le bâton de connétable, branlait dans sa foi, elle fit, auprès de lui, office de « théologienne » plus que d'épouse pour le reconquérir. Sans sa mort prématurée, Turenne, qui la regretta fort, eût eu bien de la peine à rentrer dans le giron de l'Eglise.

M. le duc de La Force publie, au cours de son récit du *Mariage de Turenne* et en appendice de son livre, bon nombre de lettres et d'actes inédits qui complètent heureusement les documents insérés par Picavet dans sa curieuse thèse (1).

Plus certainement que la vicomtesse de Turenne, **Anne de Gonzague, princesse palatine** mérita la qualification de « femme forte ». M. L. Raffin nous le démontre dans un agréable ouvrage où il peint sa figure morale et retrace les incidents de sa vie, un peu trop peut-être à la manière apologétique de Bossuet, mais en tenant compte cependant de sa riche information plutôt que de l'oraison funèbre de ce prélat opportuniste.

Anne de Gonzague descendait d'une branche de cette famille des Gonzague-Mantoue alliée à tant de princes régnants, et régnante elle-même, qui s'était établie en France au XVIe siècle. Elle était l'avant-dernière des six enfants de Charles de Gonzague, duc de Nevers, et de Catherine de Lorraine, c'est-à-dire d'un chimérique et d'une mystique. Or-

(1) *Documents biographiques sur Turenne*, 1914, in-8.

pheline de sa mère dès l'âge de deux ans, elle fut, avec la princesse Bénédicte, sa jeune sœur, vouée au couvent. Tandis que son père accomplissait cent folies, entreprenait, par exemple, d'unir, pour une croisade contre le Turc, les princes chrétiens de l'Europe, elle s'instruisait en l'abbaye de Faremoutiers sans y trouver les voies de la vocation. Lorsqu'elle eut atteint l'adolescence, son père installé, avec l'aide de la France, sur le trône de Mantoue, ses trois frères morts, sa sœur ainée, Marie-Louise, lancée à Paris dans maintes cabales, elle sentit décroître tout à fait en elle le goût du renoncement.

Séjournant, la vingtième année venue, auprès de sa sœur Bénédicte, alors abbesse d'Avenay, elle rencontra par aventure, Mgr Henri de Lorraine, son cousin, qui gouvernait, en qualité d'archevêque *in partibus* pourrait-on dire, le diocèse de Reims dont relevait l'abbaye susdite d'Avenay. Elle s'éprit de ce bel extravagant qui lui fit promesse écrite de mariage. Elle l'épousa secrètement deux ans plus tard à Paris et lui laissa sans nul doute — son biographe ne le dit point — prendre la « petite oie ». En 1641, l'archevêque, le froc jeté aux orties, devenu duc de Guise, promettait encore de déclarer leur mariage. Par malheur, ayant comploté contre Richelieu, il dut quitter la France. Vainement Anne de Gonzague tenta-t-elle de le rejoindre. Tandis qu'elle cherchait à franchir la frontière, il épousait, à Bruxelles la comtesse de Bossu.

Ainsi débuta dans la vie une princesse que le destin avait pourtant comblée de dons d'esprit. Sa méchante aventure lui donna cependant de l'expérience. Elle chercha dès lors à circonvenir quelque dadais qui la maintînt dans son rang social sans contraindre sa liberté. Elle le trouva en la personne d'Edouard de Bavière, prince palatin, plus jeune qu'elle de huit ans. Elle l'épousa secrètement encore en lui faisant, au surplus, abjurer sa foi huguenote. Le mariage fut cependant découvert et les conjoints reçurent châtiments et reproches. Ils avaient si sottement uni la gueuserie à la misère qu'ils durent, pendant plusieurs années, vivre de mendicités.

Mais enfin leurs affaires s'arrangèrent et, dès lors, Anne de Gonzague commença cette existence de cabaleuse et de

diplomate qui contribua à lui valoir l'attention de la postérité. Elle était, comme on disait alors, véritablement « née à la diplomatie » et elle tirait tout le ragoût de sa vie de réussir d'épineuses négociations. M. L. Raffin nous la montre, un peu longuement peut-être, plongée dans l'imbroglio de la Fronde. Elle ne joua point, en celle-ci, un rôle de cavalière, plumet au vent. Elle besognait dans l'ombre et le secret, en logicienne disposant d'une si merveilleuse dialectique qu'elle arrachait des cris d'admiration à ce fin matois de Retz armé pourtant de sa ruse italienne. Elle travailla d'abord pour la liberté des princes; elle soutint ensuite le jeu de Mazarin. Plus tard, elle fut mêlée aux affaires de Pologne pendant le règne de sa sœur Marie-Louise. Elle servit aussi les intérêts de la France dans les petites cours allemandes.

M. L. Raffin suit avec beaucoup de soin sa carrière de plénipotentiaire officieuse. Il néglige un peu de nous parler de ses mœurs qui furent assez libres pour lui permettre d'accueillir chaudement les hommages. *In articulo mortis* Anne de Gonzague témoigna d'une piété ardente, et ainsi elle offrit à l'aigle de Meaux la possibilité de lui donner, en de belles périodes, une large absolution de ses fautes.

La princesse palatine, que l'on confond trop souvent avec sa parente, Elisabeth-Charlotte de Bavière, également princesse palatine, duchesse d'Orléans, aurait laissé, sans l'intervention de son élogiste posthume, une renommée peu éclatante. Elle ne comptait point, à la cour, au nombre des héroïnes attirant l'attention publique. Elle ne le souhaitait guère. Elle se complaisait dans les groupes de femmes d'intelligence vive et d'agréable culture qui, sans dédaigner la gaieté, recherchaient les conversations subtiles.

C'est pourquoi les biographes lui ont-ils préféré des contemporaines plus capables d'exciter leur verve, **Madame de Montespan** entre autres. Celle-ci jouit, depuis quelque trente ans, d'un surprenant crédit. Son aventure passionnelle avec Louis XIV, ses gestes d'empoisonneuse présumée sont devenus thèmes d'ouvrages d'une vente assurée auprès d'un public que la pratique du cinéma rend friand de mélodrame. A peine M. Armand Praviel, qui exploite, avec plus de virtuosité que d'érudition, le fonds criminel de nos annales, ve-

nait-il, ces temps derniers, de la remettre en scène, que M. Gonzague Truc lui consacrait, à son tour, ses veilles actives.

M. Gonzague Truc est un polygraphe abondant qui traite les sujets les plus divers avec le sentiment de les renouveler. Renouveler un sujet de roman ou même de philosophie est chose peut-être aisée, dépendant du degré d'imagination du spéculatif qui s'y essaie. Renouveler un sujet d'histoire est, par contre, tâche difficile à quiconque dédaigne les recherches patientes permettant de découvrir des faits inédits. Or, M. Gonzague Truc ne dispose guère de loisir pour faire ces recherches. Il ne les fait donc nullement. Il réunit les douze volumes qui lui fourniront les éléments de son travail et, parmi ces volumes, les *Chroniques de l'Œil de Bœuf,* dont il signale lui-même la précaire valeur historique, et le livre de M. Armand Praviel qui excite sa défiance.

Muni de ce petit bagage documentaire, il écrit; il écrit avec élégance, facilité, finesse, un peu trop de familiarité peut-être. Il sait présenter avec agrément son sujet et il s'attirera les sympathies du lecteur bénévole; mais, pour l'historien véritable, son œuvre, et spécialement sa biographie de Mme de Montespan, ne saurait être prise en considération, car elle contient mot pour mot des choses déjà plusieurs fois dites et qu'il ne semblait pas nécessaire que l'on redît, sans y rien ajouter de neuf.

Pour réagir contre ce psittacisme qui déprécie l'histoire contemporaine, M. Jules Estarvielle avait préféré nous donner une image réelle de M. de Montespan, le cocu récalcitrant, dont on ne s'était occupé que pour l'accabler. M. Victor Monmillon, de son côté, au cours de ces derniers mois, s'est inquiété de nous faire connaître, en la personne du **Duc d'Antin,** le fils que ce M. de Montespan eut de la belle Athénaïs au temps où il espérait vivre à ses côtés une existence d'époux ordinaire. Le sujet était maigre. Pour le corser un peu, M. Victor Monmillon, dont la documentation est assez sommaire, a empli son livre de longues digressions.

Du moins, dans ce petit livre, qui double un peu celui de M. Jules Estarvielle, aperçoit-on que M. de Montespan n'était pas homme si méprisable qu'on l'a prétendu. Il descendait

d'une très ancienne famille, fertile en soldats de qualité, en grands officiers de la couronne et qu'une alliance avec les Zamet, financiers ruisselant de sacs d'or, avait enrichie. Proscrit de la cour et pourchassé par les sbires de Colbert, il fit donner, à travers bien des vicissitudes, une forte éducation à son fils.

Celui-ci, Henri-Louis, marquis d'Antin, ne connut guère de sa mère, jusqu'à la dix-huitième année où il prit du service au régiment du roi, que de rares gestes d'intérêt. Il fit quelques campagnes de guerre où il témoigna plus de qualités d'ingénieur que de bravoure de soldat. Il épousa en 1686 Mlle de Crussol d'Uzès, petite-fille du duc de Montausier. Il était plaisant de visage, bon danseur, habile en l'art de plaire, né pour toutes les platitudes de la cour. De fait, son père mort, qui lui laissait d'appréciables revenus, sa mère trépassée à son tour, qui lui laissait aussi des biens considérables, il ne songea plus qu'à mener la vie de courtisan. Son chef-d'œuvre fut de réussir à capter l'amitié de Louis XIV auquel il rappelait de fâcheux souvenirs. Il y employa un zèle infini et répandit à cette tâche de « longues sueurs ». Mais quelle fortune en récompense : un duché-pairie, la charge si profitable de Directeur général des Bâtiments, des entrées familières, une faveur perpétuelle méritée par une ingéniosité inouïe dans la bassesse. Ayant obtenu, sous le Régent, un ministère, profité des spéculations de Law, tenu sous Louis XV, qui n'aimait guère pourtant la franc-maçonnerie, la charge de grand-maître de cette société secrète, il mourut l'homme le plus fortuné du royaume.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles Gillet : *Poèmes*, Editions Jean Crès. — Patrice de la Tour du Pin : *Le Lucernaire, livre I*, Editions de *Mirages*, Tunis. — Marcel Chabot : *les Dieux qui sont en nous*, Messein. — Adolphe de Falgairolle : *Voluptés du Silence*, René Debresse.

Il est excellent que parfois l'on se souvienne, à côté des poètes dont les noms se sont imposés à l'attention des lettrés, des compagnons de leur âge, plus modestes, plus réservés, d'un talent sensible cependant et d'une âme aussi vaillante et non moins délicate.

Charles Gillet est né à Paris le 29 mars 1872, il y est mort le 23 décembre 1934. Quelques poèmes ont été donnés par lui à des revues, notamment (en 1891 et en mars 1934) au *Mercure de France*. Il avait, dès la vingtième année, fréquenté les milieux littéraires et s'était lié d'amitié étroite avec les poètes Jehan Rictus et Saint-Pol-Roux qui appréciaient tous deux et encourageaient ses essais hésitants. Malgré son amour des vers et de la musique, les soucis de l'existence, le dévouement aux siens le rivèrent toute sa vie à des besognes industrielles. A ses moments de loisir, il se livrait sans compter, il composait ou exécutait de la musique, il écrivait des vers. Ses vers, réunis aujourd'hui, grâce au culte pieux de Mme Gillet, aidée de sa fille et de son gendre, Mme et M. Jean Jacquinot, décèlent en l'âme de cet homme un sentiment d'amour familial, d'amitié fervente, et une pensée profonde dont les accents simples et toujours sûrs suscitent discrètement l'émotion, la sympathie de ses lecteurs.

« Ecoute », lui écrivait un jour Saint-Pol-Roux, « tu devrais laisser un recueil de CHOIX. En vérité, en toi se trouve une générosité, une SOURCE. On te boit en te lisant. Tu donnes du lait, de l'eau, du vin ou du sang, comme les véritables poètes... tu as le sens, les expressions, les mots... »

Qu'importe le maniérisme du début, marqué par des modes temporaires? Qui de nous, débutant, ne s'est laissé prendre à ce vertige? Mais quand Charles Gillet plus tard sut chanter la gloire et l'ombre, se pencher, attendri et fier, sur le berceau de son petit-fils, comprendre le « message astral », célébrer, en assistant à l'émoi d'un enfant adoré saisi par le tourbillon sacré des rythmes de Beethoven, « Orphée au baptême du cygne », ou exhaler, dans un *Pater Noster* qui fut son effusion suprême, son espoir de vie éternelle, il s'est montré l'égal des meilleurs de son âge... On ne peut oublier celui qui, devant l'extase effacée de l'enfant, se demande :

Hélas! en lui que sont ces rythmes? Une horde!
Le nombre et l'ordre y font des ribotes d'intrus...
...« Dieu! ferais-tu de lui, dans tes bienfaits bourrus,
« La corde sans l'archet — ou l'archet sans la corde?

« Grâce pour mon enfant! Hors des trombes voraces
« Qui lancent des tocsins et des glas déchirants,
« Berce-le dans le soir...

...Ayant ainsi prié — pour l'agneau les sonnailles —
Je le rends à sa mère : et la Vierge, les saints
L'enchantent d'un concert, dans le bercail des seins
Où bat, d'un sang chéri, la tiédeur des entrailles...

et, enfin, il montre ce doux enfant, blotti « de tous ses bras de liseron » dans le giron maternel, et qui

Goûte le miel surnaturel de la tendresse

« gorgé d'embellie », absorbant l'onde immortelle des sons et de la pensée, « visité par l'esprit, héraut d'éternité » les mains jointes vers l'amour et penchant, un jour, ainsi, messager du cœur universel et de la charité, sur le tombeau de l'aïeul éphémère, le printemps adorable de sa sensibilité et de son souvenir.

Désilié et les Noces d'Ellor, — Vêpres du Confident, — Solitude de la Virginité retrouvée forment les trois parties du poème que commence à nous révéler Patrice de la Tour du Pin : **le Lucernaire, livre I.** La montée hésitante à travers les régions troubles où une lumière encore lourde et indécise laisse espérer une ascension à la joie, telle l'atmosphère où le poème se développe. Moins surchargée de miasmes et de torpeurs que les livres précédents, *le Lucernaire* parmi tant d'ombres et cette contrée de ténèbres songeuses fait croire à la délivrance plus proche, et à la possibilité de la conquête. Mais que d'épreuves, de tourments avec peine résolus, et ces rencontres d'êtres encore falots, purs sans doute, mais qui n'attendent rien. Comment susciter en eux l'essor de la conscience, comment supplanter leur demi-sommeil par un désir qui s'accroisse vers l'amour? Le jour n'est entrevu que par intermittences, les paroles de poésie étouffent sous le silence. Que l'on monte dans une sphère plus haute, où déjà l'être réservé murmure :

. . . . S'il faut élever notre danse
Pendant ce début de la nuit, jusqu'à l'amour,
Nous suivrons les inflexions de nos silences,
Jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible, quand le jour
Viendra, de séparer mes lèvres de vos lèvres...

Le mythe sortira-t-il de ces limbes où vagissent dans l'ombre des corps d'enfants? Réchauffons de notre tendresse l'un d'eux; ne consentons plus à descendre; tentons la résistance de nos ailes...

> Comme il les vit soudain, il dit : « Nos ailes portent...
> Que tant de marches et de froids ont alourdies » ;...

nos ailes portent, si raides et hésitantes que les ait faites l'hiver, et nous voici pris, tous deux ensemble, au même vertige :

> L'un après l'autre et deux par deux ils s'élevèrent,
> Ils fendaient l'air à ras du sol trop vivement,
> Toujours vers l'Est, comme ils aspiraient la lumière,
> Se répondant sur les deux thèmes de leur chant,
> Ils gagnèrent des lieux solitaires pour l'amour...

Puis, dans le triomphe et le couronnement, malgré la confusion de la foule qui ne s'explique pas le mythe évoqué de cette naissance de l'amour, tous les chanteurs ont disparu, jusqu'à ce qu'« un inconnu survint qui récita ce poème de la Solitude de la Virginité Retrouvée, par lequel il tenta de s'élever au-dessus de la Règle ordinaire et couronna cet office des Noces d'Ellor. »

> Je vois déjà le crépuscule sur cette étendue de neige,
> Les nuages qui changent de teinte en s'engouffrant plus loin
> Et la dernière nuit avant le courant renaissant

Quel étonnant lever de jour, de chair soyeuse et de musique dissipera notre sommeil léger? Nous nous fondrons alors en une sorte bénie de virginité nouvelle, qui est la lumière, qui est la joie, qui sera, enfin trouvée et rejointe, la conquête de la joie sur terre, — et un hymne magnifiquement pur à cette solitude où on s'élève, où l'on est « seul, même pour la chair », où, au delà des paroles d'amour périssable, pour la transfiguration du monde, on espère mourir d'une mort admirable, seul, au delà de la chair, car la souffrance tient de la Passion et la joie unique et sublime se perd dans l'idéale virginité.

L'ample vision par moments voulue fumeuse et vague, et d'autres fois demeurée indécise et d'un dessin mal défini,

s'accommode magiquement du vers dépouillé dont use le poète. Et cependant une impression constante de mystère presque impénétrable envahit la pensée, où se crée ou agonise une masse confuse, avec des lueurs de conscience hallucinantes, la montée lente bien que soudaine d'un espoir, la nuit qui refoule tout, le crépuscule où il se fond : une grande attirance par delà, et l'appel inéluctable des feux du phare où le poète tend et où son chant nous guidera.

Je crois de notre temps peu de poètes résolus comme Patrice de la Tour du Pin à construire un poème de telle portée philosophique et humaine, et, sans doute, prédestinés, comme lui, j'y ai foi, à le mener à bien.

On sait avec quelle valeureuse ardeur Marcel Chabot, directeur de la *Proue*, ouverte à tous les poètes pourvu qu'ils aient le don divin, envisage et chante, dans la série de poèmes qu'il a publiés, ce qu'il appelle *la Montée Humaine*. Poésie, s'écrie-t-il, c'est découverte; les dieux qui sont en nous sont encore à créer,

O libre poésie,
Sensible émoi des choses,
Air frais qui lave le visage,
Tu es sous la lampe atténuée
Comme une confidence de roses...

Il manie, on le voit, avec une souple aisance le vers libre, car sa conception poétique, nourrie de méditation et de culte pour Hugo et Baudelaire, y joint la compréhension plus libre à son gré et plus proche et naturellement humaine des rythmes de Verlaine, de Laforgue et de Verhaeren. L'image est selon lui créatrice de sympathies, et c'est un devoir fraternel d'homme qu'il accomplit en chantant pour tous les hommes la solidarité des cœurs et l'élan naturel vers des sphères de plus en plus élevées. **Les Dieux qui sont en nous** se révéleront peu à peu à nous-mêmes et à nos proches, à mesure que, les créant, nous nous réaliserons en eux.

Voluptés du Silence, ou variations autour de songeries issues de ce méditatif silence, je perçois, dans l'art de ce critique subtil, de cet hispanisant enthousiaste et érudit, Adolphe de Falgairolle, une sensibilité étonnante à la création d'images mouvantes, sincères, parfois singulières et tou-

jours vraies, sous des cieux à la fois frêles et ardents. Je crains que l'auteur s'abuse cependant, séduit par des modes transitoires, et n'attribue pas à la discipline verbale et surtout à l'harmonie des syllabes enlacées en un chant flexible et continu, l'importance indispensable qui fait l'armature d'un poème. Des réussites de détail m'enchantent presque à chaque pas, mais on ne saurait être vraiment un poète si l'on se désintéresse de l'ensemble. Ce sont quelques-unes des courtes pièces du recueil que je goûte par dessus les autres, parce que, en elles, le manque que je signale est évidemment moins gênant, ou même s'atténue tout à fait.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Duvernois : *L'homme qui s'est retrouvé,* Grasset. — Gaston Rageot : *Pleine eau,* Plon. — Georges Simenon : *Les demoiselles de Concarneau; Long cours,* Nouvelle Revue française. — Sophie et Marc Stambat : *Love; Sainte Volupté; Atmosphère sensuelle,* Baudinière. — Huguette Garnier : *...et de mère inconnue,* Flammarion. — Jeanne Broussan-Gaubert : *Pêcheuse de lune,* Editions Montaigne.

Il arrive un moment, dans l'existence des écrivains d'imagination, ou que l'on dit objectifs, où ils éprouvent le besoin d'exprimer soit tout simplement dans un traité (quand donc, cher Monsieur Edouard Estaunié, nous donnerez-vous le livre de sagesse que vous méditez?), soit en une œuvre d'un caractère symbolique ou allégorique, l'idée qu'ils se font des rapports des hommes entre eux et avec l'univers; et pour tout dire, leur philosophie. Sans doute, estiment-ils n'avoir pas suffisamment répandu celle-ci dans leurs romans; sans doute, encore, croient-ils devoir en rassembler les éléments épars, et les constituer en corps de doctrine, s'ils n'ont pas, par ailleurs, écrit leurs mémoires ou tenu leur journal. Cette nécessité ne s'impose pas aux lyriques qui, implicitement, traduisirent dans leurs œuvres leur sentiment de pair avec leur vue des choses, et mêlèrent une pensée morale à leur art; ou qui se tiennent pour satisfaits des confidences où ils se sont prodigués. Aujourd'hui, M. Henri Duvernois sacrifie, à son tour, à cette exigence du « moi », à cette nécessité, pour l'être humain, vraiment digne de ce nom, d'accuser son individualité, de se montrer différent de ses semblables, quand ce ne serait que par des nuances. Dans **L'Homme qui**

s'est retrouvé, il imagine un sexagénaire (qui est comme une projection falote de lui-même, ou une de ses hypostases) confrontant son expérience de la vie aux présomptions du jeune homme qu'il a été. Grâce à une machine, qui semble sortie de l'imagination de Jules Verne, de Wells ou de Rosny, il remonte le cours de la vie (M. Einstein pourrait seul nous dire si la chose est possible) et se trouve en présence de ses vingt ans. On ne saurait affirmer qu'il soit un sage, puisque c'est par dépit ou dégoût, ou lassitude, qu'après avoir acquis la preuve que sa petite amie le trompait, il s'est jeté dans l'aventure susdite. Mais, enfin, il a de l'expérience, et ce qu'il sait pertinemment qui a été devrait lui permettre de redresser les erreurs que les gens qu'il aime ont commises, pardon! sont destinés à commettre, à défaut d'empêcher les événements sociaux de s'accomplir. Mais non. Les passions sont plus fortes que sa certitude. Et tout est écrit, de toute éternité. Non seulement il se fait bafouer en prophétisant, au cours d'une conférence, ce qui ne laisse pas d'être explicable; mais l'avis même qu'il donne à ses parents, à la veille de faire une folie, les conseils qu'il *se* prodigue, se révèlent sans le moindre effet. C'est la morale de la fable *L'hirondelle et les petits oiseaux,* poussée à sa dernière extrémité. Allons! les hommes sont bien condamnés à se perdre, malgré tout ce qu'on peut leur dire. A se perdre? C'est un bien grand mot. A s'égarer ou à remettre, sans fin, leurs pas dans leurs pas, quelque sanglantes que soient les traces qu'ils ont laissées de leur passage. On s'était accordés, jusqu'ici, à qualifier d'indulgente la philosophie de M. Duvernois. Cette indulgence m'a l'air de ressembler fort au découragement. Qu'importe, après cela, qu'elle soit souriante. Tout sourire est l'ébauche d'une grimace. On est Parisien ou on ne l'est pas; et l'on se doit de justifier sa réputation d'humoriste. Henri Heine faisait de ses grands chagrins de petites chansons. Il y a de l'Henri Heine dans M. Duvernois, qui s'est mis, comme conteur, à la forte école de Guy de Maupassant. Je crois, d'ailleurs, que son infinie tristesse n'empêche pas M. Duvernois de s'amuser des découvertes qu'il fait. Il a le sens du comique, du comique discret dont on s'enchante soi-même, avant d'en régaler les autres. Et il est tendre. L'amour

pour sa mère du héros de *L'homme qui s'est retrouvé* est bien émouvant. Presque aussi émouvante, dans un autre sens, est l'évocation que fait M. Duvernois du Paris de l'an 1900. Elle n'a rien de caricatural. Voilà, sans doute, la raison de l'impression complexe qu'elle produit. C'est comme une exhumation de souvenirs fanés. Ceux qui ont vécu leur jeunesse à cette époque-là en seraient bouleversés que cela ne me surprendrait pas. Rappelons-nous la profonde remarque de Baudelaire : « La pensée du passé est une pensée qui rend fou. »

M. Gaston Rageot n'est guère plus optimiste que M. Duvernois, s'il est plus grave, ou plus sérieux. Le héros de son roman — **Pleine eau** — le riche industriel Blaise Mousseron, est un malheureux obsédé, sous les apparences du bonheur, et qui rate même sa mort, après avoir raté son « grand amour »... Son « grand amour », attention! L'idée qu'il se faisait, plutôt, de ce qu'eût été sa félicité si, au lieu d'épouser une femme brillante, et qui l'a trompé, il s'était marié avec la sœur de son confident posthume, laquelle lui a préféré un notaire — ô Banville! Pour être pleine de drames, la vie n'en est pas moins une farce. Plus dérisoires que nos fiascos sont les illusions qui les provoquent; et nous nous faisons, de la vanité des choses, une image si embellie par le recul du passé, que nous sommes capables de mourir pour elles. Tout le monde n'a pas la chance, ainsi que le sexagénaire de M. Duvernois, d'aller y voir... « De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien », comme disait le bonhomme à propos des bâtons flottants. Faut-il avancer que cette faculté d'embellir ce qui est le moins admirable fait, précisément, la noblesse de l'homme? Au vrai, Mousseron que l'on avait affublé, au collège, de ce sobriquet : le *cloporte,* nous inspire une manière de respect, quoique, au lieu de disparaître, en laissant croire à son suicide, comme il le voulait, il tombe frappé de congestion. On le retrouve, cadavre pitoyable, dans la blouse d'ouvrier où il s'était glissé pour vivre une nouvelle vie; mais cette défroque a presque la majesté d'une pourpre impériale, à cause de l'intention qui la lui fit revêtir. J'interprète M. Rageot; car il n'a garde — ce dont il faut le louer — de nous rien dire explicitement. Peut-

être ne croit-il qu'à la misère des cœurs, et ne s'attendrit-il que métaphysiquement sur son héros, si l'on peut ainsi parler. *Pleine eau,* qui me paraît un peu trop volontaire, ou tendu et condensé, qui ne laisse pas place à la rêverie, malgré son objectivité, mais qui marche d'une allure aisée, est bien amer. Il se pourrait que, comme M. Duvernois, M. Rageot eût exprimé, ici, la philosophie de son âge mûr. Cet écrivain qui jouit d'une enviable notoriété, qui est de toutes les manifestations officielles et s'est vu combler d'honneurs, se montre triste, lui aussi, ou désabusé. Mais la foi manque aux âmes les meilleures, et il y a tout lieu de croire que la ruine de l'individualisme, à laquelle nous assistons, n'est pas de nature à leur permettre de retrouver, dans un culte du moi, la mystique qui leur fait défaut. Privées de certitude religieuse, elles assistent, avec un désespoir sans colère, au crépuscule d'un monde. Le respect humain s'obscurcit sous la grande ombre anonyme de l'Humanité. La nuit se fait sur nos orgueils, si peu légitimes, peut-être. Assez rêvé; assez menti. Mais ceux qui ont cru aux rêves et aux mensonges, ceux qui en ont fait de la beauté, ne sauraient s'accommoder des exigences brutales de la réalité.

M. Georges Simenon exprime, d'autre part, la lassitude de notre époque, à sa façon, qui est de peindre des faibles ou des abouliques. Après avoir écrit une quarantaine de romans dont les meilleurs nous présentent des êtres larvaires ou avilis par une passion, il vient de donner successivement deux récits : **Les demoiselles de Concarneau** et **Long cours,** qui ont pour protagonistes de pauvres diables dominés, l'un par sa sœur, l'autre par sa maîtresse. Jules Guérec, d'abord, des *Demoiselles de Concarneau,* a tué, un jour, accidentellement, un enfant. Il voudrait réparer le mal qu'il a causé, puisqu'il n'a pas eu le courage de se dénoncer, et en venant voir, pour lui faire la charité, la mère de sa victime, il s'éprend d'elle. La pitié, chez certains êtres, est source d'érotisme... Mais la sœur de notre timide veille, qui tient une épicerie, et fait figure de notabilité dans la petite ville sur l'océan. Elle devinera son secret, et pour l'empêcher de commettre une sottise, réglera l'affaire, argent comptant. Ils quitteront « le pays » et finiront leurs jours ensemble, comme

un vieux ménage. C'est excellent, au style près. Dans une atmosphère appropriée, M. Simenon dessine de Jules Guérec et de sa vigilante sœur deux silhouettes d'un réalisme sobre, sans accentuation facile de pittoresque.

J'aime moins *Long cours,* dont M. Simenon a voulu faire un « roman populaire », et où l'on voit un malheureux anarchiste par fatalité, sans la vocation, enchaîné à une « camarade » vaniteuse, qui a tué pour faire un « geste » son vieil entreteneur. Ils fuient sur le bateau d'une sorte de pirate; mais l'intérêt de ce récit, qui se concentrait sur l'attitude de Jef, vis-à-vis de Charlotte, languit un peu, par la suite, à cause de la trop longue insistance de l'auteur à détailler la vie de son couple dans un vague champ de prospection de l'Amérique du Sud. Les caractères du jeune homme et de sa maîtresse perdent de leur relief, dans ce décor, et parmi trop d'incidents extérieurs à eux.

Love, Sainte Volupté et **Atmosphère sensuelle**, par Sophie et Marc Stembat, sont trois livres savoureux jusque dans leurs nombreux et criants défauts. La collaboration d'où ils parviennent est de celles où on rivalise de fini, chaque page passant de l'un à l'autre, pour retouche, si bien qu'il y a, parfois, décousu et surcharge. En outre, écrits dans le nord (l'Artois est le pays des auteurs), et tout imprégnés de lui, s'ils ont sa pâte dense, ils ont aussi son ignorance de la finesse. *Love,* étiqueté : roman, est un recueil de nouvelles, dont chacune, comme un roman, s'applique à creuser à fond un sentiment, une passion, un grand thème humain simpliste. Elles me rappellent ces aquarelles trop appuyées, qui ont un faux air de peinture à l'huile. Les passages forts y abondent; les inutilités, aussi.

Sainte Volupté cherche l'amour par l'excitation hypnotique, le renoncement désespéré aux joies sexuelles, et l'atteint dans la mort. Cheminement au long d'infernales profondeurs. Lui, médecin arriviste, du type raidi contre tout et tous; elle, tuberculeuse en puissance, contrainte à se méfier pour sa sécurité de tous et de tout. Ils s'enferment d'abord dans le plaisir, et, à travers lui, possèdent le monde. Si effrénément que chez elle le mal rompt ses barrières, et qu'elle doit s'en aller dans un sanatorium. Il l'y rejoint pour recueillir son

dernier soupir et la grande leçon : qui a aimé a accompli la seule loi. Il peut ensuite mourir à son tour.

Atmosphère sensuelle, qui se passe, aussi, en Artois, conte l'histoire d'une jeune fille de bourgeoisie déchue, qui prend plaisir, parce que saine, à la vie humble — d'abord répugnante à ses préjugés — de la campagne. C'est débordant de poésie; et de tout cela aucune escrime ne règle la gradation. Après un choc qui vous coupe le souffle, un autre vous manque et tombe dans le vide; un troisième, à contre-fil des deux premiers, remettant en question ce qu'ils avaient décidé. Il faudra, d'évidence, écumer ce bouillonnement, l'endiguer, le régulariser. Il faudrait, aussi, que cette épuration n'anémiât pas ce talent et n'en tournât pas le sang rouge en fadeur d'eau claire. L'eau claire, nous en avons de reste sur le marché du livre.

Après l'amour, viennent ses suites. Elles sont d'un tragique hideux dans les mansardes. La bonne des Arminguet, du roman **.....et de mère inconnue,** par Mme Huguette Garnier, est séduite par son patron. Elle accouche d'une fille qu'ils s'arrangent pour faire adopter à sa femme comme enfant-trouvée. Si bien que la mère devient la domestique et le souffre-douleur de sa petite. Qu'un mensonge, au départ, étale de conséquences : vrai père et vraie mère sont murés dans le silence, la fausse mère soupçonne puis sent irrésistiblement la vérité malpropre, et leur sacrifice à tous fera de celle à qui ils se sacrifient une mauvaise égoïste...

L'héroïne de **Pêcheuse de lune,** par Mme Jeanne Broussan-Gaubert, aménage son domaine sentimental avec beaucoup d'adresse pratique, d'à-propos et d'esprit de suite. De son côté, la narratrice aménage son récit avec un tact parfait et juste la pointe d'émotion qui sied. Françoise Vernon, jeune veuve, est ensemblière, une profession presque artiste avec des hauts et des bas. Entre temps, elle attend l'amour, soucieuse de n'être pas dupe, et comme elle le méritait, elle finit par le trouver, sûre d'ailleurs qu'il ne lui apportera pas que roses. Pêcheuse de lune, mais courageuse avertie. Une bonne image de la femme d'aujourd'hui dans ses activités.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Denise, cinq actes de Dumas fils, à la Comédie-Française.

Aujourd'hui, à la date du 15 octobre 1936 que porte le présent numéro, les destins de la Comédie-Française se modifient. Un nouvel administrateur entre en fonctions et prend la place que lui cède un administrateur qui se retire. Une époque de la vie de notre première scène se range dans l'histoire : elle est close. Il sera bientôt possible d'en prendre une vue d'ensemble. Je ne saurais, quant à moi, le faire encore, et pour plusieurs raisons. Outre que je m'en trouve trop près pour l'envisager avec justesse, je n'ai été que depuis peu de temps le témoin de l'activité qui s'y est dépensée. J'avais en effet à peu près renoncé à aller au théâtre quand je recommençai d'y retourner assidûment pour en parler ici. Il y a de cela cinq ans environ. Cinq ans! C'est à peine le quart du proconsulat de M. Fabre. Je risque d'en donner une idée bien fausse si je n'en parle que d'après mes souvenirs personnels, — et je ne peux faire autre chose.

Je me souviens que le premier ouvrage inédit que je vis à la Comédie-Française durant ce lustre, ce fut la *Tragédie d'Alexandre* de M. Demasy. Je ne connaissais pas auparavant, j'ai honte à l'avouer, le nom de M. Demasy. J'ai su depuis que c'était un auteur extrêmement distingué, tant par le talent que par le caractère, un de ceux qui ne se prodiguent point, et qui n'écrivent que lorsqu'ils ont quelque chose à dire. *Milmort,* la seule pièce qu'il ait fait représenter depuis, remporta un succès justifié, et passa la centième. Mais la *Tragédie d'Alexandre* ne fut jouée qu'une vingtaine de fois.

Voilà qui constitue presque un apologue et qui offre une image allégorique de ce que furent, dans le temps où je la considère, les rapports de la Comédie-Française avec la production littéraire.

Elle s'est montrée singulièrement incapable de choisir les pièces qu'elle devait offrir au public. Les bons écrivains de théâtre semblaient se détourner d'elle. Elle n'avait pas ses auteurs attitrés. Les seuls qu'elle se soit attachés dans cette période, ce furent MM. Raynal et Géraldy, l'un rhéteur ver-

beux, l'autre psychologue désuet, qui n'ont pas une très grande autorité dans les lettres. Quand il lui arrivait d'accepter un ouvrage d'un auteur de qualité comme M. Demasy, ce n'est pas sur un de ses meilleurs qu'elle tombait. On l'a bien vu quand elle fit appel à M. Marcel Achard et à M. Sarment. Ce dernier ne s'acclimata qu'avec peine à l'air de la Maison, mais lui, du moins, finit par s'y acclimater. Pour ce qui est des auteurs à grande réputation, des uns, M. Giraudoux, M. Bourdet, elle ne sut rien obtenir, des autres, M. Bernstein, M. Guitry, elle ne recueillit à peu près que des reprises.

De ce tableau succinct on peut déduire que si, dans la période qui s'achève, la Comédie-Française n'a pas su se mêler au courant moderne de la littérature dramatique, c'est que les organes, c'est que l'organe, — admettons, pour être bref, que c'est le Comité de lecture qu'il faut incriminer, — qui aurait dû la mettre en relation avec cette littérature vivante, n'a pas fonctionné comme il aurait fallu. Notez que je ne prétends pas que le fonctionnement de cet organe aurait dû amener la Comédie-Française à dresser un tableau complet de la littérature, non. Il me suffirait qu'une littérature déterminée qui lui serait spécialement destinée eût une certaine qualité et ne manquât point d'un ton Comédie-Française où elle se reconnaîtrait.

N'ayant point, dans cette période, utilement servi les lettres contemporaines, la Comédie a-t-elle du moins travaillé mieux en faveur du répertoire? La conservation du trésor de notre théâtre ancien compte au nombre de ses plus nobles attributions. C'est à elle qu'il appartient d'établir le juste style dans lequel doivent être joués Corneille, Molière et Racine, puis Hugo et Musset, sans compter Regnard, Voltaire, Marivaux et Beaumarchais, non plus que les auteurs de moindre éclat. C'est elle qui devrait établir en faveur de l'univers cultivé, — qui ne se désintéresse pas du département français de son patrimoine — des représentations modèles de ces œuvres, des représentations étalons, si j'ose dire. Le style de la Comédie-Française devrait s'imposer à quiconque entend jouer les classiques. Il n'en est malheureusement rien. La tragédie s'est éteinte dans le temple, comme rongée par un marasme progressif, et pour le reste on sait

bien qu'en ces dernières années c'est en dehors de la Comédie que furent organisées les meilleures représentations du répertoire. Aucun effort de rénovation de ces textes n'a été entrepris; nul essai ne fut tenté pour les rehausser des prestiges d'une mise en scène inédite. Bien plus, quand un metteur en scène digne de ce nom, Grandval par exemple, se rencontra d'aventure dans le personnel de la maison, on ne sut pas extrêmement bien utiliser ses facultés et l'on ne réussit qu'à l'écarter du travail où il s'adonnait.

Or l'absence d'un metteur en scène ne se traduit pas seulement dans la laideur des décors, elle retentit sur la qualité des comédiens qui composent la troupe du théâtre. Car c'est lui qui coordonne les efforts des artistes et qui les fait briller. Comme il a souvent manqué à la Comédie, on peut dire que l'un des plus grands vices de l'époque que l'on voit finir fut le défaut de coordination dans le travail des acteurs. L'esprit d'équipe, indispensable dans une organisation comme la leur, leur a manqué. La plupart d'entre eux sont des artistes d'une excellente qualité, mais ils travaillent individuellement. On a le sentiment qu'ils étudient chacun leur rôle dans le silence du cabinet. Ils répètent rarement, ne font que de brefs raccords. On les entend couramment dire : « Nous n'avons répété qu'une fois, ou que deux fois — et encore, ajoutent-ils, le, ou la protagoniste était absent. » Ils se rencontrent quelquefois en scène pour la première fois. Ils sont mal informés de ce que vont faire leurs partenaires. A peine savent-ils qui vont être leurs partenaires. Les décors ne leur sont pas familiers, et je me souviens d'avoir un jour vu un tragédien tenter de faire une sortie pathétique par une porte qui n'était point praticable. Il lui manquait de connaître suffisamment le décor pour savoir au juste où en étaient les issues.

Un tel état n'est pas plaisant pour les artistes qui s'y débattent. Nos comédiens assurément s'en tirent, parce qu'ils se savent, d'une part, obligés de vivre dans ce désordre, et parce que, d'autre part, ce sont des improvisateurs très entraînés. Cependant, ils préféreraient autre chose : le travail sans fièvre ni heurt, l'application dans la sécurité, le rendement décuplé par la tranquillité de l'effort.

Ils n'ont rien de tout cela. Que s'ensuit-il? Ceci, entre autres choses : que dans cet ensemble dont la qualité, je le répète, est remarquable aucun sujet ne s'est vu haussé au rang de vedette ou d'étoile. Je ne souhaite point pour la Comédie des vedettes de la classe internationale, comme on dit quand il s'agit de sport ou de cinéma. Elle en eut quelquefois : les Rachel, les Sarah Bernhardt, qui ne sont d'ailleurs pas pour elle des attractions de tout repos. Je désirerais lui voir une autre sorte d'étincellement, qu'elle n'eut point dans ces dernières années où il est bien significatif de constater qu'une seule actrice ait exercé une réelle force attractive — et que ce fut Mme Sorel.

Je ne ferai pas une fois de plus le procès de cette comédienne dont les mines et les afféteries en imposèrent pendant de longues années à une foule stupidement fascinée. Son succès ferait le procès du public, s'il n'appartenait précisément à un établissement comme la Comédie-Française de former le goût du public. Elle a failli à cette tâche durant l'époque que j'envisage en bref. Elle a fait pire, elle a trahi sa mission. La présence de Mme Sorel est le fait typique qui montre comme elle altéra le goût, comme elle toléra ce qui doit se réprouver. Par la présence d'une telle interprète, certains rôles, comme celui de Célimène, se virent faussés dans l'esprit public pour un temps indéterminé, car jamais personne ne fut moins Célimène que cette comédienne qui croyait l'incarner.

Mais les réflexions que je viens de faire m'ont empêché de m'occuper de *Denise*, l'ouvrage que je me proposais d'examiner. J'y reviendrai à une toute première occasion.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gustave Ribaud : *Mesure des températures*, Armand Colin. — Edmond Brun et Emile Jockey : *Chaleur*, Lanore. — A. Gillet et N. Andrault De Langeron : *Introduction à l'étude des colloïdes*, Hermann. — Mémento.

Gustave Ribaud, professeur à la Sorbonne, s'est spécialisé dans l'étude et dans la réalisation des hautes températures; nous avons déjà eu l'occasion de mentionner ses travaux. Il vient de rédiger, dans l'excellente *Collection Armand Colin*,

un petit ouvrage de mise au point sur la **Mesure des températures,** qui peut être considéré comme un chef-d'œuvre du genre et qui embrasse toutes les températures *usuelles,* depuis 272 degrés au-dessous de zéro jusqu'aux environs de 4.000°.

La thermométrie « se rattache aussi bien à l'optique qu'à l'électricité et à la thermodynamique » (p. 5); c'est dire qu'elle ne peut être exposée que par un physicien rompu à toutes les branches de la science. Le banal thermomètre à dilatation de liquide ne joue plus qu'un rôle de second plan : il a été supplanté, suivant les cas, par le thermomètre à résistance de platine et par le pyromètre à disparition de filament, ainsi que par les thermomètres à pression de vapeur, les thermocouples et les pyromètres à radiation totale. Dans chaque cas, l'auteur définit, avec toute la précision désirable, les limites d'emploi, les causes d'erreurs et l'approximation possible : il a réussi à satisfaire à la fois la curiosité des esprits cultivés et les exigences des techniciens (1).

§

Les questions de **Chaleur** sollicitent périodiquement notre attention dans cette chronique (2). Et nous applaudissons à la parution d'un ouvrage *résolument moderne,* dû à la collaboration de deux professeurs de lycée de Paris, Edmond Brun et Emile Jockey. D'une part, en effet, nous avions confié au premier d'entre eux l'élaboration de plusieurs chapitres importants de l'encyclopédie (Larousse) *La science, ses progrès, ses applications;* d'autre part, les auteurs de ce nouveau livre ont utilisé un grand nombre des conceptions essentielles, que j'ai introduites, depuis 1917, dans l'enseignement des principes de la physique et de la chimie. Il faut donc féliciter les auteurs de leur réussite, abstraction faite de quelques « impuretés », que je leur ai signalées directement et qui disparaîtront de la prochaine édition.

(1) Tout au plus, ai-je relevé quelques lapsus : *centigrade* (pp. 7, 11, 23, 24, 27...), alors que le mot « centésimal » est officiel (p. 13); *pouvoir émissif* (p. 128) pour « facteur d'émission » (p. 118); *force électromotrice* pour différence de potentiel (p. 68).

(2) *Mercure de France,* 15 février 1925 (pp. 191-194); 15 mars 1927 (pp. 675-676); 15 février 1929, pp. 179-183; 15 mai 1930 (pp. 157-159); 15 janvier 1935 (pp. 375-376).

L'exposé de Brun et Jockey est divisé judicieusement en cinq parties, consacrées respectivement aux *notions fondamentales,* aux *équilibres,* aux *fluides,* aux *solutions* et à la *métrologie.* On ne saurait trop les louer du soin avec lequel ils expliquent les principes et les nouvelles méthodes de mesure, et insistent sur l'interpénétration de la physique et de la chimie.

§

Un autre domaine, où ces deux sciences se rencontrent au point de se confondre, est celui des colloïdes, dont nous avons parlé récemment (3) et sur lequel il nous faut revenir. Deux savants liégeois, A. Gillet et N. Andrault De Langeron, viennent de faire paraître, dans la *Bibliothèque scientifique belge,* une **Introduction à l'étude des colloïdes,** qui complète heureusement le petit livre de René Dubrisay (3).

A l'inverse de ce dernier, les auteurs n'insistent peut-être pas suffisamment (pp. 291-296) sur les *actions de surface;* mais ils ont le grand mérite de tenter un rapprochement — encore un peu vague dans l'esprit des hommes — entre les solutions vraies et les solutions colloïdales, entre les molécules et les micelles. Par ailleurs, ils s'appliquent à rappeler nos connaissances actuelles sur les théories corpusculaires, les valences et les énergies de liaison; mais, lorsqu'ils appliquent aux colloïdes ces concepts généraux, les explications ne sont pas aussi satisfaisantes et aussi convaincantes qu'ils l'imaginent. En dépit des intéressants progrès qu'ils apportent dans les classifications, on ne partage pas leur optimisme et on conserve l'impression qu'il reste *énormément à faire,* avant que nos idées sur les solutions colloïdales deviennent d'une netteté comparable à celles que nous possédons d'ores et déjà sur les solutions vraies, moléculaires ou ioniques.

Mémento. — J'examinerai peut-être un jour en détail le récent ouvrage de Jules Isaac (Rieder), *Paradoxe sur la science homicide et autres hérésies.* Pour le moment, je désire signaler le très bel article qu'Albert Bayet lui consacre dans *La Lumière* du 5 septembre 1936. « Ce qu'il faut maudire, écrit-il, ce n'est pas l'esprit créateur qui est dans l'invention; c'est le fait qu'au lieu d'utiliser cet esprit

(3) *Ibid.*, 15 août 1936 (pp. 139-140).

pour le bien, et pour le bien seul, les hommes l'utilisent également pour le mal... Ce n'est pas la chimie qui a poussé les hommes à se massacrer les uns les autres... Le savant a sa loi : chercher la vérité. Le technicien a sa loi : répondre à des besoins pratiques. Technique et science ne sont pas une même chose; elles ne s'inspirent pas du même esprit. »

Et Bayet reprend les thèses, que nous avons soulignées ici-même (4), lorsqu'il rédigea son opuscule *La morale de la science*, pour la bibliothèque de l'*Union rationaliste :* noblesse de l'effort, liberté de l'esprit, fraternité humaine, nécessité de déterminisme, progrès indéfini dans l'ordre moral et esthétique.

J'admets volontiers qu' « un idéal moral est inclus dans la science » ; mais la question ainsi posée me semble être plus technique que scientifique, plus littéraire qu'objective : le meilleur moyen de montrer que *la science n'est pas neutre*, c'est de faire connaître les conquêtes récentes que nous apportent les sciences de l'homme et, tout spécialement, la psychologie, à laquelle je sais que Bayet s'intéresse, mais qu'il passe ici malencontreusement sous silence. J'ai peine à le croire, quand il proclame : « La meilleure réfutation du paradoxe d'Isaac, c'est le livre d'Isaac ». Et sa phrase : « La coupable, dites-vous, c'est la science? Non, les coupables, c'est nous » exigerait à elle seule tout un article, sur les tendances et les mobiles, que la psychologie expérimentale nous fait aujourd'hui de mieux en mieux connaître. Nous avons maintes fois entretenu les lecteurs du *Mercure* de ce sujet. *La personnalité humaine*, publiée en collaboration avec F. Achille-Delmas (Flammarion, 1re édition, 1922), puis, tout récemment, *La logique et sa caricature dans les questions actuelles* (Rieder, 1935) et *La science des caractères dans ses relations avec la méthode scientifique* (Hermann, 1936) ont démontré le rôle fondamental que la psychologie scientifique doit jouer *dès maintenant*. Regrettons que la spécialisation du travail intellectuel maintienne si souvent les artisans d'une même œuvre dans des sillons parallèles, mais sans intercommunication.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Gaëtan Pirou : *Nouveaux aspects du corporatisme*, Recueil Sirey. — Pierre Jolly : *La mystique du corporatisme*. Préface de Joseph Barthélemy, Hachette. — George Viance : *Restauration corporative de la nation française*, Flammarion. — Henri, comte de Paris : *Essai sur le gouvernement de demain*, Flammarion. — Jacques Saint-Germain : *Puissance et déclin du capitalisme*, Les Œuvres françaises. — Raymond Luce-Gilson : *Le corporatisme est-il viable?* Editions Georges Rochat.

Nombreux, on le voit, sont les livres qui paraissent sur

(4) *Ibid.*, 15 avril 1932, pp. 428-429.

le corporatisme; et plus nombreux encore sont les gens qui s'emballent pour cette nouvelle panacée sociale. Il paraît qu'entre le libéralisme, dont on ne fait qu'anathématiser les méfaits dans le passé, et le socialisme, dont on n'a pas besoin de glorifier les merveilles dans le présent, le corporatisme, puisque le mot devient nécessaire, réalisera dans l'avenir la solution juste et bonne de la question sociale. Voyons.

La corporation, c'est tout simplement la profession organisée. Aujourd'hui, en dépit des syndicats professionnels, cette organisation, nous dit-on, n'existe pas. Pour qu'elle existât, il faudrait que tous les travailleurs d'une profession fissent obligatoirement partie de la corporation, et que cette corporation ait le droit d'imposer des réglements, à ses membres d'abord, à ses clients ensuite, et finalement sans doute aux pouvoirs publics. Car on ne peut pas échapper à la question: Quel sera le rôle des corporations vis-à-vis de l'Etat? et ici leurs plus fervents amis n'hésitent pas à répondre : Elles remplaceront l'Etat. Et au lieu d'avoir une Chambre des députés nommés au suffrage individuel et représentant des partis idéiques, nous aurons une Chambre des députés nommés par les corporations et représentant les intérêts pratiques. D'autres, moins absolus, se contentent, en conservant notre Chambre basse, de lui adjoindre une Chambre haute professionnelle et émanant des corporations.

Même cette conception atténuée est ridicule, et la première, absolue, est tout à fait absurde. Cette idée d'un pays gouverné par des corporations est une des plus colossales inepties qu'on puisse voir. Dans l'assemblée nationale les questions les plus diverses, difficiles et décisives, seraient tranchées par des groupements professionnels! Et s'il s'agissait de mariage et de divorce, par exemple, les épiciers seraient pour le mariage indissoluble, quand les charbonniers seraient pour le divorce, et les dactylos pour l'union libre, et les médecins pour le célibat, et les acrobates pour le rotativisme; ce serait de la pure folie!

Même en supposant que la Chambre corporative ne s'occupe que des intérêts corporatifs, on se heurte à des difficultés à peu près insurmontables. En quoi les professions que je viens d'échantillonner sont-elles autorisées à réglementer

l'une d'elles? Voilà les épiciers, par exemple, qui veulent étendre ou restreindre le domaine de l'épicerie, limiter ou élargir le droit d'exercer cette profession, harmoniser les intérêts des patrons-épiciers et des garçons-épiciers, en quoi cela regarde-t-il les médecins, les dactylos, les charbonniers et les acrobates? Et s'il s'agissait non plus d'intérêts corporatifs précis mais de la politique économique générale du pays, comment admettre l'idée d'en confier la direction à une telle poussière de professions inégales et incohérentes? Même en les répartissant en grandes confédérations, et en ayant, par exemple, comme en Italie, sept vastes groupements : agriculture, industrie, commerce, transports, banques, administrations, professions libérales, qui ne voit l'absurdité de faire régler les affaires de l'un d'eux par les six autres? C'est en tant que citoyen et non en tant qu'homme de lettres que j'ai le droit d'avoir une opinion sur l'office du blé ou la nationalisation des industries de guerre ou la semaine de 40 heures; et que la majorité des 12 millions de citoyens puisse se tromper sur ces très délicates questions, c'est certain; mais leur avis, du moins, ne sera pas préalablement absurde, comme le serait celui de la majorité de mille compartiments professionnels, artificiels et hétéroclites.

Par contre, dans l'intérieur de la profession, l'organe corporatif pourra jouer un rôle très utile, notamment quand il s'agira d'harmoniser des prétentions hostiles. Je parlais tout à l'heure des patrons épiciers et des garçons épiciers; les intérêts de ces deux honorables catégories de travailleurs sont opposés, chacune des deux veut gagner le plus possible et travailler le moins possible, même aux dépens de l'autre; et alors les représentants de ces catégories ont avantage à se mettre en rapports pour arriver à une entente; cette entente serait au surplus, très aisée à établir si les politiciens ne s'en mêlaient pas, et si des agitateurs ne venaient pas exciter les salariés contre les salarieurs, qualifiés bien entendu d'exploiteurs, en leur disant : Vous êtes les plus nombreux, imposez votre volonté à vos tyrans! Ce qui est d'ailleurs méconnaître l'idée essentielle du groupement professionnel où le nombre ne devrait pas dominer, comme il domine en politique.

C'est pour cela que les politiciens révolutionnaires sont hostiles à la corporation et préfèrent les syndicats, sachant très bien qu'un syndicat de mille ouvriers l'emportera toujours sur un syndicat de dix ou de cent patrons, et ignorant ou affectant d'ignorer que dans un groupement professionnel, il y a autre chose que les employeurs et les employés. Nos anciens socialistes étaient beaucoup plus intelligents, ou honnêtes, et acceptaient la trilogie : capital-travail-talent (aujourd'hui on préfère dire technique). Mais même dans cette catégorie talent-technique il y a deux sous-catégories irréductibles : celle de l'inventeur scientifique et celle du directeur économique. Et de plus, même dans la corporation, l'Etat, le véritable Etat, mainteneur de l'ordre public et défenseur de la liberté nationale, et non le faux Etat, redresseur de prétendus torts sociaux, a le droit d'avoir un regard. En sorte que la juste assemblée corporative devrait comprendre cinq représentations : capital, travail, direction, invention et nation. Mais quel est le socialiste qui acceptera cela?

Il convient également de noter que l'organisation corporative ne supprimera pas toutes les difficultés. Ses meilleurs avocats en conviennent. M. Georges Viance, dans son livre très sérieux et très loyal **Organisation corporative de la nation française,** dit expressément : L'économie nationale corporatisée « ne deviendra pas une bergerie : elles (les corporations) connaîtront presque autant de conflits que l'anarchie libérale, et au demeurant, si larges que soient leurs fins, elles garderont toutes les faiblesses des institutions humaines, momentanément aggravées des mauvaises habitudes prises au long du siècle dernier ». Alors, pourrait-on dire, pourquoi changer de régime? D'autant que, n'en déplaise à l'auteur, les maux dont nous sommes témoins ne viennent pas de l'anarchie libérale mais de la contrainte illibérale, grosse question à laquelle je consacrerai une de mes prochaines chroniques.

Ce qui est plus important encore que la corporation, c'est la magistrature du travail. Les conflits peuvent, en effet, n'être pas apaisés au sein de la corporation, bien que ce soit son but essentiel, et il importe qu'il y ait alors une autorité extérieure pour faire ce dont elle a été incapable. Le fascisme

italien a très bien organisé cette magistrature qui, en fait, donne toujours raison à l'employé contre l'employeur, à condition que l'intérêt surcorporatif de la nation ne soit pas compromis. A ce prix l'ordre règne; il n'y a ni grève ni lock-out, ni occupations d'usines, ni manifestations émeutières, toutes choses que nous avons vues et qui sont inadmissibles : un gouvernement qui ne sait pas faire respecter l'ordre dans la rue devrait être tout de suite pendu, à un symbolique gibet de Montfaucon.

Le grand reproche qui peut être fait à la corporation, telle que ses champions la veulent, c'est qu'elle est antilibérale. C'est ce que dit Joseph Barthélemy dans la brève mais savoureuse préface qu'il a mise au livre très judicieux de M. Pierre Jolly : **La Mystique du corporatisme,** et c'est aussi ce qui résulte du livre d'un autre professeur de droit, Gaëtan Pirou : **Nouveaux aspects du corporatisme.** Si les corporations devaient être rétablies, il faudrait souhaiter qu'elles le fussent avec force précautions et sous la surveillance d'un Etat sage et fort, sans cela elles tomberaient vite dans les abus d'égoïsme tyrannisant et paralysant qui les firent condamner à la fin de l'ancien régime. Mais il est indispensable que cet Etat soit, comme je viens de le dire, sage et fort, et ne se fasse pas l'exécuteur des hautes et basses œuvres d'une démagogie prolétarienne tendant à la suppression de toute liberté, de toute dignité et de toute moralité. Le règne à la bolchévique de la faucille et du marteau est exactement le contraire de ce que voudraient obtenir les partisans du corporatisme; et si celui-ci devait aujourd'hui être rétabli chez nous, ce ne serait pas dans le sens conservateur voulu par le comte de Paris dans son livre précieux, **Essai sur le gouvernement de demain** ou par M. Jacques Saint-Germain, auteur d'un autre livre intéressant et discutable : **Puissance et déclin du capitalisme** mais dans le sens révolutionnaire communiste de tant d'autres publicistes, assurément moins sages, mais autrement puissants et qui feraient des futures corporations de simples soviets aux mains d'un Guépéou, lequel serait aussi terrible chez nous que chez les pauvres Russes.

C'est pour cela que, pour mon humble part, je me prononce

nettement contre cette mauvaise plaisanterie du Corporatisme. Il a l'air de fonctionner louablement en Italie, comme le dit M. Raymond Luce-Gilson dans son livre **Le Corporatisme est-il viable?** Mais c'est parce que le Duce est là, qui ne le laisse fonctionner que dans le sens qu'il veut, seuls les syndicats fascistes ayant personnalité légale; et le résultat, en lui-même très louable, qu'il a obtenu (plus de grèves ni de lock-out, et pourtant les ouvriers satisfaits parce que leurs réclamations sont toujours ou presque toujours admises) aurait pu l'être sans cette comédie de syndicats, de délégués, de commissions paritaires. D'autant que cette organisation d'élections professionnelles peut avoir de gros inconvénients; si les élections politiques sont souvent faussées, les élections syndicales le sont toujours. Dans le système que j'ai proposé (*Au pays des leviers de commande,* p. 69) toutes ces corporations incohérentes et au fond inexistantes sont remplacées par des Délégations économiques, et aux trois que j'indiquais, agriculture, industrie et commerce, il serait très facile d'ajouter les quatre autres prévues plus haut. Alors par exemple, la Délégation agricole, si elle devait comprendre 300 membres, se composerait de 50 délégués présentés par le bureau de l'Académie d'agriculture, 100 par les Chambres départementales d'agriculture, 100 par les Syndicats agricoles et Ecoles d'agriculture, 50 par les Associations ouvrières agricoles, les nominations étant faites par le Gouvernement; et la Chambre consultative ainsi constituée serait tout aussi compétente et louable que l'assemblée des corporations agricoles d'Italie. Il n'y aurait qu'à en faire autant pour les 6 autres Délégations tant économiques que para-économiques. Avec cette représentation on pourrait se dispenser de toute cette lourde armature de syndicats, de corporations et de fédérations, en multipliant d'ailleurs les points de contact entre employeurs et employés, et en initiant les ouvriers, trop souvent trompés par leurs politiciens, à la vie économique des entreprises et à l'importance des inventeurs, des directeurs et aussi des bailleurs de fonds.

Mémento. — Roger Sémichon : *Les idées politiques et sociales de La Tour du Pin exposées d'après son livre « jalons de route »*, Beau-

chesne. On sait que René de la Tour du Pin, ami d'Albert de Mun, est le père du corporatisme français. On lira donc avec intérêt ce livre, qui donne un exposé très clair et substantiel de sa doctrine. Celle-ci demanderait un autre livre pour être dûment appréciée. Les idées politiques et sociales de La Tour du Pin sont très respectables, mais elles sont discutables et elles se heurtent à des idées contraires, actuellement dominantes, et dont on ne voit pas très bien comment on pourrait renverser la domination. — Emile Cailliet, professeur à Scripps College : *Le Service social, Orientations philisophiques,* Presses universitaires. De très sages réflexions sur la maîtrise de soi, l'optimisme, la soumission joyeuse à la discipline salutaire. — Alice Boiley : *The next three years* 1934-5-6, Lucis, New-York. D'autres sages réflexions. Appel aux gens de bonne volonté pour qu'ils deviennent de bons World servers. A tout hasard, j'indique l'adresse de cette dame, pleine d'ardeur dévouée : 38 Broadwater Down. Tumbridge Wells, Angleterre. — Paul Alpert : *L'Amérique de Roosevelt,* Nouvelles éditions latines. L'auteur, qui a déjà consacré une thèse de doctorat à la Crise boursière américaine de 1929, le plus grand événement de l'histoire depuis la grande guerre, donne dans ce volume-ci une vue d'ensemble de l'œuvre de reconstruction économique de Roosevelt. Cette œuvre, le *New Deal,* est actuellement détruite par les arrêts de la Cour suprême, mais elle a eu son importance décisive, et même en ce moment, elle se poursuit avec de nouvelles dispositions législatives qu'on espère mettre à l'abri de la Cour. Si Roosevelt est réélu, nul doute qu'il ne reprenne son œuvre de réforme constitutionnelle et de réadaptation économique et sociale. — Robert Marjolin : *L'Evolution du syndicalisme aux Etats-Unis, de Washington à Roosevelt.* Alcan. Cette étude historique est indispensable à qui veut bien comprendre l'Amérique d'aujourd'hui. Tour à tour l'auteur étudie les premières organisations ouvrières, les Chevaliers du travail, puis la Fédération américaine du travail, les difficultés nées de la guerre et les expériences Roosevelt. L'auteur pense que si une période de prospérité succède à la grande crise ouverte en 1929, les syndicats reviendront au trade unionisme pur et simple; en effet le socialisme révolutionnaire est toujours lié à la souffrance qui, elle-même, ne dépend pas toujours des patrons ni des capitalistes. — *L'Espoir français* du 4 septembre donne quelques chiffres à retenir sur l'œuvre de notre Gouvernement. En trois mois (5 juin, 5 septembre), le Cabinet Blum est arrivé à des résultats impressionnants. Les prix en général ont augmenté de 81 points et les valeurs mobilières baissé de 34 points. Les exportations ont faibli aussi, accroissant le déficit de notre tableau commercial de 751 millions. L'encaisse or de la Banque de France a diminué de

3.240 millions. Les rentrées d'impôts ont été inférieures de 228 millions sur les prévisions budgétaires. Les retraits des caisses d'épargne se sont élevés à 1.356 millions. La production nationale a baissé dans tous les postes : 440.000 tonnes de moins pour le charbon, 188.000 tonnes pour la fonte et l'acier. Le nombre des chômeurs a augmenté de 44.000. Nul doute que tout ceci ne soit la faute des odieux patrons et des dangereux capitalistes, les ouvriers faisant tout ce qu'ils peuvent pour les rassurer avec les grèves, les voies de fait et les occupations d'usines. Déjà, on nous assure que, si le kilogramme de pain est monté de 1 fr. 60 à 2 fr. 25, ce n'est pas la faute de l'office du blé, mais seulement des minotiers et des boulangers. Nous sommes en pleine folie socialiste. Tout ceci sans parler des dangers extérieurs, l'Allemagne ayant occupé Dantzig et établi le service de deux ans; quant aux menaces qu'Hitler adresse aux Soviets, les Soviets encaissent sans répondre, mais voudraient bien que nous répondions, nous! Folies sur Folies, c'est un titre de revue des Folies-Bergères, mais ici il ne s'agit pas de music-halls. — *Le Journal des Débats* du 30 août dernier donne, d'après l'ancien ambassadeur soviétique Rakowski, le coût du paradis soviétique en pertes de vies humaines : 25 millions; j'avais été donc très au dessous de cette évaluation en ne parlant que de 15 millions dans ma dernière chronique.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Le naufrage du *Pourquoi-Pas?* et la mort de Charcot. — F. Blondel: *La géologie et les mines des vieilles plateformes*. Publication du Bureau d'études géologiques et minières coloniales. 1 vol. in-8° de 303 p. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1936.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1936, le bateau d'exploration scientifique **Pourquoi-Pas?** commandé par Jean Charcot, qui avait à bord quatre savants et trente-quatre officiers et hommes d'équipage, a été jeté par la tempête sur les côtes d'Islande et a sombré corps et biens. Un seul homme de l'équipage a survécu.

Cette catastrophe met en deuil le monde maritime et le monde savant. La vie de Jean Charcot avait été vouée tout entière au service de la marine et de la science françaises. Il les honorait toutes deux; bien que parvenu à sa soixante-dixième année, il était toujours plein d'allant et d'entrain; si le destin brutal n'en avait décidé autrement, il eût pu espérer encore de nombreux jours d'activité féconde.

L'ascendance illustre de Charcot semblait le prédestiner aux études et à la carrière médicales. Il s'orienta d'abord dans cette voie; il fut reçu docteur. Mais aux environs de la trentième année triompha chez lui un goût très vif pour la mer et pour les explorations polaires. Son patriotisme ardent souffrait de l'infériorité de la France dans cette branche du travail scientifique, où rivalisaient aux environs de 1900 les Anglais, les Scandinaves, les Allemands et même les Belges. Charcot voulut montrer que nous pouvions réussir aussi bien qu'eux. Le nom même du bateau qu'il conduisit pendant près de trente ans trahit cet état d'esprit.

Mais pendant longtemps ses efforts ne furent pas encouragés. Il était seul ou à peu près. *Vox clamans in deserto.* Cela ne l'empêcha pas de lutter avec ténacité et sans arrêt.

Il fit de 1903 à 1905 une expédition préparatoire vers les terres glacées antarctiques, au sud de l'Amérique méridionale, sur un petit bateau, le *Français*. Il quitta Brest au milieu de l'indifférence générale. C'est un des souvenirs les plus vifs de ma jeunesse.

Mais Charcot n'était pas de ceux qui se découragent. Le *Français* revint après quelques reconnaissances fructueuses aux abords de la Terre de Graham. On commença à parler, en France, de cet audacieux explorateur qui faisait revivre dans les glaces du sud l'ancienne et glorieuse tradition de Dumont d'Urville. Pour de nouvelles recherches, entreprises avec des moyens plus solides, Charcot obtint le concours de la marine nationale et de l'Académie des sciences. Il consacra une part de sa fortune personnelle à la construction et à l'équipement d'un bateau plus vaste, plus solide et mieux armé. Ce fut le *Pourquoi-Pas?*, trois-mâts barque de 450 tonneaux avec moteur auxiliaire, lancé à Saint-Malo en 1907. L'expérience du *Fram* de Nansen avait déterminé les constructeurs à porter leurs efforts sur les lignes et sur la solidité de la carène en bois, supérieure au métal pour la résistance au choc des glaces. Le *Pourquoi-Pas?* commandé par Charcot, portant un brillant état-major scientifique et maritime, partit en 1908 pour une nouvelle exploration de l'Antarctique.

Cette exploration de 1908 à 1910 demeurera le principal

titre de gloire de Charcot. Elle le place à un rang très honorable parmi les découvreurs des terres antarctiques. Non seulement le *Pourquoi-Pas?* reconnut à l'ouest de la Terre de Graham de nombreuses terres nouvelles dont une porte le nom de son commandant; non seulement il dépassa vers le sud le 66e degré de latitude et ne fut arrêté que par les terres; mais les savants de l'expédition accumulèrent avec méthode les observations sur les marées, les courants, la météorologie, le magnétisme, le mouvement des glaces, la géologie des terres reconnues et la vie végétale et animale à terre et à la surface des mers.

Après son retour, Jean Charcot avait à peine terminé la publication des rapports de l'expédition antarctique, que la grande guerre éclata. Il n'était plus question de servir la science, mais de défendre le pays. Jean Charcot mit à la disposition de la marine son navire et sa personne. Capitaine de corvette de réserve, il continua à commander le *Pourquoi-Pas?* devenu patrouilleur et chasseur de sous-marins. Rôle ingrat et rude, où le vaillant navire polaire triompha de toutes les embûches pendant quatre ans.

La paix revenue, Charcot se remit à son travail scientifique. Eclairé par les explorations faites depuis vingt ans, il comprenait que l'exploration marine vers le sud était très limitée. A partir de 1920, toutes les croisières annuelles du *Pourquoi-Pas?* furent tournées vers la zone boréale. Charcot disait avec orgueil que son navire était le seul bateau français qui eût franchi les deux cercles polaires. Il l'équipa avec les instruments les plus modernes; c'est ainsi que le *Pourquoi-Pas?* fut pourvu des appareils de sondage acoustique construits en France. Charcot, devenu membre de l'Académie des sciences, obtint le concours de nombreux spécialistes des sciences physiques et naturelles qui l'accompagnaient dans ses croisières. Ces croisières furent toutes dirigées vers la lisière des mers boréales qui s'étend entre l'Islande, Jan Mayen et le Groenland oriental : sombre mer de tempêtes et de glaces flottantes où chaque été le *Pourquoi-Pas?* devait s'ouvrir un passage. En dernier lieu, ce fut lui qui transporta au Scoresby Sund, en 1932, les membres français de *l'année polaire*. Charcot, homme de cœur, à l'intelligence

généreuse et largement ouverte, ne bornait pas son activité aux recherches scientifiques désintéressées. Il s'intéressa aux efforts des Danois pour reconstituer et pour faire vivre au Scoresby Sund une colonie d'Esquimaux pourvus, autant que faire se pouvait, des ressources de la civilisation. Il les aida de tout son pouvoir. J'ai raconté cet épisode aux lecteurs du *Mercure* (*Un essai de colonisation arctique, Mikkelsen et les Esquimaux,* 15 janvier 1926).

Les nombreuses observations d'océanographie et de physique du globe recueillies par Charcot et par ses collaborateurs pendant les quinze années de leurs croisières ont été publiées dans les *Compte-rendus* de l'Académie des sciences et dans les *Annales hydrographiques.* Charcot, homme de tête et homme d'action, n'était pas un écrivain. Il a pourtant publié quelques livres attrayants qui ont connu la faveur du grand public lettré, *La mer du Groenland, Christophe Colomb vu par un marin.*

Charcot aimait son *Pourquoi-Pas?* comme son œuvre et comme sa chose. Non seulement, malgré son âge déjà avancé, il commandait tous les ans la croisière; non seulement il avait pourvu le navire des meilleurs instruments de recherche; mais il le faisait visiter, avec soin, tous les ans, à l'arsenal de Brest. Pourtant, si attentive que fût cette visite, le *Pourquoi-Pas?* comptait cette année près de trente ans d'âge. C'était beaucoup trop, pour un navire qui sillonnait tous les ans les mers les plus dangereuses du globe. Charcot le comprenait. La croisière de 1936 devait être la dernière.

Elle fut la dernière, en effet, mais pas comme il l'espérait.

Avec la douleur de perdre un homme de premier ordre, lié d'amitié avec moi depuis une quinzaine d'années, j'ai eu à subir le dégoût de certains articles nécrologiques qui ont fait le tour de la presse.

On a parlé de la mort glorieuse de Charcot comme de la mort idéale pour un marin. On a osé dire que lui-même n'eût pas désiré autre chose, pour finir, que cette noyade tragique aux mers tempêtueuses d'Islande. Je suis persuadé que Charcot, s'il pouvait revenir, rejetterait avec horreur ces fleurs empoisonnées.

Oublie-t-on les trente-sept existences de marins et de sa-

vants fauchés dans leur fleur? Oublie-t-on que Charcot, lui-même, malgré son âge, était encore parfaitement capable de rendre des services à la science et au pays?

Non, il n'y a point de consolation, surtout de cette nature, pour le deuil navrant qui nous a frappés.

§

Ce qu'on appelle, en géologie et en géographie physique, les vieilles plateformes, ce sont les parties très anciennement consolidées de la surface terrestre émergée, c'est-à-dire la moitié environ de cette surface, qui comprend essentiellement le nord-est de l'Amérique du Nord et de l'Europe, la majeure partie de la Sibérie et de l'Australie, ainsi qu'une partie de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. M. Blondel expose les ressources minières de ces régions, dans un volume fait d'une série de conférences au Muséum d'histoire naturelle : **La géologie et les mines des vieilles plateformes.** Ce volume, accessible à tout lecteur cultivé et débarrassé, autant que faire se peut, du langage un peu hermétique de la géologie, montre bien comment des études, en apparence tout objectives et désintéressées, peuvent conduire à des résultats d'une haute importance pour le développement de notre civilisation matérielle.

Après une description générale des vieilles plateformes et une interprétation synthétique de leurs caractères, qui tiennent toute la première partie du volume, l'auteur expose les gisements miniers et donne, autant qu'on peut le faire, les principes de leur répartition dans les plateformes considérées. Le charbon et le pétrole, naturellement, viennent en tête; puis ce sont les métaux, cuivre, or, zinc, plomb, fer, aluminium, manganèse, et d'autres substances minérales d'importance moindre, quoique quelques-unes, comme le diamant, aient une très haute valeur. En comparant les minéralisations de pays qui ont des traits géologiques communs, on peut obtenir quelques lumières sur les possibilités ensevelies dans les territoires jusqu'ici inexplorés, comme certaines de nos colonies intertropicales. Pourtant, M. Blondel ne dissimule pas que dans cet ordre d'idées, on ne peut guère procéder jusqu'ici que par « intuitions vagues ».

CAMILLE VALLAUX.

HISTOIRE DES RELIGIONS

P. Touilleux : *L'Apocalypse et les Cultes de Domitien et de Cybèle.* Geuthner, in-8°.

L'Apocalypse a déjà donné lieu à une littérature énorme, dont les trois quarts, et peut-être les neuf dixièmes, sont à mettre au rancart. Quand M. P. Touilleux, dont l'ouvrage est muni de l'imprimatur du diocèse de Lyon, a voulu étudier à son tour ce texte célèbre, il s'en est rendu compte, de telle sorte que sa bibliographie ne comprend qu'une dizaine de titres au lieu de plusieurs centaines qu'il aurait pu accumuler; et que sa préface prévoit que « si son épave échoue sur la plage tranquille de quelque bibliothèque, elle y retrouvera d'illustres débris ».

Mais cette modestie, qui est pour ainsi dire rituelle puisque même le pape doit refuser trois fois son élection et que les anciens évêques se disaient « indignes » de leur promotion, même quand ils l'avaient imposée aux puissances du jour, est contredite par cette autre supposition que le rattachement qu'il propose de l'Apocalypse à des cultes locaux de l'Asie Mineure serait quelque chose de nouveau.

Or, il n'y a pas un seul historien comparatif des religions qui n'ait adopté cette attitude; si dans les milieux catholiques on l'ignorait, c'est tant pis pour ces milieux. Il n'y a pas non plus un seul comparateur qui n'ait retrouvé dans l'Apocalypse des traits universellement humains. Pour ma part, j'en avais montré le caractère initiatique et ritualiste dans un article de la *Revue de l'Histoire des Religions* de 1924, article qui fut fraîchement accueilli à la Société Ernest Renan, qu'on aurait crue plus souple, et que l'auteur ignore à dessein, tout comme il ignore volontairement le beau livre de Loisy, où fut démontrée l'influence du rythme non hébraïque sur la composition du poème.

Car c'est un poème, au sens le plus direct du mot; aussi difficile à comprendre que les poèmes magico-religieux des peuples primitifs; et si je dis primitifs, c'est à dessein, car Jean ne s'adressait pas du tout à des collèges sacerdotaux, bien trop intellectuels pour lui, ni aux prêtres plus ou moins groupés des diverses religions de la Palestine et de

l'Asie Mineure, mais à des adeptes recrutés dans le bas peuple et qu'il fallait soulever contre les religions officielles pour remplacer les cultes anciens, si complexes peu à peu et si tenaces, par un autre, enfantin par sa simplicité et ses symboles. Voilà ce que M. Touilleux semble ignorer, ou plutôt éliminer; car, pour lui, le texte reste à quelque degré sacré.

Ce texte est la difficulté première. L'auteur a naturellement utilisé les recensions les plus récentes et les plus sérieuses; sinon je ne parlerais même pas de son livre. On peut discuter ici à l'infini sur les concordances et les discordances, sur les influences linguistiques en avant ou en arrière, sur des restes de langues mortes dans du vocabulaire relativement récent, ou sur des formes regardées comme des néologismes. J'ai lu de bout en bout l'ouvrage de Charles, après celui de Loisy; je ne regrette pas ce temps en somme perdu, car il m'a montré du moins que leur voie était une impasse. Mais pendant une centaine d'annés encore au moins, des linguistes discuteront ces difficultés. La mise au point de P. Touilleux (pp. 11-24) est acceptable; en tout cas, elle est prudente.

Reste la partie obscure : la signification des symboles. Elle ne dépend que partiellement de la question des dates; j'admets volontiers les conclusions de l'auteur, en grande partie fondées sur une étude approfondie de Rolland Schütz, que la fameuse Bête n'est pas Néron, mais Domitien; j'accepte aussi, d'autant plus volontiers que je l'avais dit antérieurement, que, dans les descriptions ritualistes de l'Apocalypse, il y a des souvenirs du culte organisé de Cybèle. En quoi ceci peut être révolutionnaire, au point que l'auteur ait peur de son audace, je ne le vois pas, à moins de supposer qu'il existe des interprétations consacrées, que les professeurs se transmettent de génération en génération, et qui sont devenues tabou.

A la date où apparaît l'Apocalypse (la date de sa rédaction originelle étant peu précise, ce qui en somme importe peu à quelques décades près), l'Asie antérieure présente un spectacle de convergences magico-religieuses et de syncrétismes dont on commence à peine à voir les constituantes, et moins encore les antécédents. Les cultes voués aux empereurs ro-

mains ont, selon les régions, assimilé des formes locales antérieures et se sont infiltrés dans des complexes qui pour l'Europe centrale peuvent être dits centenaires, mais pour l'Asie antérieure et l'Egypte, millénaires.

Un reproche grave que je fais à l'auteur est d'avoir, en esclave des méthodes historique et linguistique, limité son domaine de comparaison à la période impériale romaine, alors que les sanctuaires asianiques existaient déjà sous les Hittites et que les cultes grécisés et romanisés auxquels on a affaire au moment de la rédaction de l'Apocalypse ne sont que des développements, ou des simplifications, ou des modifications, des cultes anciens. Les dieux peuvent changer de nom et l'Agneau du Christ remplacer le Bélier ou le Taureau, qu'est-ce que cela peut faire aux foules? Il leur faut un symbole, et la croix gammée hitlérienne fait autant leur affaire que la chemise noire mussolinienne.

Le deuxième reproche que je fais à cette tentative d'affranchissement des interprétations consacrées est que le postulat fondamental suppose que l'Apocalypse était destinée à des chrétiens acquis, alors que mon étude du texte m'a prouvé qu'elle était destinée à des initiateurs; de même dans la franc-maçonnerie, seuls les individus parvenus aux degrés supérieurs connaissent le sens interne, ésotérique, des symboles. Selon ma théorie, Jean tenta de dévier des religions existantes des novices de plus en plus nombreux en indiquant aux « savants » comment remplir par du vin nouveau les symboles anciens, ou ajouter des symboles nouveaux aux outres crevées et vidées.

Certes, les apocalypses appartiennent à un genre littéraire particulier; selon la définition courante, ce sont des visions prophétiques. Mais à l'époque où nous sommes, qu'est-ce qui prouve que ce sens primitif était dans la pensée de l'auteur; de même le roman moderne correspond-il au Roman de la Rose? L'épopée de Zola à la *Franciade?* Les genres littéraires existent; mais les auteurs de génie, et Jean en était un, mettent dans le « genre » ce qui leur plaît.

Un autre reproche encore sera, tout en rendant hommage à l'érudition méticuleuse de l'auteur, qu'il n'a pas pensé à intégrer les symbolismes de cette Apocalypse dans le

« genre » non pas littéraire cette fois, mais proprement magico-religieux, du monde entier. Il y a des Apocalypses initiatiques chez les Indiens de l'Amérique du Nord et les Eskimo, les Australiens, les Hindous et bien d'autres peuples. Quand un jeune homme Haida ou Kwakiutl arrive à la puberté, il va dans la forêt et attend que, à la suite de son jeûne et de ses privations, une vision vienne l'éclairer sur la nature et le nom de son Esprit-Gardien; il subit ensuite des cérémonies d'initiation. Quand on lit les textes mêmes des incantations nord-américaines ou australiennes, la coïncidence avec les descriptions heurtées et apparemment contradictoires de l'Apocalypse est frappante.

Contre ces parallélismes universels, les travaux des érudits ne peuvent rien; aussi tournent-ils en rond. De plus, je ne vois ni un Charles, ni un Graillot, ni en général nos historiens et nos linguistes, capables de se mettre dans la peau des anciens habitants de l'Asie antérieure et de la Palestine. Pendant la Guerre, beaucoup de militaires éprouvèrent au moins des approximations; mais elles furent épisodiques et incomplètes.

L'Apocalypse m'apparaît, encore plus depuis la lecture de ce livre, comme l'œuvre d'un propagandiste créant une secte nouvelle au moyen de procédés courants à son époque, sans but moral proprement dit, mais dans un but pragmatique. Il dit : vous ne comprenez rien à rien; moi, je vais vous expliquer cela; et vous ferez partie de mon groupe, et nous irons à la conquête du monde.

En somme, il ne se trompait pas; car si les vieux symboles de l'Asie antérieure ont disparu en majeure partie, tout comme les symboles pythagoriciens, la secte a conquis le monde, au moins extérieurement, et a remplacé une tyrannie par une autre, pendant des siècles. A l'Apocalypse dans sa partie éthique correspondent les Jataka bouddhistes, où les symboles sont expliqués. Le *Livre de la voie droite*, qu'est-ce aussi, sinon un ouvrage initiatique du même type? Ou de nos jours les ouvrages persans du Béhaïsme? Il faut partir du phénomène général; ensuite on pourra ergoter sur les détails.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

L'Alsace Française : un Français à Potsdam en 1882 et en 1886; le capitaine Georges Gilbert, collaborateur de Mme Juliette Adam. — *Revue de Paris :* le problème du Saint-Suaire de Milan. — *La Nouvelle Revue Indochinoise :* la poésie française en Asie. — *La Nouvelle Revue critique :* M. Jan Greshoff, poète hollandais. — *La Revue universelle :* sagesse du roi Samory et le profit qu'en tira le général Gouraud. — Mémento.

M. A. Barthélemy donne à l'**Alsace française** (10 septembre) des fragments de notes encore inédites prises par Antonin Proust, ministre des Arts dans le cabinet présidé par Gambetta, lors d'un voyage par lui fait à Berlin lorsque, son portefeuille rendu, il présidait aux travaux de l' « Union centrale des Arts décoratifs ». C'était en 1882. Admis à voir les Watteau du Vieux Palais et la collection de tableaux de la *Kronprinzessin* Frédéric, en l'absence du couple princier, — le voyageur écrivit :

...Nous en étions à la moitié de notre visite, quand nous dûmes l'interrompre. On venait d'annoncer que la princesse descendait de voiture. Sans façon, avec une bonne humeur des plus séduisantes, elle entra dans la pièce où nous nous trouvions et nous fit elle-même les honneurs de sa galerie, nous demandant notre avis, se plaignant de ses yeux qu'abritaient des lunettes fumées, louant nos artistes, manifestant un amour passionné pour tout ce qui développe le sentiment du décoratif, et déplorant que sa dotation ne lui permît pas de faire de plus grands sacrifices pour répandre autour d'elle les institutions que son père [le prince Albert de Cobourg] avait créées en Angleterre.

Le prince survint. Il avait jeté un léger vêtement sur son uniforme militaire. Tout le monde connaît les photographies de Frédéric III; elles sont ressemblantes. Elles donnent exactement l'impression du masque aux traits réguliers, quelque peu durs. Quand l'homme parlait, sa physionomie, peu avenante au premier abord, prenait de la douceur. « Vous avez vu, me dit-il, les Watteau du Vieux-Palais. Il faut aller à Potsdam. Sans-Souci en possède de nombreux. Il y a aussi des Lancret, des Pater. Dans le parc, vous verrez l'œuvre de Pigalle. Les artistes français tiennent une grande place à Potsdam. »

Nous prîmes congé. Le comte Seckendorff insista pour que nous continuions, le jour suivant, notre visite des collections réunies par la princesse. Le baron de Courcel venait d'arriver à Berlin. N'ayant pas encore remis ses lettres de créance à l'empereur, il ne pouvait

faire aucune visite officielle. Mais s'il voulait bien considérer qu'en nous accompagnant, il n'y aurait rien d'officiel dans sa visite, le prince et la princesse seraient charmés de le connaître.

Au cours de cette seconde entrevue, le prince me dit qu'il avait donné des ordres pour que Potsdam me fût ouvert en dehors des jours où le public y était admis, reparla du nouveau musée, des écoles d'art industriel, des petits instituts professionnels qu'il encourageait partout, estimant que dans les développements du travail était l'avenir des nations modernes, que l'on avait en Allemagne fort à faire, mais que la grande vertu des Allemands, la patience, triompherait peut-être de tous les obstacles.

En contraste à l'accueil princier, Antonin Proust a fixé par écrit l'impression fâcheuse qu'il emporta d'une entrevue avec Bismarck :

Il persistait à m'entretenir de souvenirs qui ne pouvaient que m'être déplaisants et qui dénotaient vraisemblablement des divergences récentes.

Au mois d'août 1886, Antonin Proust de nouveau en Allemagne reçoit une invitation à souper du prince impérial et de la princesse, à Potsdam. Le peintre Lembach ne prononça pas un seul mot pendant le repas où cependant « la conversation roula sur les arts ». Notre compatriote occupait la droite de la princesse qui lui communiqua le désir de son mari d'avoir avec lui un entretien particulier.

Le futur Frédéric III condamna nettement la faute commise en 1871 par l'Allemagne s'annexant les provinces françaises — faute d'où découlaient les armements à outrance qui, il y a 50 ans (comme aujourd'hui, hélas!), ruinaient l'Europe.

Je pris congé, — écrit A. Proust — emportant de cette conversation la conviction que celui qui devait être Frédéric III était un prince attaché à l'unité allemande, ayant des aspirations constitutionnelles, souhaitant le maintien de la paix. Le statu quo permettait-il un *modus vivendi* entre la France et l'Allemagne? Je demeure persuadé qu'il n'osait pas y croire. Il pensait que les conquêtes de territoire sont dans certaines circonstances une faute à laquelle n'échappent pas toujours ceux qui sont en situation de la commettre.

Dans la même revue, M. Georges Bergner publie un chaleureux article sur « Juliette Adam, l'amie des mauvais

jours » où il évoque en ces termes une figure militaire pas assez connue :

En 1887, renseignée par un général belge, elle [Mme Adam] apprit que Bismarck avait proposé un accord à Léopold II autorisant les armées allemandes à passer par la Belgique en cas de guerre. Ce *secret d'Etat* fit l'objet de plusieurs études dont le caractère prophétique apparut vingt ans plus tard. Fervente des questions militaires, elle avait découvert à Nancy un jeune officier, le capitaine Georges Gilbert, paralysé à la suite de maux contractés à la guerre de 1870. Elle lui confia la rubrique militaire de la *Nouvelle Revue*. Sa collaboration prit fin en 1901, avec sa vie. Le capitaine Gilbert (Juliette Adam a donné son nom a un de ses livres) se révéla un esprit éminent, au point que les grands chefs de l'armée le traitaient en égal et venaient à Nancy l'interroger.

§

M. Paul Vignon donne à la **Revue de Paris** (15 septembre) une étude sur « le problème du Saint-Suaire, faits établis, données nouvelles ». Il s'agit de la relique conservée depuis 1578 dans la cathédrale de Milan et qui, dès le VIe siècle, « semble avoir inspiré une part importante de l'iconographie chrétienne ». Deux reproductions du « masque du Christ », d'après une photographie de la relique, accompagnent cette savante étude. Elles sont très impressionnantes et aident beaucoup à suivre les considérations qui amènent l'auteur à conclure ainsi :

Il est donc hors de doute que le Suaire a enveloppé un cadavre. Mais lequel?

Va-t-on penser que, par une fraude barbare, quelqu'un ait songé à faire mourir un homme exactement dans les mêmes conditions que le Christ, uniquement pour obtenir des empreintes sur un linge mortuaire et fabriquer ainsi une fausse relique? Poser une telle question, c'est je crois la résoudre : l'hypothèse est invraisemblable. Et comment s'y fût-on pris? Faute de connaissances scientifiques, personne n'aurait pu même prévoir qu'un mort laisserait sur un drap de pareilles traces.

Soit, dira-t-on : mais peut-on supposer qu'un homme est mort jadis dans les mêmes conditions que le Christ, et que nous sommes devant son linceul même. Mais l'objection n'est guère valable. Si la croix et le fouet étaient des supplices trop fréquents, connaît-on un

autre exemple d'une couronne d'épines placée sur la tête d'un supplicié, uniquement pour faire injure à sa « royauté » prétendue? D'autre part on ne sache pas que les Juifs aient achevé jamais les crucifiés en les perçant d'un coup de lance. Quant aux Romains, si, dans des cas très rares, ils ont agi de la sorte (1), l'usage était chez eux de laisser la mort venir d'elle-même.

Enfin l'on reconnaîtra que cet emploi singulier des aromates, que la brièveté du séjour au sépulcre (condition nécessaire de la conservation de l'empreinte), eussent achevé de représenter des coïncidences par trop singulières et multiples, si le supplicié n'avait pas été le Christ même.

En tout cas, et quoi que l'on en puisse penser, deux faits sont pour nous certains : un homme est mort, puis il a été enveloppé dans le Suaire, le tout exactement dans les mêmes conditions que le Christ; le masque imprimé sur le Linge a servi de modèle à de nombreux artistes, à partir du VI[e] siècle. Ces deux faits ne pouvant être mis en doute, la suprême question subsiste : le Suaire avait-il enveloppé le corps de Jésus-Christ? Personnellement, après avoir longuement médité sur tous les détails, sur tous le caractères de cette prodigieuse relique, nous le croyons.

§

Les nouvelles d'Extrême-Orient depuis des années — qu'il s'agisse de l'Inde, de la Chine ou de la Mandchourie — n'empêchent Mme Christiane Fournier d'écrire dans **la Nouvelle Revue Indochinoise** (juillet) : « Si l'Asie est un des derniers refuges de la méditation... » Notre confrère, nous apprenant que *La porte étroite* de M. André Gide vient d'être traduite en annamite, remarque fort justement que ceux qui peuvent « lire en profondeur » cet ouvrage célèbre le liront dans son texte original.

Mais cela n'est qu'une mise au point, — ajoute Mme Fournier. — Ce qui importe, c'est qu'il soit un des maîtres de la jeunesse annamite, comme il est un des maîtres d'une élite de la jeunesse française.

Plus loin, nous lisons :

A nos cris discordants, il faut offrir l'exemple de la symphonie claudélienne de la nature.

. . . .

(1) *Supplice de Marcellin et de Marc.* Martyrologe romain, 18 juin. (Note de l'auteur.)

N'est-ce pas avec un souci d'équilibre qu'on rapproche souvent Paul Valéry et Paul Claudel? Pour opérer peut-être un retour à la raison claire, à l'égoïsme parfait; pour retrouver en nous une suprême sagesse?

Gide, Claudel, Valéry. Trois noms. Répétons-le : il y en a dix; il y en a peut-être vingt autres.

C'est grâce à des poètes ou à des écrivains comme ceux-là que la France est sauvée; qu'elle peut et qu'elle doit oser apporter l'esprit fécondant de l'Occident à la vieille terre d'Asie.

La France a sa beauté. Elle a sa grandeur. Ne médit d'elle que celui qui se laisse abuser; qui prend l'une pour l'autre. Mais quel serait le divin sourcier qui permettrait aux jeunes hommes de bonne volonté de reconnaître cet esprit de France, le vrai, dans sa pureté, dans sa profondeur et dans sa fécondité?

§

M. F. Closset initie les lecteurs de **La nouvelle revue critique** (septembre) à la poésie d'un Hollandais contemporain : M. Jan Greshoff. Il en donne plusieurs pièces typiques, d'un talent très original. Elles sont traduites par M. A. de Ridder, lui-même écrivain flamand. Voici l'un de ces poèmes :

DANS L'IMPASSE

De ce détail puant et étriqué
sort brusquement comme une fournaise,
une voix aiguë qui crie les mots
les plus tranchants de la langue française,
ces mots rougis de honte et de sang,
prière amère des damnés,
appel des cœurs desséchés
loin de l'ombre de Ta Pitié.

Ceux qui choisissent Ton Nom, pour blasphémer,
ont soif de Toi, bien plus que les serviles
qui chantent tes cantiques, le dos courbé,
en ne jurant que par Tes Evangiles.
Qui te conspuent viendront demain à Toi,
faibles et repentants, les yeux remplis de pleurs,
le cœur gonflé de dégoût et d'horreur,
rampant dans la poussière pour y trouver la foi.

Bénis, Seigneur, la bouche amère
de tous ces pauvres solitaires . . . .
qui, révoltés éperdument,
crachent Ton Nom sincèrement.

Ailleurs, le poète évoque le décor « Louis-Philippe », la littérature, la musique, les mœurs de ce temps-là, — pour les regretter :

Aucun de vous n'ose donc plus chanter
les petites choses vieillottes du passé?
Je chanterai, moi, à pleine voix
le myosotis, les roses et leur croix.

Il y avait encore la pendule d'albâtre,
chaque chaise portait une housse grisâtre,
la danseuse à la jupe en tarlatane,
la boîte à musique sentimentale.

. . . .
Le gros bouquin qui nous faisait frémir :
ce fameux livre des Martyrs
montrant comme les premiers Convertis
furent roués, écartelés et rôtis.

Qui n'inscrivit une amoureuse pièce
en vers, dans l'album de quelque nièce,
sous deux mains entrelacées,
emblême d'amour et de fidélité?

Que tout était petit, mais chaud!
Nous sommes modernes, c'est du beau.
On s'efforce, d'un air distant et sélect,
à bannir le héros et à faire l'architecte.

Ils sont très bien, tes meubles en nickel,
mais je m'ennuie dans tout ce rationnel.
Rends-moi mes bêtises romantiques :
Amour, Clair de Lune et Musique!

§

M. Henri Bordeaux rapporte dans « Voyage aux Indes noires » — **La Revue universelle** (15 septembre) — un entretien où M. le général Gouraud lui a conté la capture du roi Samory, par surprise, dans le cirque de Guélémon qu'il avait choisi pour camper. Depuis 17 ans, le grand chef noir terrorisait l'Afrique occidentale. Son vainqueur, alors capitaine, raconte :

Comme je ramenais Samory à Kayes, et comme je lui témoignais les égards dus à un grand chef, il finit par devenir moins distant et silencieux, plus familier, plus confiant. Je lui demandai comment il avait pu si longtemps échapper à notre poursuite. Il me fit alors cette étrange réponse : « C'est que je mange seul... » Je ne paraissais pas comprendre; il s'expliqua : « Vous, les blancs, vous mangez en groupe et vous racontez toutes vos affaires. Il suffit de vous écouter pour tout savoir. Vous ne vous méfiez pas de vos ordonnances, des noirs qui vous servent, des cuisiniers. On connaît facilement vos projets. Tandis que personne ne savait où je conduirais mon armée... » Bonne leçon, achève Gouraud, et qui m'a servi dans la grande guerre...

MÉMENTO. — *La Revue universelle* (15 septembre) : M. P. Lafue : « Voyage aux pays inquiets de l'Europe » (mais quel pays n'en est pas inquiet?). — Fin pathétique du très beau « Molière » de M. René Benjamin, et du roman très réussi de M. Constantin-Weyer.

Ma revue (sans date; n° 66) : « Pages de ma vie » et « Une rose gigogne » par M. le Colonel Godchot.

Revue de Paris (15 septembre) : *** : « Camouflages communistes ». — *** : « Matin espagnol ». — M. le Général de Cugnac : « Napoléon et la Marne ». — « Centenaire de la Malibran » par M. J. Jean-Aubry.

Afrique (juillet-août) : J. P. : « Ignorance encyclopédique ». — Un poème fort spirituel de M. Albert Tustes : « Whitman et Valéry ».

Homo (29 août) : « La guerre ou la paix. Mourir ou vivre », par M. J. Hugot. — « La politique de paix de l'Union soviétique » par M. René Gried.

La Revue hebdomadaire (12 septembre) : M. Jean Merylis : « A l'assaut des marins de Cronstadt ». — « La jeunesse de Juliette Adam » par M. G. Bozona. — M. L. R. de Gramont : « Pour éviter les accidents d'automobile ». — (19 septembre) « Relisons Taine » par M. G. Batault. — De M. Ch. Oulmont : « Boris III de Bulgarie ».

Le Correspondant (25 août) : M. A. Poizat : « Souvenirs : hommes et choses de Grèce ». — M. Monval : « Coppée et les frères Lionnet ». — « Lucifer », poème de M. Vergriète.— (10 septembre) M. Cl. Grillet : « Les deux Jocelyn ». — « Poèmes mystiques » de M. J. A. Marchand. — « Moments », poème en prose de M. G. Monfet.

L'Idée libre (septembre) : M. Louis Launay : « La vérité sur le syndicalisme chrétien ». — M. le docteur R. Zelten : « Repopulation et cléricalisme. »

Revue bleue (5 septembre) : « La question des Philippines » par M. P. Mousset. — « Le théâtre symboliste d'Henri Mazel », par M. J. Sizaire. — « Corbeille du soir, poème de M. Ph. Lebesgue. — « F. de Curel chez lui », par Mme A. Willotte.

Les Primaires (septembre) : « Le danger », éditorial. — « Le prix de la gloire », par M. Maxime Dolus. — De curieux poèmes de M. G. A. Borias. —« L'heure rouge », pamphlet de M. Régis Messac.

Revue des deux mondes (15 septembre) : M. René La Bruyère : « Les routes impériales françaises ». — « Gaston Baty » par M. Robert Brasillach. — « La crise du vin » par M. J. de Pesquidoux. — De M. Ch. Mauban : « Une amazone de Charette ». — « La 42e Division à la Marne » par M. le Colonel A. Grasset.

Commune (septembre) : M. A. Malraux : « Sur l'héritage culturel ». — De M. Paul Nizan : « Renaissance de l'Espagne ». — Poèmes de M. M. S. Marchak et Jean Luc. — M. R. Garmy : « Il était une mine ». — M. Nordahl Grieg : « Notre honneur et notre puissance », premier acte d'une comédie dramatique.

Europe (15 septembre) : M. Ch. Vildrac : « Le 7 novembre ». — M. G. Audisio : « Le sel de Carthage ». — « Battements », poèmes de Mlle Thérèse Aubray. — De très instructifs « souvenirs du temps de la marche sur Rome », de M. Roberto Marvasi. — « Espagne! Espagne! » par M. Jean-Richard Bloch.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Provence, foyer d'incendie (*le Journal*, 20 septembre; *le Journal des Débats*, 12 septembre). — Adieu à Achille Segard (*l'Action Française*, 10 septembre); à Eugène Marsan (*le Jour*, 19 septembre); au commandant Charcot (*le Journal*, 18 septembre); à Alexandre Dzivgov (*la Parole Bulgare*, 8 septembre. — Le souvenir de Charles Baudelaire (*le Journal des Débats*, 7 septembre; *l'Action Française*, 10 septembre). — Une correspondance de Jules Laforgue (*le Goéland*, 27 août).

Que ne ferait-on pas, contre la menace d'un feu appelé à dévorer les œuvres de l'esprit? On ne fait pas grand'chose pour préserver les paysages de Provence d'être défigurés. L'incendie de l'Estérel ou des Maures rentre dans la rituelle catégorie des accidents d'été. Et l'accident, là, atteint la catastrophe. « Les roches rouges du Trayas sont noires », m'écrit un touriste, le feu passé.

Ces incendies, maintenant éteints, — une fumée, d'un roux de chevelure rousse, flottait encore il y a quatre jours, image unique dans le ciel pur, — n'ont ému et nourri que les feuilles régionales, constate Colette dans **le Journal.** Les quotidiens de Paris leur ont

consacré d'abord les vingt lignes qui convenaient, puis trente lignes le lendemain parce que le sinistre allait croissant, puis un entrefilet de clôture, sur le ton de la vitupération annuelle : « qu'attendent les pouvoirs publics pour protéger efficacement le patrimoine forestier de la France? »

Ici, dans le Midi, ledit patrimoine, sur des milliers d'hectares, est un mort encore chaud, et nous parlons de lui tous les jours.

Nous-même, en commençant, nous posions la question. Mais, parbleu! ce n'est pas la résoudre. Imprudence ou malveillance, la cause serait plus rapidement disparue, si on frappait les auteurs du désastre. L'écriteau qui recommande : « Attention aux incendies! » aurait plus de force s'il précisait : « Toute personne surprise à allumer une cigarette sera passible des travaux forcés à perpétuité; toute personne surprise à provoquer volontairement un incendie sera passible de la peine de mort. » Encore faut-il compter avec le « piqueniquard », qui, mangerait-il froid, abandonne au soleil les culs-de-bouteille prompts à faire office de loupe, à susciter l'étincelle. Avec le chauffeur qui ne prend pas garde que les flammèches de la locomotive grillent les pins au passage. Le paysage méditerranéen a contre lui bien des gens. Et pour lui, pour se défendre, qu'a-t-il, sinon l'improvisation? Parlant des récents incendies :

Le sauvetage s'avéra particulièrement difficile à cause du manque de troupes dans la région, le 15e corps étant parti dans le Sud-Est, dit M. André Mévil dans le **Journal des Débats.** Le nombre des soldats envoyés pour lutter contre les flammes s'est trouvé, de ce fait, fort réduit. Fort heureusement, un peloton de marins vint à la rescousse. Il fallut avoir recours à la bonne volonté de tous les habitants du pays et des estivants et aussi à leur courage, car, parfois, les opérations pour arriver à maîtriser le sinistre furent périlleuses. Toujours le système D.

Soldats, marins, autonomes et touristes... Et les pompiers, où donc étaient les pompiers?

§

Tous les pompiers du monde, voudraient-ils faire une ronde et se donner la main ne sauveront pas les gens de l'Enfer. Il paraît, à en croire une dame un peu sorcière (consultations de 2 à 4, vous n'aurez pas l'adresse), que les

Etats et Empires de Messire le Diable sont terriblement peuplés, depuis quelque temps. Le seul espoir qui reste aux pécheurs, buveurs de sang, tortionnaires, toréadors, etc., c'est que les lieux infernaux, tant ils sont garnis, refusent du monde. On sait, compensation, des morts qui n'ont pas à craindre d'être rôtis. Ainsi les auteurs, quand ils ne poussent pas par leurs écrits au massacre du prochain, et nous avons perdu ces temps-ci des confrères où Dieu reconnaîtra les siens.

Tous ceux qui ont connu Achille Segard honoraient son caractère comme ses talents très étendus et très distingués, écrit M. R. B. (René Brécy), dans **l'Action française.**

Cher Segard, si sainement amoureux de la vie, qui revenait de vacances en bonne forme, et qu'un mal soudain terrassa! On lui devait, entre maints travaux, avec le livre intitulé *Charles Maurras et les idées royalistes,* le premier ouvrage d'ensemble sur « l'Action française ».

C'est un fervent de Maurras que nous avons connu, dans la personne d'Eugène Marsan. Les collaborateurs de *la Revue critique des idées et des livres* se rappellent le secrétaire de la rédaction — ou le rédacteur en chef — de cette dernière; *les Cannes de M. Paul Bourget, Au pays des Firmans,* annonçaient l'écrivain de *Passantes,* toute tradition en même temps qu'il était ouvert à la nouveauté quand la nouveauté s'accompagnait du goût. Malade depuis plusieurs mois, une clinique de la rue Boileau a consacré sa fin, tout près de la rue Poussin où depuis longtemps habitait Eugène Marsan, gentil prince du beau pays d'Auteuil.

Ces deux grands noms français : Boileau, Poussin, écrit M. G. P. (Georges Poupet) dans **le Jour,** il a dû les aimer tout particulièrement, lui qui, épris des disciplines classiques, scrupuleux et précis, mettait au-dessus de tout l'ordre et la poésie. Il fut un véritable « dandy » et il ne faudrait donner à ce mot aucun sens péjoratif — car ce goût de la tenue qu'il avait, cette élégance qu'il chérissait, c'étaient là les signes extérieurs du raffinement de son esprit.

Ses chroniques, d'ailleurs, pour qui ne l'avait pas rencontré, en faisaient foi. Il a donné au journalisme le meilleur de lui-même, écrivant le moindre billet avec autant de soin que s'il eût été destiné à être gravé dans le marbre.

(Cher billet signé Marsan, qui m'arriva au moment où paraissait *l'Heure qui sonne,* sa jolie écriture, la fermeté et ensemble la courtoisie de ses conseils...)

Nous l'avons dit épris des disciplines classiques. Certes, c'était par certains côtés un homme de l'ancien régime, mais avec quelle liberté d'esprit et quelle force de sympathie pour tout ce qui touchait l'art et les lettres.

Les pires audaces le trouvaient attentif. Pour lui, la sincérité, le talent seuls comptaient. On l'a vu tout dernièrement encore lorsqu'il prit la défense d'un livre qui ne semblait avoir aucune raison de lui plaire. Il était de ceux qui tiennent à leurs idées, qui ont du courage pour le combat, mais qui, lorsque celui-ci est engagé sur le terrain spirituel, ne l'en font pas sortir, et pour qui les personnes sont sacrées.

La personne est sacrée à nos yeux, d'Eugène Marsan que nous ne verrons plus, qui a repris avec Jean-Marc Bernard, Pierre Gilbert, Raoul Monier, la conversation sur le classicisme que la guerre avait interrompue, frappant à la volée les rédacteurs de la *Revue critique.* Ils rouvriront sous l'œil amusé de Boileau le numéro des *Guêpes,* paru en 1911 en hommage à l'auteur des *Satires.*

La personne nous est sacrée, aussi, du commandant Charcot, dont nous relirons, avec Mlle Marthe Oulié, les livres

qui méritent d'être les classiques d'une jeunesse éduquée vers la mer : *Autour du pôle Sud, Christophe Colomb vu par un marin*

et dont le *Pourquoi-Pas?* — le nom de son bateau était sa devise — restera le symbole, l'exemple des plus intelligentes tentatives d'accroissement scientifique.

Et nous n'irons pas nous priver, enfin, de saluer avec M. Nicolaï Dontchev, dans la **Parole Bulgare,** un ami de la France spirituelle, Alexandre Dzivgov, prématurément disparu :

Il n'y avait pas de coin de l'immense territoire de la culture française qui ne lui fût connu; il avait tout parcouru et tout étudié. Ses maîtres furent les plus grands esprits critiques de France : depuis Sainte-Beuve et Taine jusqu'à cet esprit universel que fut, de nos jours, le très regretté Albert Thibaudet.

§

Autant d'adieux aux contemporains qui iront au delà du faire-part, la célébration dont les morts de tous les temps sont l'objet en est garante. Un buste de Charles Baudelaire, œuvre de M. Fix Masseau, va être érigé à Paris.

Et l'emplacement choisi est parfait, remarque M. Gaëtan Sanvoisin dans le **Journal des Débats.** L'espace compris entre les numéros 143 et 147 du boulevard Saint-Germain, sur le côté gauche quand on a quitté le boulevard Saint-Michel, découpe une petite place faisant face à la nef latérale ouest de Saint-Germain-des-Prés. Derrière s'ouvre la vieille et petite rue des Ciseaux, ainsi appelée du nom d'un hôtel qui y était situé jadis, mais que l'on nomma aussi rue des Fossés-Saint-Germain parce qu'elle aboutissait aux fossés de l'abbaye; dans la partie nord détruite qui s'appela rue d'Erfurth, se trouvait, au n° 1, l'imprimerie Raçon et Cie, imprimerie où Poulet-Malassis, qui les édita, fit imprimer *les Fleurs du Mal*...

Parlant du sculpteur, M. Léon Daudet écrit dans **l'Action française** :

Fix Masseau, qui sait son Baudelaire par cœur, comme Fernand Vandérem et comme moi, a taillé, d'après les photos de Carjat et de Nadar, et les portraits écrits de Théodore de Banville, le « Gœthe en colère » du *divan Lepéletier :*

On voit le doux Asselineau,
Près du farouche Baudelaire,
Comme un moscovite traîneau.
L'autre est tel qu'un Gœthe en colère.

Et M. Léon Daudet poursuit :

Sur la face, altière et amère, de l'auteur des *Fleurs du Mal,* le front, le regard, le pli de la bouche dominent.

Usé par les « paradis artificiels », — tristes paradis ! — les veilles nocturnes, la recherche pathétique de la perfection et une hérédité chargée, cet immense poète n'avait pas la santé — comprenez-moi bien — de ses désirs. Il fallait à son imagination ardente le piment et le pigment d'une Jeanne Duval. La classique beauté de Mme Sabatier (la « présidente ») ne lui suffisait pas. D'où tant d'épisodes héroï-comiques de sa triste vie, errante et blessée. Le vieil ami de ma jeunesse, Nadar à la veste de flanelle rouge, connaissait tout cela de près, et il avait lu des lettres étonnantes adressées par Baudelaire à la figurante du théâtre du Panthéon, rencontrée un soir de flânerie, et dont la peau bistrée alluma l'incendie lyrique des *Fleurs du Mal.*

De sorte qu'on aurait pu placer la statue de Fix Masseau place du Panthéon, où fut *le Penseur* de Rodin, et aussi dans la rue montante de Montmartre, où habitait Jeanne Duval, et aussi à l'hôtel Pimodan. Cent endroits de la capitale auraient convenu à son poète, qui l'avait intensément sentie et comprise. Il y a une parenté entre ses poèmes parisiens et les sublimes eaux-fortes de Méryon, aujourd'hui rarissimes. Baudelaire grave dans le cuivre des mots et des rythmes et dans le malaise. Ce « frisson nouveau » dont parlait Hugo, avec tant de justesse, était chez lui la fièvre mêlée du tragique et du beau.

§

Ce sera, dans moins d'une année, le cinquantenaire de la mort de Jules Laforgue, notions-nous récemment. En préface à la célébration du poète — si authentiquement symboliste — **le Goéland**, « journal littéraire de la Côte d'Emeraude », publie « deux lettres inédites de Laforgue », envoyées à Théo et Eugène Ysaye. La première, adressée au violoniste seul — que Laforgue appelle son « divin Eugène » — est datée de Berlin, 9 décembre 1882.

« Je viens de passer un mois et demi à Paris, à Paris que tu aimes, j'ai battu les pavés de la rue Blanche... J'ai boulevardiné, puis deux semaines à Coblentz, et maintenant à Berlin pour quatre ou cinq mois.

. . . .

« On me dit que tu reviendras peut-être bientôt à Berlin. Dans mes bras! Nous irons dîner chez Lautch, Charlotten-Strasse. Tu ne connais pas encore, je crois, La Grappe d'Or? Tu verras!

« Il a neigé tout blanc : les églises ont l'air d'être coiffées d'un casque à mèche. Bientôt le 25, Noël,

Noël! Noël! les amoureux
Sont bien heureux, car c'est pour eux
Qu'est fait le manteau gris des brumes!
Sonnez, cloches! Cloches, sonnez!
Le pauvre diable, dans son nez,
Entend carillonner les rhumes!...

« Comment vas-tu? Pas mal, merci.

« J'ai vu de toi une photographie horrible. Serais-tu donc devenu monstrueux? Est-ce là que je dois chercher la cause de la diminution des naissances signalées en Norvège et le seul aspect de ton visage aurait-il fait sur ton passage avorter les mères futures? Non, n'est-ce pas? »

La seconde lettre, envoyée également de Berlin et dont les deux Ysaye, cette fois, sont les destinataires, n'est pas datée. *Le Goéland* suppose raisonnablement qu'elle remonte à 1886 : l'auteur des *Moralités légendaires* y fait allusion à son mariage avec miss Leath Lee, alors qu'il était lecteur de l'Impératrice d'Allemagne :

« Vous ai-je dit que je suis ici merveilleusement épris d'une jeune Anglaise, mon cher professeur d'anglais, et que je pourrais bel et bien me fiancer? Ce serait beau, et beau comme une chose définitive. C'est alors que j'écrirais d'adorables romans! Maintenant, impossible d'écrire une ligne, même factice. »

Jules Laforgue disait en terminant :

« Voilà la vie, je m'embête et je ne fais rien de solide et je vieillis. »

A la veille du 1er janvier 1887, il se mariait, et le 20 août il était mort. Je méditais sur la si brève existence de Jules Laforgue lorsque, de passage à La Rochelle, je surpris, qui partageait ses prières entre Eugène Fromentin et Madeleine de Nièvres, au cimetière de Saint-Maurice, où sont leurs tombes, l'une fleurie et l'autre pas, notre confrère Hector Talvart. Il y avait là, aussi, sensible également au souvenir de *Dominique*, M. Victor Riemer, ancien professeur d'allemand au lycée de La Rochelle, et M. Riemer, ai-je appris, fut le compagnon de Jules Laforgue, à Paris, avant que Laforgue n'habitât Berlin. Les deux jeunes gens étaient maîtres-répétiteurs; ils partageaient une mansarde. Comme je montrais *le Goéland* à M. Riemer :

— Voulez-vous un inédit de Jules Laforgue? fit-il. Un poème. Je me rappelle tout juste un vers, mais caractéristique. Ecoutez...

J'ai noté le vers. Mais, un inédit, M. Riemer m'en excusera, je me méfie toujours. Ce sera pour l'année prochaine, ce sera pour le cinquantenaire du poète.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Musiques d'été. — A propos du Festival de Genève. — Musique et Radiodiffusion.

L'été venu, quand les concerts et les théâtres sont fermés,

ou bien, comme l'Opéra, abandonnés de leur public ordinaire et laissés à une clientèle de passage, la musique ne chôme point pour cela. L'été est dans toute l'Europe la saison des **festivals**, et cette saison même se prolonge en automne puisque du 18 au 28 septembre un festival a lieu cette année à Genève. Cette première manifestation doit être suivie, chaque année, d'un festival organisé soit en été soit en automne. Cette fois, pour commencer, on donne deux représentations de *Pelléas* et deux représentations de *Falstaff* au Grand Théâtre, puis deux concerts symphoniques, le premier consacré aux œuvres de Debussy, le second aux œuvres de MM. Maurice Ravel et Igor Strawinsky, sous la direction de M. Ernest Ansermet. On ne peut qu'applaudir, en France, cette initiative genevoise et d'autant plus volontiers que l'association récemment fondée — je cite le prospectus — « se propose de faire jouer dans ces festivals les œuvres lyriques les plus marquantes du répertoire français, italien, russe et exceptionnellement des ouvrages d'origine allemande ou autrichienne. En outre, elle organisera des concerts de premier ordre, consacrés, eux aussi, notamment à la littérature musicale française, italienne et russe ».

Mais pendant ce temps, que faisons-nous nous-mêmes?

A l'exception de Vichy, où, comme je l'ai signalé l'an dernier, l'on utilise très intelligemment et très activement pour la défense et illustration de la musique française les ressources d'une ville d'eaux de premier ordre, — théâtre, salles de concerts, orchestre symphonique — sauf à Vichy, il semble que rien ne soit fait en France pour retenir ou attirer les amateurs de musique, alors qu'en Allemagne, en Autriche, et même en Russie, on multiplie les réunions et les festivals. On se demande quelles raisons nous font dédaigner ce que les pays étrangers savent si bien exploiter. Les maîtres dont les noms et les œuvres pourraient servir de prétexte à ces manifestations ne manquent point ici : la littérature musicale française est, Dieu merci, assez riche pour qu'on ait seulement l'embarras du choix, des madrigalistes de la Renaissance jusqu'à Gabriel Fauré (si mal connu encore des musiciens étrangers), jusqu'à Vincent d'Indy, pour nous en tenir aux morts. Un moment, on a pu croire

que la mode en viendrait : les fêtes du tricentenaire de Ronsard, en 1924, ont, grâce à la Chanterie de M. Henry Expert, associé les musiciens à l'hommage rendu au poète — et musique et poésie se sont retrouvées sœurs tout comme au temps où Antoine de Bertrand et Pierre Certon, élève de Josquin, écrivaient de si douces mélodies sur les *Amours*, où Claude Le Jeune s'appliquait si heureusement à compléter par sa musique le « nombre » des vers à l'antique de Baïf. Hélas! les espoirs que nous avions conçus alors se sont évanouis. Nous nous piquons d'être un peuple cultivé, et nous oublions ce que l'on sait si bien ailleurs : que les arts, tout comme les sites naturels, constituent une « richesse touristique » (comme dit un autre prospectus que j'ai sous les yeux) aisément exploitable. Une preuve : l'immense succès de la séance donnée à Versailles par la Société d'Etudes mozartiennes. Point n'est besoin d'une imagination débordante pour concevoir tout un programme établi sur ces données. Il n'y faudrait qu'un peu de bonne volonté, adapter à ce pays ce que l'on a fait à Munich, à Salzbourg hier, ce que l'on fait aujourd'hui à Genève. Et les musiciens ne seraient pas les seuls à y trouver profit.

§

Depuis que les ondes répandent largement par le monde l'écho de ces festivals, nous ne pouvons ignorer leur importance. Qu'envoyons-nous, en revanche, à travers l'éther, aux amateurs de musique?

On a trop souvent critiqué les émissions françaises pour ne pas reconnaître le très gros effort fait ici depuis deux ans. Dans le domaine de la technique d'abord, de grands progrès ont été réalisés, et, si beaucoup de choses restent à faire, ce qui a été fait est tout à l'honneur des ingénieurs français.

Mais les meilleurs postes émetteurs du monde ne pourraient qu'aggraver la médiocrité des émissions si la qualité artistique de celles-ci restait insuffisante, puisqu'ils ne font qu'en étendre la portée et transmettre les sons avec une fidélité plus grande. Or, de ce côté s'il demeure vrai que certains postes de province ne méritent point l'honneur qu'on

leur fait en « relayant » leurs concerts symphoniques et en permettant ainsi à la France entière et aux pays voisins de les entendre, si c'est là, même, une détestable propagande, du moins est-il juste de reconnaître l'excellent travail fait, en général, à Paris. L'Orchestre National, par exemple, sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht, remplit exactement la tâche qui lui est assignée : nous lui devons, cette année, d'inoubliables souvenirs, tels que la diffusion de *Boris Godounow* dans la version originale (l'ouvrage sera redonné cette année). Un cycle de concerts est consacré aux provinces françaises : il a permis de faire entendre des ouvrages oubliés. Il est excellent que des musiciens comme Reber, par exemple, redeviennent, pour le commun des hommes, autre chose qu'un nom sur la couverture d'un *Traité d'Harmonie,* et que l'on écoute l'ouverture du *Père Gaillard,* charmante et vivante, malgré (ou par) son parfum d'époque. Reber figurait au programme d'un concert réunissant des compositeurs alsaciens et lorrains, avec Ambroise Thomas, Gabriel Pierné, Florent Schmitt et Charles Koechlin. J'ajoute, sans plus m'étendre puisque la place m'est mesurée, que Mlle Lily Laskine a joué le *Concertstuck* pour harpe de G. Pierné avec cette merveilleuse perfection, cette intelligence et cette sensibilité dont elle est coutumière. De même Mlle Marthe Bailloux a interprété avec beaucoup de charme les deux belles mélodies de Charles Koechlin : *Juin* et *La Prière du Mort.* Voici un heureux début de saison. Des ouvrages comme *Le Paradis et La Péri,* de Schumann, sont annoncés avec la reprise de *Boris.* Et, près des grands oratorios classiques, les œuvres modernes trouveront naturellement leur place.

Il faut signaler aussi le service rendu par la radio lorsqu'elle révèle au public des ouvrages comme la délicieuse *Madame Chrysanthème* d'André Messager, victime de la *Butterfly* de Puccini, et tellement supérieure, cependant, à l'ouvrage italien! Mais il reste souhaitable qu'en pareil cas, on ne se borne point à une seule audition et que l'on répète, à quelques jours d'intervalle, au moins deux fois, les ouvrages que l'on s'est donné la peine de monter.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un recueil de poésie collective édité par le « Mercure » : L' « Almanach des Poètes », 1896-1897-1898, et le Cinquantenaire du Symbolisme. — Dans une vitrine de l'Exposition à la Bibliothèque Nationale suscitée par le « Cinquantenaire du Symbolisme », on a pu voir trois petits livrets in-16 carré illustrés. Sous le titre commun d'**Almanach des Poètes,** ils représentent une initiative qui, si elle n'avait pas été arrêtée en plein succès, aurait constitué chaque année pour la poésie vraiment créatrice une sorte de pierre d'angle où se seraient brisées toutes les attaques. Il n'est pas de documents aujourd'hui plus précieux pour l'étude de l'inspiration et de la technique symbolistes. Or, jusqu'à présent, les plus sympathiques au mouvement n'en ont pas tiré parti. La rareté des exemplaires en est sans doute la cause, car la Bibliothèque Nationale même ne possède pas les trois années, bien que chaque année l'*Almanach* eût été tiré à 500 exemplaires, plus 5 vieux Japon et 12 Chine. Aucun de ces « luxes » n'a répondu aux appels des organisateurs de l'Exposition.

Lorsque j'avais soumis à Vallette, en 1895, l'idée de *l'Almanach,* il en avait été extrêmement séduit, d'autant que je « cédais à la Société anonyme du Mercure de France, *pour* cinq ans, le droit exclusif à la publication de l'ouvrage »; et il va sans dire que, dans mon esprit ce droit aurait été naturellement renouvelé autant que la Société l'aurait voulu. En outre, je tenais à rester dans l'ombre et à laisser au *Mercure* tous les avantages de l'initiative. C'est Vallette qui exigea, pour les raisons que je dirai plus loin, que fût inscrit en tête du troisième *Almanach*, celui de 1898 qui fut le dernier : « publié sous la direction de M. Robert de Souza. »

L'idée qui m'avait poussé avait plusieurs têtes. D'abord la conviction que plus un art est particulier, plus il a besoin d'expressions solidaires pour constituer dans le public un foyer propice à sa compréhension et à son développement. Cette solidarité ne peut dépendre d'un éditeur, astreint à trop de nécessités divergentes; mais pourquoi ne se manifestait-elle pas chez les poètes comme chez les peintres et

les musiciens par des représentations homogènes, telles que l'avait été le *Salon des Impressionistes* et telle la *Société nationale de Musique?* Cette présentation n'impliquait aucune abdication de la personnalité, mais au contraire son affirmation dans une sympathie commune de tendances, surtout techniques. Elle est à l'antipode des Salons et Concerts habituels, qui noient la création dans l'éclectisme, comme des Revues habituelles et des Anthologies. De plus en plus, je voyais mes camarades s'enfoncer dans cette erreur de ne pas comprendre que la solidarité dans la solitude créatrice était d'une force incomparable, — celle de toutes les mystiques d'ailleurs, des anciens ateliers et des monastères. Une même firme matérielle pour les livres en est le trompe-l'œil, comme le même marchand pour les tableaux.

Il me paraissait ensuite curieux de greffer une autre idée sur celle-là, et qui la compléterait : celle d'un même sujet d'ensemble pour plusieurs poètes, chaque nature différente, libre maîtresse dans son compartiment, s'accordant au thème général, comme on vit souvent plusieurs peintres travailler à la même fresque en des panneaux séparés. Je m'opposais dans cette idée à cette décoration, qui fut la honte de l'art de notre IIIe République, consistant à livrer chaque mur d'un monument, non seulement à des techniques contradictoires, mais à des thèmes sans aucun lien, et entre eux, et avec l'édifice même. La façon d'utiliser les poètes et les musiciens dans les cérémonies publiques ou dans les publications collectives présente la même erreur, au grand dommage de leur art propre et du sentiment artistique pour tous. Je m'opposais surtout ainsi à la croyance profondément enracinée alors, chez les poètes encore plus que chez les artistes, qu'un sujet imposé, fût-il le moins déterminé, paralysait l'inspiration, malgré tous les exemples fournis par tant de chefs-d'œuvre antiques, lyriques ou tragiques. Il suffit, pour que la création n'en soit pas arrêtée, que le sujet-tuteur favorise l'essor de la poésie, au lieu d'en diriger la plante à contre-sens comme, presque toujours, les sujets de l'Académie française.

Ces idées néanmoins étaient secondaires. En 1895, j'avais composé pour *La Société nouvelle* de Bruxelles (n° de sep-

tembre) le premier état de mon étude sur les rapports de la poésie populaire et de la poésie symboliste, publiée en librairie en 1898. Elle était une réponse à ceux qui accusaient les symbolistes de « perdre le sens simple et vrai des choses, de sacrifier l'émotion sincère à des hardiesses composites, faites de plus d'artifices que d'art », ainsi que je m'exprimais en commençant. Dans le même temps, se produisaient les premières attaques des *naturistes,* comme si le Symbolisme méconnaissait totalement la nature et la vie, tandis que paraissaient ou allaient paraître tant de beaux recueils où l'art des Verhaeren, Vielé-Griffin, Fort, Elskamp, Klingsor, etc., serrait du plus près, mais sans être infidèles à la poésie, la vie et la nature. Justement, Verhaeren venait de publier un « Almanach », inspiration « naturiste » par excellence, entre ses plus parfaites. Pourquoi les symbolistes n'affirmeraient-ils pas de la même manière *collectivement* leurs sources naturelles et vivantes dans une défense où le poème seul achèverait de corroborer ma défense critique?

Mais cette affirmation pouvait-elle être indépendante des formes les plus neuves englobées sous l'appellation générale de « vers libre », telles que les populaires s'étaient imposées à eux dans leur « liberté » ingénue? Je ne le pensais pas. Ainsi, en concevant *l'Almanach des Poètes,* j'entrevis qu'il répondrait à la fois aux contempteurs du symbolisme en son essence et aux détracteurs d'une expression lyrique dégagée du moule traditionnel. Les 12 + 12 + 12 mois ou trois années de *l'Almanach* constituent donc avec leurs 36 poèmes le seul recueil homogène où la première maturité symboliste (1888-1898) s'offre dans un ensemble des formes libres les plus diverses et où l'on peut les étudier côte à côte. Les recueils à la même époque de chaque poète ou de poètes différents assemblés prêtent mal à cet examen; trop de pièces y conservent les vieilles empreintes qui favorisent le penchant du lecteur pour le connu aux dépens du nouveau, qui l'empêchent de s'adapter à un mouvement original. Et l'on sait à quel point mes camarades eurent la faiblesse de se refuser à l'affirmation absolue des peintres et musiciens novateurs repoussant toute bâtardise dans la technique. En exigeant d'eux des poèmes d'une création

aussi nouvelle qu'ils pouvaient, et dans la ligne plutôt verlainienne du sentiment, j'estimais qu'ils répondraient ainsi victorieusement en dépit d'eux-mêmes aux sempiternels ronrons, aux pastiches « romans » et aux ciselures rigides, parnassiennes, qu'on leur opposait à travers même l'originalité du sonnet mallarméen.

§

Cependant je m'étais bien gardé de dévoiler dans une lettre circulaire, datée du 20 mars 1895, toutes les raisons profondes de ma petite entreprise. Je m'étais borné à en fixer les conditions élémentaires, matérielles et intellectuelles. Je disais simplement :

Mon cher Confrère,

Ayant eu l'idée de composer un almanach dans lequel chacun des mois serait représenté par un poème, j'ai pensé que vous voudriez bien m'accorder votre concours.

Le poème serait naturellement inédit.

Il devrait tenir dans les limites d'une centaine de vers au maximum, d'une cinquantenaire au minimum.

Il devrait être en *vers libres*.

Il serait illustré; un seul illustrateur assurerait l'unité du volume.

Suivaient quelques précisions pour la mise en train.

Dans mon esprit, la collaboration plastique n'avait pas qu'un but d'agrément pour le bibliophile, ni même d'unité livresque. Elle signifiait que nous ne devions pas séparer la poésie des autres arts (comme nous fûmes quelques-uns à l'affirmer dans la suite lors de la fondation de *l'Occident*); que nous devions bien montrer que le verbe n'avait pas à lui faire perdre sa fraternité avec la peinture et la musique. Pour tirer le poème définitivement hors la « littérature », pour y habituer les yeux du lecteur, rien de tel que de le cerner et de le colorer de quelques traits de la flore ou de la faune, humaine ou non, à la façon de nos vieux enlumineurs ou des dessinateurs japonais. Jamais un Nippon n'aurait l'idée de ne point poétiser à la fois le temps et l'espace; les diverses parentés du pinceau lui fournissent l'accord néces-

saire; rares sont les feuilles où il ne les présente pas dans une double image des évocations librement unies. Les symbolistes, du reste, avaient déjà donné des exemples plus ou moins analogues, tels que par les illustrations de Doudelet pour les *Douze chansons* de Maeterlinck, celles à mon avis, dont l'esprit communiait le plus étroitement avec le texte.

Mais je comptais bien aussi qu'un jour l'expression musicale pure trouverait sa place à côté des harmonies du verbe et du crayon, ou que le chant y inciterait les compositeurs à une prosodie moins barbare. En les habituant peu à peu à composer ensemble ou séparément sur le même sujet, sans aller jusqu'à vouloir que tous les poèmes répondissent à cette « tablature de musique » gravée par Ronsard à la fin de *ses Odes,* je me berçais de l'espérance que poètes et musiciens reprendraient dans nos livres la fraternité d'autrefois, alors qu'elle ne nuisait en rien à leur art propre.

En attendant d'aboutir à ce beau complément, la coutume du livre illustré permettait aux poètes du temps d'appeler tout naturellement à eux les poètes de l'espace.

Je rencontrai dans le wallon Auguste Donnay, un ami d'Albert Mockel, l'artiste inespéré. La qualité de l'âme, le sens de la réalité dans le rêve, la simplicité, la finesse, la ligne nue et pure, le style, mais naïf, enfin la soumission constante à l'objet, en faisaient le collaborateur idéal d'un poète, spécialement du symboliste d' « émotion sincère » et fraîche devant le spectacle des saisons. Une fois de plus, la Wallonie éclairait le chemin de sa délicatesse. Dans les deux *Almanachs* de 1896 et 1898, plusieurs vignettes sont d'exquis chefs-d'œuvre. Bien que moins abondant, celui de 96 présente peut-être un ensemble d'inspirations mieux réussies. Mais dans la vitrine de l'Exposition, l'année de 1898 était ouverte sur l'image d'un Pégase s'enlevant toutes ailes déployées, tandis que, les poings aux crins, s'enlève lui-même pour l'enfourcher un jeune poète au corps nu antique, saisissant de raccourci dans le mouvement, et la beauté de ce dessin égale par la grâce la grandeur du *Pégase captif* d'Odilon Redon, qu'a reproduit le Catalogue. Bien d'autres images auraient mérité d'être exposées, dont un très petit nombre *date* et dont le faire si personnel est resté unique.

L'Almanach de 1897 fut illustré par Armand Rassenfosse. Ses dessins témoignent sans doute d'une maîtrise sûre et variée, mais on connaît les filiations avec Rops du remarquable graveur, d'où souvent un réalisme lourd, fort peu dans le sentiment des poèmes. Toutefois certaines vignettes, comme telle faunesse tirant de l'arc ou telle gracile adolescente au galbe délicieux, accompagneraient avec bonheur des illustrations d'Auguste Donnay.

J'avais demandé à Vallette, lorsque nous convînmes de l'article présent, bien avant qu'il fût question de rassembler les publications originales du Symbolisme, d'en reproduire plusieurs entre les 25 dessins de 1896, les 67 de 1897 et les 46 de 1898, tant fleurons que figures en pleine page.

— Vous avez toujours les clichés? lui dis-je.

— Ma foi, non... Il y en a peut-être d'égarés dans quelque fouillis du grenier... Mais d'abord nombre d'entre eux ont servi en culs-de-lampe à des numéros du *Mercure*... Ceux qui ne se sont pas perdus dans les imprimeries ont dû se perdre dans le déménagement de la rue de l'Echaudé...

— Comment! Vallette, n'avez-vous rien gardé de vos vieilles archives?

— Mais je n'ai jamais eu d'archives!... Pourquoi faire?... D'archives littéraires, s'entend...

Avec quel soin pourtant Vallette préparait l'impression des œuvres publiées au « Mercure »! En retrouvant sa correspondance que j'avais tout à fait oubliée, au sujet de *l'Almanach*, les preuves m'en apparaissaient une fois de plus, mais en même temps l'étrange cohabitation qui était en lui de l'énergie et du scrupule dans l'effort avec le sentiment absolu de son inutilité. Ayant à m'envoyer quelques numéros défraîchis du *Mercure*, il écrivait :

Ce sont les plus propres que j'ai trouvés. Ils se font rares. Consolons-nous d'ailleurs, en songeant que dans cent ans il n'y en aura plus du tout.

La durée précaire de nos mauvais papiers industriels était pour lui l'image d'une vanité dont nous nous enflons d'autant plus que les moyens de la soutenir sont moins durables.

§

Ce qui incontestablement est durable pour l'art et l'histoire du Symbolisme sont les trois gerbes poétiques que l'*Almanach des Poètes* rassembla.

Les uns et les autres de mes camarades me donnèrent ou m'envoyèrent leur adhésion avec empressement, alors que je n'avais pas encore d'éditeur. Gustave Kahn, un des premiers, si ce ne fut le premier, accepta d'enthousiasme. Il avait compris tout de suite la portée du projet, et m'assurait d'un éditeur si je n'en trouvais pas, m'écrivait-il de Bruxelles!

Une seule défection se produisit, celle de Maurice Maeterlinck, auquel je tenais particulièrement pour les sources si intimement populaires de son art, à l'origine d'une des veines les plus personnelles du Symbolisme. Malheureusement, à la fois poète et moraliste, le moraliste l'emportait déjà; il avait déjà tourné le dos à ses « chansons » et à ses « Petits drames pour marionnettes » dont aucun théâtre poétique du XIXe siècle n'a dépassé la valeur intense, pas même le « *Spectacle* dans un fauteuil ». Il me répondit :

Monsieur et cher Confrère,

Je regrette bien vivement de ne pouvoir collaborer à l'almanach. Je sais! hélas! trop clairement que tout ce que je pourrais faire dans ce sens ne vaudrait rien : et dès lors à quoi bon le tenter?

Pardon, merci, et croyez-moi bien vôtre.

M. MAETERLINCK.

J'insistai en vain auprès d'André Gide qui, à ce moment, était en communication avec lui et qui, loin de contester le vers libre, auquel je jugeais que sa prose donnait d'elle-même naissance, m'avait tout de suite, d'Alger, remercié de l'avoir « élu parmi les chanteurs des saisons ». Gide m'écrivit :

Samedi.

Cher Monsieur,

Voici la réponse de Maeterlinck. Je la reçois à l'instant et la copie sans commentaires :

. . . .

« Je ne sais que faire — voilà longtemps que je n'ai plus écrit de vers et en ce moment mon esprit est tourné d'un tout autre côté.

— Je sais bien qu'à la rigueur il est toujours possible de faire une cinquantaine de vers sur un sujet donné; mais ce n'est certes pas à cela que vous avez songé, — mais en ce moment je ne pourrais pas faire de vers qui soient vraiment de *bonne foi*. — Je tenterai pourtant de me remettre dans l'état d'âme nécessaire, mais en attendant, et comme il est bien peu sûr que j'y réussisse, ne pourait-on pas demander à Charles van Lerberghe par exemple de prendre ma place dans l'almanach? Il écrit en ce moment d'admirables poèmes et, personne ne perdrait au change, n'en doutez pas, d'autant qu'au fond je n'ai jamais rien fait qui ait marqué dans le vers libre et qui justifie votre choix [*mais si! sa prose n'était que « vers libre »*] tandis que lui nous surprendra, je pense. »

. . . .

Bien que cette lettre soit pleine de rétractations, d'indécisions et d'ambiguïtés, il me semble qu'ont peut la considérer comme un désistement — abstention.

Il siérait donc de chercher quelqu'un d'autre. Le mieux et le plus amusant, il me semble, serait que nous votions sur quatre ou cinq noms proposés. — Soit : van Lerberghe, Mauclair, Jammes, Maurice Guillot, etc...??

Croyez-moi cordialement.

ANDRÉ GIDE.

La suggestion fut suivie : nous votâmes, et je viens de retrouver ce « pouvoir » sur la feuille d'un beau papier à la forme :

Je donne pouvoir à M. André Gide de voter pour moi, et le prie de donner ma voix à M. Charles van Lerberghe.

A. F. HEROLD.

Mercredi 8 mai 1895.

Il fut décidé de procéder toujours ainsi pour le choix des poètes et des mois, quand on ne les tirait pas dans un chapeau, et chaque année pour des remplaçants selon les vacances qui se produisaient.

Les 36 mois des trois années furent répartis entre 19 poètes que voici, les noms soulignés étant les nouveaux de 1897 et 1898 :

	1896	1897	1898
Janvier . .	Robert de Souza	Gustave Kahn	Saint-Pol-Roux
Février. . .	André Fontainas	*Stuart Merrill*	*Henri Ghéon*
Mars . . .	André Gide	*Francis Jammes*	*Albert Saint-Paul*
Avril. . . .	A.-Ferdin^{d} Herold	Fr^{cis} Vielé-Griffin	Camille Mauclair

Mai	Albert Mockel	Albert Mockel	*Georges Rodenbach*
Juin. . . .	Fr^cis^ Vielé-Griffin	Henri de Régnier	*Tristan Klingsor*
Juillet. . .	Gustave Kahn	Robert de Souza	A.-Ferdin^d^ Herold
Août. . . .	Saint-Pol-Roux	A.-Ferdin^d^ Herold	Robert de Souza
Septembre.	Henri de Régnier	André Fontainas	Francis Jammes
Octobre. . .	Adolphe Retté	*Camille Mauclair*	Stuart Merrill
Novembre.	Ch. van Lerberghe	Emile Verhaeren	Fr^cis^ Vielé-Griffin
Décembre.	Emile Verhaeren	André Gide	Ch. van Lerberghe

Cette liste est significative. On y voyait ralliés à une composition rythmique indépendante, mais formelle, depuis des prosateurs incertains comme Gide jusqu'à des versificateurs à la précision traditionnelle comme Rodenbach.

Je ne sais pas si je me trompe. En ouvrant ces petits recueils, on est mis en présence d'un Symbolisme bucolique qui fait un ensemble d'une séduction inattendue des quelques églogues éparses çà et là dans les œuvres des poètes. C'est d'une aisance, c'est d'une clarté, c'est d'un naturel, c'est d'une intimité exacte, pénétrante, qui m'ont laissé dans une surprise dont je ne suis pas revenu lorsque, après des lustres et des lustres d'un total oubli, j'ai repris contact avec tant de mouvements si justes, de sentiments si frais, de mélodies si délicates. A l'époque, devant de pareilles séries, qu'on ait répété toujours les mêmes accusations d'impuissance à saisir le réel, de polymorphie invertébrée, de songes artificieux et morbides, c'est à ne pas croire! Qu'à l'occasion du Cinquantenaire nombre d'intelligentes sympathies n'aient pas encore sorti la poésie symboliste des vieux enclos où l'on s'imagine qu'elle restait parquée, cela dénonce une fois de plus la légèreté de la meilleure critique, son ignorance des sources, de leur profondeur comme de leur étendue.

Le premier fait qui saute aux yeux dès qu'on entre dans ces Géorgiques de nos pseudo- « décadents » est le fil parfaitement continu que leurs poèmes nouent aux tissages anciens. Avait-on assez accusé Gustave Kahn de l'avoir brisé brutalement, de l'avoir réduit en petits bouts épars? Or le début de son poème, *Juillet*, en 1896, n'aurait pas été différent s'il avait été de Lamartine :

Le char du doux soleil s'avance dans la gloire.

Puis il poursuit à sa manière :

Les arbustes frissonnent encor du vent chassé.
Devant le typhon d'or le vent humble se replie

Lentement, par petits bonds charmés
Entraînant l'essaim de gaze des libellules
Et les tendresses des pollens qui pullulent
Et sa retraite dit un regret de ses délits.

Prenons maintenant le mois d'*Août,* chanté par l'accusé en titre de toutes les magnificences barbares les plus étrangères à la mesure française, Saint-Pol-Roux, notre romantique symboliste par excellence. Il termine ainsi :

Puisque ton gré ne peut amender les destin,
Héroïse-toi donc parmi l'escalier d'heures
aboutissant aux leurres
de la tombe.
Absorbe le trésor
épars en le décor
des salubres matins,
deviens aigle, lion, chêne, abeille, colombe,
et davantage, et mieux encor
pour ce hautain
triomphe
D'éblouir, moyennant le diamant de ton corps,
la sombre gueule
de la gueuse :
La Mort,
assise, toujours maigre, au marbre du festin.

En quoi l'accordéon étiré et ramassé de cette admirable laisse jouant entre plusieurs alexandrins classiques n'est-il pas dans la ligne sinnueuse de nos plus vieux mouvements poétiques? Soit de nos « motets » du moyen-âge, soit des « chansons » dansées de Ronsard pour les ballets de cour de Fontainebleau?

Si nous considérons la variété dans la parenté des poèmes, autre révélation! Il est vrai que chaque année je m'efforçai d'indiquer aux poètes une direction particulière : l'année 1896 fut l'année des *Mois;* 1897, *des Graines et des fleurs;* 1898, des *Bêtes.* Les unes et les autres conformes aux *mois* de leur naissance ou de leur vie. Prenons le mars des trois années, et dans les poèmes d'André Gide (1896), de Francis Jammes (1897), d'Albert Saint-Paul (1898) ces fragments :

J'ai dit : — Pauvre âme! où veux-tu me mener?
Sera-ce voir les ruisseaux? Ecoute!

Sera-ce voir le long de la route
Les arbres dépouillés?
Sera-ce vers le ciel brouillé?

. . . .

Mon âme m'a dit : — Ce que l'hiver a pris,
Ne sais-tu pas, dis, qu'un printemps le ramène?
De la mer bientôt vers la triste plaine
Un soleil plus chaud va surgir.
Mars finit; Avril va venir,
Et l'éternel amour sur nos front renaître.

— Et qui sait si l'Eté, ravivant mon être
Dans l'air et la mer,
Ne te gardera pas pour un futur hiver
Le sommeil plus secret d'une amour plus navrée...

ANDRÉ GIDE.

Il te sera agréable, au mois de mars,
d'aller avec ton amie sur les violettes noires.
A l'ombre, vous trouverez les pervenches bleu de lait
qu'aimait Jean-Jacques, le triste passionné.
Dans les bois, vous trouverez la pulmonaire
dont la fleur est violette et vin, la feuille vert-
de-gris, tachée de blanc, poilue et très rugueuse...

. . . .

Si ton amie est jeune et a les jambes fines,
et si son corps est une douce et simple ligne
de lumière qui bouge à peine, et glisse,
le mois de mars sera à tes amours propice,
car sa lumière est pure et s'accorde aux bras lisses.
L'épaule de ton amie sera plus luisante
et tout son corps sera comme une source blanche
qui, de la tête aux pieds, se gonfle sur la hanche.

FRANCIS JAMMES.

La Licorne invincible galope dans les brumes,
disparaissant, reparaissant, ouvrant le ciel.

La plaine devient claire et bientôt la Belle
par le baiser de celui qui l'appelle
dans la matinée ensoleillée
sera réveillée.
Elle dort, souriante un peu
d'avoir peut-être ouï la Licorne de feu

qui emporte en sa joie,
en sa turbulente joie,
les jeunes Désirs qui montent à la vie.
Cependant que les aurores nouvelles,
plus belles devenues
de frissonner plus nues,
encore frêles,
pleurent de voir devant leur chair sans voiles,
pâlir les lampes d'or et d'espoir des étoiles.

ALBERT SAINT-PAUL.

Lisons et relisons ces trois morceaux, si différents de sentiment, de composition, de facture : du trouble de Gide à la tendresse didactique de Jammes et au symbolisme plus accusé de Saint-Paul, la même naissance du printemps n'apparaît-elle pas d'une jeunesse chaque fois délicieusement renouvelée?

De mois en mois, mille rusticités savoureuses nous tiennent au verger et du bestiaire des fermes aux travaux des champs. La vigne est « taillée », qui mûrira sur les « échalas » (Jammes), et les pommes dans les greniers se « rident » (Gide). La charrue et la herse, la faux, le fléau ne dissimulent point leur tâche, ni les bœufs au sillon et les nids de guêpes aux murs. Des « pucerons piquent la meunière et la réveillent »; elle appelle son chat « moustaché » (Klingsor). Le chat « poursuit les petits poulets dans la grange » (Ghéon). Des nuits, « la lanterne du cabaret » s' « éteint toute seule »; le four du boulanger est « plein de grillons » (Merrill). La chèvre broute « avec un bruit de ciseaux ». « On dirait qu'il a toujours neigé sur le dos des brebis » (Jammes). En février, « la pompe de la cour » est encore « vêtue de paille » (Ghéon). On foule, en juin, le trèfle doux et la ciguë acerbe » (Vielé-Griffin); septembre évoque le « teilleur de chanvre » (Régnier) et la « colchique aux nuances tendres » (Fontainas). Janvier n'est fleuri que de la « solitaire anémone » (Kahn). En mai, « les cygnes ont l'air en fleur — tout extasiés — comme des cerisiers » (Rodenbach). En décembre, on voit « des lièvres dont le sang met des traces dans la neige » (van Lerberghe). Partout alterne ainsi avec l'image transfigurative le trait vu, vivant, d'une netteté aussi précise

que chez n'importe quel réaliste parnassien, mais le trait toujours poétiquement ému, porté dans une réalité supérieure.

Le rappel des chansons ou du tour populaire n'est pas plus absent (Griffin, Herold, Verhaeren) que le rêve social (Mockel, Merrill) auquel on prétend que l'*art* des symbolistes se refusait parce qu'il n'en était pas envahi ni gâté. Et j'entends bien, non pas seulement le grand rêve *humain,* inséparable de tout idéal poétique ou même d'une simple générosité de cœur, mais le rêve intellectuel d'action *socialiste* et communiste dont tant d'écrivains aujourd'hui incendient leurs œuvres jusqu'à ne pas voir qu'il les réduit en cendre. Mais ni Stuart Merrill dans *Le Veilleur des graines* (février 1897) ou dans *Les Portes* (octobre 1898), ni Mockel dans *Le premier mai* (1897) en évoquant la misère et en appelant sa révolte féconde, n'ont oublié l'admirable principe symboliste : celui, à toutes les époques, de tout poète et artiste restant artiste et poète, qui est de laisser la beauté guider le moral et le social, non le contraire, qui est de forcer le social et le moral à se soumettre à l'esthétique, et l'esthétique à une imagination personnelle, synthétique et transformatrice. Dans Mockel comme dans Merrill, ce n'est pas leurs évocations sociales qui dominent le poème, mais les formes du mois et de la saison qui l'ont suscité. Le motif plastique est toujours en avant, et il faut lire *sous* les mots. Un double et triple sens en émerge. L'idée n'est pas nue; l'art n'est pas un : sont-ils moins simples?

Ecoutons Merrill :

Droit sous la croix, les bras tendus vers les labours,
Le vieillard qui veille sur le sort des moissons
Entonne, dans le désert de neige, l'oraison
qui fera fructifier le sol aux prochains jours.

Ecoutons Mockel :

L'avril est mort, ô frère,
Mais l'heure douce et forte glisse au-devant de nous :
Dans le mai d'aujourd'hui planté
tous les vents fraternels ont chanté.

Mais le plus remarquable, du point de vue de la composi-

tion poétique, est la manière dont nos symbolistes appuient sur les sensations de la vie réelle le souvenir mythique et légendaire. Le *Noël* de Verhaeren pour le décembre de 1896 est une forte imagerie de nos vieux colporteurs :

Dites, les gens, les vieilles gens,
Faites flamber foyers et cœurs dans les hameaux,
Dites, les gens, les vieilles gens,
Faites luire de l'or dans vos carreaux
qui regardent la route,
Car les mages avec leurs blancs manteaux,
Car les bergers avec leurs blancs troupeaux,
Sont là qui débouchent et qui écoutent
Et qui s'avancent sur la route.

Le dimanche des Rameaux que Francis Jammes glissait dans son *Calendrier utile* pour le mois de mars de 1897, comme une image pieuse dans un carnet de jardinier, n'est pas d'une gaucherie naïve moins prenante :

Si la pleine lune le veut, la PASSION échoit
vers le milieu ou vers la fin de ce beau mois.

Ensuite vient le beau dimanche des RAMEAUX.
Quand j'étais enfant on m'y attachait des gâteaux,
et j'allais à vêpres, docile et triste.
Ma mère disait : dans mon pays il y avait des olives...
Jésus pleurait dans le jardin des oliviers...
On était allé, en grande pompe, le chercher...
A Jérusalem, les gens pleuraient en criant son nom...
Il était doux comme le ciel, et son petit ânon
trottinait joyeusement sur les palmes jetées.

. . . .
Il avait un sourire et des cheveux en miel.
Il a ressuscité des morts... Ils l'ont crucifié...

Du mythe transposé bien qu'étroitement mêlé à toutes les beautés du vrai, Mockel dans son « Mai », de 1896, donne l'exemple le plus poussé, le plus inventé, le mieux réussi peut-être des trois *Almanachs*. En mai, s'étend le « fluide azur » et flotte « la juvénile rêverie — où l'âme, adolescente, incertaine s'éveille » ; en mai, la « lumière » s'épure, les brises ne sont que musique, « la fleur est jaillie au soleil », et c'est le *mois de Marie*, « ô adorable, noble, ô pérennelle

Fleur! » D'où une *Immaculée-Conception* qu'imagine le poète par graduations insensibles et subtiles épousailles entre les haleines et lumières printanières, entre les sourires de l'air et des eaux, entre toutes les clartés de la Terre et du Ciel, pour qu'une « clarté plus claire dans la clarté » apparaisse.

Or, sous la lumière il est né, ce jour,
où Marie, dénouant un songe vers les rives,
ne s'est pas vue au clair de l'onde unie.
Car Marie inclinait, sur l'onde, sa bouche
et, des lèvres tendues vers la clarté,
c'est Elle-même qu'elle a touchée
en touchant l'azur d'un baiser...

Alors, tous les vents des lointains ont chanté,
suspendus en l'air invisible;
Et par le simple geste d'une jeune fille
la terre a connu le chemin des cieux,
— quand, soudaine au signe impérieux,
droite de force surnaturelle,
La Vierge, en découvrant ses yeux,
a révélé vivant le Dieu futur en elle.

Non! je ne me trompe pas... Les recueils des trois *Almanachs* sont les témoignages incomparables d'une poésie qui n'a jamais mieux groupé, varié et lié ses inspirations. Aucune époque de la poésie française n'en offre de semblables. Mon jugement n'est pas le fruit d'une faiblesse paternelle. La lecture des poèmes entiers en convaincrait davantage. Ma prescience avait été heureuse d'un sens créateur soutenu dans la solidarité d'une composition et d'une présentation homogènes. Les mêmes poèmes replacés dans les recueils, souvent hétéroclites, des auteurs ont perdu toute une part de leur beauté. Certes ,il va sans dire, ils ne sont pas égaux entre eux; l'originalité de l'art et de l'idée n'y est pas toujours sûre. Cependant combien des participants refoulèrent dans la suite leurs conquêtes! Francis Jammes croit-il avoir dépassé ou même retrouvé dans *Les Géorgiques chrétiennes* la fraîcheur et le doigté de ce temps-là? Les plus inféodés encore au parnassisme, comme André Fontainas et Henri de Régnier, auront-ils égalé plus tard leur « Septembre » de 1897 et de 96? Aucun des alignements d'alexandrins auxquels

Régnier se complaira ne vaudra plus tard rythme, harmonie, ou même couleur de cette laisse merveilleuse :

Septembre, Septembre,
Cueilleur de fruits, teilleur de chanvre!
Aux clairs matins, aux soirs de sang,
Tu m'apparais
Debout et beau
Sur l'or des feuilles de la forêt,
Au bord de l'eau
En ta robe de brume et de soie,
Avec ta chevelure qui rougeoie
D'or, de cuivre, de sang et d'ambre,
Septembre, Septembre,
Cueilleur de fruits, teilleur de chanvre,
Debout et beau dans mes pensées,
Avec tes grappes et tes guirlandes
Entrelacées,
Avec tes lourdes lèvres douces
D'avoir baisé l'Eté, bouche à bouche!
Avec ton thyrse et tes flûtes et ta serpe,
Debout parmi les grosses herbes,
Avec ta corbeille à la hanche
Où tu recueilles les fruits des branches,
Avec l'outre de peau obèse
Qui charge ton épaule et pèse
Et suinte à tes coutures vermeilles
Le doux vin tiède
Où viennent bourdonner les dernières abeilles!

§

Quoi qu'il en soit, du point de vue du *verslibrisme, l'Almanach* était une affirmation péremptoire. Parmi les remerciements que je reçus dès la première année, je ne peux citer mieux que celui-ci :

[4 décembre 1895]

Merci mille fois, mon cher poète, de l'envoi de *l'Almanach*. C'est un petit livre qui pour la première fois peut-être montrera que *le vers libre a une vie aussi profonde que le vers traditionnel* (1). Il y a là des poèmes d'une beauté parfaite, le vôtre d'abord (2), puis

(1) Souligné par moi.
(2) Je n'étais et ne suis pas de son avis. J'aurais bien voulu le refaire.

ceux de Griffin, de Régnier, de van Lerberghe et enfin de Verhaeren qui me semble admirable.

Je vous remercie encore, et vous prie de me croire votre tout dévoué.

M. MAETERLINCK.

Ce témoignage est assez piquant, surtout si l'on sait que, lors de *la Chanson d'Eve,* Maeterlinck loua de préférence van Lerberghe pour ses vers réguliers...

D'une année à l'autre, des suffrages analogues se multipliaient. Lorsqu'en 1897, comme nous préparions le troisième *Almanach,* Vallette me dit :

— Ne croiriez-vous pas intéressant de demander aussi des poèmes en vers réguliers?

— Mais, Vallette, si je l'avais cru, je n'aurais pas commencé... Vous savez bien que le « vers libre » était la condition de mon départ.

— Sans doute... Aussi vous êtes entièrement libre... Seulement ne vous privez-vous pas de poètes remarquables?

— J'en suis convaincu. Toutefois, vous n'ignorez point que ce qui m'a paru intéressant n'était pas de rechercher uniquement de beaux poèmes, mais de permettre aux poètes d'un art nouveau d'en prendre mieux conscience coude à coude...

— Oui, oui... je vous ai compris... Ce qui n'empêche que le *Mercure* a l'air de prononcer ainsi des exclusions... Il vaut mieux dans ce cas que vous preniez publiquement la responsabilité de l'affaire.

Hélas! malgré la mention de ma direction sous le titre de 1898, le Comité du *Mercure* refusa de continuer. On se rend compte des raisons. Il n'avait pas déjà accepté sans mauvaise grâce de publier *l'Almanach.* C'est Vallette qui l'avait imposé. Dans une lettre du 9 septembre 1895, lorsque, malgré toutes les matières prêtes, il crut ne pas obtenir gain de cause, il m'écrivait :

« C'est chez nous évidemment que cet almanach devrait paraître. »

Seulement, ce qui lui avait plu était l'originalité de librairie où poètes et dessinateurs illustraient d'une manière inédite un calendrier. Que l'illustration répondît à une tech-

nique ou à une autre, rien ne pouvait lui être plus égal, d'autant, et dans la mesure très secondaire où la poésie le retenait, qu'il était surtout sensible aux bercements classiques et répétés. Quand il s'aperçut que *l'Almanach* devenait en somme une sorte de manifeste, il craignit, devant les hostilités grandissantes au renouvellement de notre art poétique, que le *Mercure* ne parût favoriser l'un des deux camps. Il craignit des divisions au *Mercure* même. N'avais-je été fol d'y faire paraître un recueil annuel où ne pouvaient figurer ni Laurent Tailhade, ni Jean Moréas, ni Albert Samain, ni Pierre Quillard, ni Remy de Gourmont (1), ni Pierre Louys, etc., etc...? Il était donc très naturel que Vallette laissât tomber *l'Almanach*.

Je n'en reçus pas moins un coup. J'aurais pu me défendre; mon traité n'était-il pas valable « pour cinq ans »? J'attendais cette défense, d'ailleurs, de mes camarades. Mais la plupart ne ressentirent pas du tout le coup qui leur était porté autant qu'à moi. Comme je le rappelais, il en est peu qui n'aient point pratiqué un éclectisme artistique et technique qu'on ne rencontre pas chez les innovateurs de la musique et de la peinture. A cela bien des causes... Les trois *Almanachs de* 1896-1897-1898 démontrent pourtant que ces causes ne sont pas aussi valables qu'on l'imagine. En analysant leurs petits recueils à travers ces souvenirs, j'espère en avoir fourni une preuve réconfortante pour tous ceux qui croient qu'une poésie est ruinée jusque dans son âme lorsque le poète ne l'approfondit point par tous les moyens d'un art qui lui soit propre.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'Obélisque de la Concorde. Le Centenaire d'un monument parisien trois fois millénaire. — L'Obélisque de Louqsor a été dressé au milieu de la place de la Concorde le mardi 25 octobre 1836. Comme l'opinion publique et les partis étaient surtout préoccupés de la guerre civile en

(1) Gourmont, partisan d'une réforme de la rime et d'une suppression beaucoup trop radicale de l'*e* muet, était opposé à la composition vraiment libre du vers.

Espagne, qui venait de coûter la vie au ministère Thiers, l'événement égyptien ne retint qu'un moment l'attention, et même une attention un peu étonnée.

Pris à Louqsor en mars 1831, protégé par un cadre de bois, amené au bord du Nil et allongé sur un bateau à fond plat de construction spéciale, appelé *le Louxor,* il avait descendu le fleuve à la faveur de la crue et était arrivé ainsi à Rosette. De là, remorqué par un vapeur, il avait traversé toute la Méditerranée sans accident, par une protection évidente d'Ammon-Râ. On avait dû le faire passer par le détroit de Gibraltar, pour gagner la Seine à son embouchure et la remonter jusqu'à Paris. — Un long voyage de près de trois ans.

On l'attendait dans l'été de 1833; et, lorsque le 28 juillet on avait rétabli sur la Colonne de la Grande Armée la statue de Napoléon, petit chapeau, redingote grise, on avait dressé, sur l'esplanade des Invalides et sur la place de la Concorde, deux simulacres de l'Obélisque, afin que le sentiment populaire se prononçât pour l'un ou l'autre emplacement. Il parut que la grande majorité préférait la Concorde. Quelques savants avaient proposé la cour du Louvre, sans doute afin de moins dépayser le pauvre Obélisque exilé en le rapprochant des sphinx et des momies du musée égyptien.

L'Obélisque n'arriva sans encombre à Paris, au pont de la Concorde, que le 21 décembre 1833. Il fallut encore des mois pour en préparer les fondations, pour aménager la place, pour construire le socle. Tout fut prêt enfin, sous la direction de l'ingénieur de la marine Lebas, pour le 25 octobre.

Ce fut une opération très simple, qui excita pourtant beaucoup de curiosité. Les journaux prétendent qu'il y avait sur la place, et aux terrasses des Tuileries, 200.000 spectateurs. 400 artilleurs s'attachèrent aux cordages qui, au moyen de chèvres, devaient soulever la pointe du monolithe, dont la base avait été présentée sur le bord de son socle.

Un premier effort, à dix heures du matin, éleva la masse d'environ un tiers de l'arc qu'elle avait à parcourir. On fixa ce résultat, et les artilleurs se reposèrent en se livrant à des acrobaties; il firent tomber un cabestan qui tua un vieillard trop curieux et fit deux blessés. On les pria d'être plus

sages. Un deuxième effort, vers une heure, porta le bloc au deuxième tiers de l'arc du soulèvement.

C'était le moment de faire venir les autorités. Le roi, prévenu, arriva aux Tuileries, avec la famille royale, pour s'asseoir au balcon du ministère de la marine. Alors, devant tant de majesté, l'Obélisque acheva sa carrière et se dressa debout sur le socle qui l'attendait, parmi les applaudissements de la foule : « Vive Lebas! Vivent les artilleurs! »

Un drapeau tricolore flotta un moment au sommet, pour remplacer le Soleil de Louqsor.

Dès lors, il fut enveloppé de mystère autant que de vénération. Il est probable que beaucoup des spectateurs du 25 octobre 1836 ne surent pas lire les hiéroglyphes des quatre faces de l'Obélisque; il est probable que beaucoup des passants du 25 octobre 1936 sont dans la même ignorance, respectueuse sûrement. A l'occasion du centenaire, ils seront contents d'en savoir un peu plus.

Il leur faut savoir d'abord que l'Obélisque, celui-ci et tous les autres, sont des signes astronomiques. Leur pointe dorée réfléchissait les rayons du soleil, selon des plans que les astronomes de Thèbes avaient calculés avec une science qu'on n'a pas encore toute retrouvée; et, tout autour de la pierre, orientée comme il convenait, l'ombre qu'elle portait sur le sable sans cesse marchait et comptait les heures.

Le dernier des fellahs savait, selon les saisons et la longueur de l'ombre, l'heure que disait le Soleil, — aiguilles de ce magnifique et vivant cadran solaire que représente chaque morceau de la terre d'Egypte.

Vraiment, il pleut trop à Paris pour qu'on le comprenne et qu'on en ait la moindre idée. Et ceux qui ont vu l'autre obélisque, frère de celui-ci, resté à Louqsor, sentiront l'amertume et la cruauté d'une pareille séparation. Qu'on ne nous force pas à dire pourtant que nous demanderions le retour de notre obélisque à Louqsor. D'ailleurs, nous l'avons, jusqu'à un certain point, consolé en lui donnant la place d'honneur au cœur de notre grand Paris.

Au reste, nous ne l'avons pas enlevé à l'Egypte, comme on a fait pour orner les places publiques de Rome. Le nôtre n'est pas un trophée, butin de victoire. Il nous a été donné,

en signe d'amitié, par le vice-roi d'Egypte Mohamed-Aly. Et ce don a pris depuis cent ans plus de sens encore qu'au premier jour; car l'histoire habille les monuments d'une vie toujours nouvelle, comme le soleil d'Egypte nourrit ses obélisques chaque jour d'une nouvelle chaleur.

Notre obélisque a été taillé dans le granit de Syène et dressé à Louqsor, c'est-à-dire au centre de Thèbes, la Thèbes aux cent portes, l'illustre capitale des plus illustres Pharaons, en l'honneur du plus illustre d'entre eux, Ramsès II, et de la plus éclatante victoire que racontent les hiéroglyphes de l'ancienne Egypte, la victoire sur les barbares de Syrie, quinze siècles avant Jésus-Christ... Nous sommes ici en pleine actualité.

Il rappelle la glorieuse campagne de Ramsès II au delà de l'isthme, jusqu'à l'Euphrate, — comme sa voisine, la Colonne de la Grande Armée, rappelle la glorieuse campagne de Napoléon au delà du Rhin, jusqu'au delà du Danube.

Voici l'histoire, puisqu'elle se répète et se répétera, étant écrite sur la carte de la terre. Abondamment nourrie par les fruits du Nil, la vieille Egypte des Pharaons de Memphis, près du Caire, vivait heureuse dans les travaux de la paix; elle avait le loisir de remplir le règne de ses rois par la construction de leur sépulture, c'est-à-dire de leur maison éternelle.

Elle fut interrompue dans cette paix bien des fois séculaire par des nomades venus d'Asie par l'isthme; ils détruisirent Memphis si parfaitement que nous en cherchons toujours la trace, et pendant longtemps ils jouirent du butin de leur victoire. Ainsi, les Barbares de la Germanie, ayant franchi le Rhin et le Danube au ve siècle de l'ère chrétienne, établirent leur domination sur les pays de la Méditerranée, les pays du soleil, pendant plus de dix siècles, et il fallut de longs et rudes efforts ensuite pour les rejeter dans leurs brumes; même, ce n'est pas tout à fait fini.

Cependant les Pharaons s'étaient retirés dans la Haute-Egypte, et y avaient fondé un nouvel empire, plus puissant encore que celui de Memphis. A cause de leurs méchants voisins, ils se donnèrent un appareil guerrier, et leur capitale Thèbes, où sont aujourd'hui Karnak et Louqsor, pouvait

faire sortir 10.000 guerriers et beaucoup de chars d'assaut par chacune de ses portes. Alors ils purent reprendre l'offensive contre les Barbares qui leur avaient pris la Basse-Egypte. Avec le secours divin d'Ammon-Râ, ils les chassèrent. Pour les empêcher de revenir, Ramsès II les poursuivit loin au delà de l'isthme, jusque dans les montagnes du Liban, jusqu'à l'Euphrate; il leur infligea le châtiment qu'ils méritaient; il ramena des milliers de prisonniers qui, dans les années suivantes, furent exécutés, afin de prolonger cette leçon exemplaire.

Les temples de Karnak et de Louqsor et les tombes royales de la rive gauche du fleuve, l'autre côté du « Lac », le côté de l'immortalité, racontent ces hauts faits, à jamais gravés en signes hiéroglyphiques, que nous ne savons lire que depuis cent ans. Et l'Obélisque de la place de la Concorde représente, tout en haut, à la base du pyramidion, Ramsès II agenouillé offrant à Ammon-Râ, son divin protecteur, des vases de vin et d'eau.

Et, au-dessous de cette image, sur les quatres faces de l'Obélisque, en formules pieuses qui se répètent comme des litanies, le Dieu lui répond :

Je te donne la Santé parfaite. Je te donne la Vie, la Stabilité, et le Bonheur durable.

Le Dieu-Soleil, Taureau fort qui a frappé les barbares Khétas, — ce sont les montagnards du Liban — Seigneur du diadème qui combat contre des millions d'ennemis, Lion magnanime, Epervier d'or, le plus fort de la terre entière, oblige la terre entière à venir reconnaître sa toute-puissance.

Il a dressé l'Obélisque, lui le Fils du Soleil,
Qui vit éternellement.

On lit encore :

Le Dieu Soleil, Taureau fort, combien multipliés sont tes monuments, roi très fort, fils aîné du Soleil! Sur son trône, le Roi de la Haute et de la Basse-Egypte, fils du Soleil, qui a élevé la demeure d'Ammon, Thèbes la Glorieuse, qui couvre l'horizon à l'est par ses grands monuments, pour l'Eternité.

Roi de la Haute et de la Basse-Egypte,
Fils du Soleil, le Vivifiant.

Et à mesure que le Soleil tourne autour de l'Obélisque, de l'est au midi, du midi à l'ouest, la prière du Pharaon monte à toutes les heures du jour vers le Dieu Bienfaisant qui lui a donné la Gloire et qui donne à l'Egypte l'Abondance.

Et c'est pourquoi la pointe de l'Obélisque, le Pyramidion de là-haut, était doré. Et c'est pourquoi nous devrions le dorer comme il était à Louqsor autrefois. Il aurait moins froid, et peut-être appellerait-il un peu plus de soleil sur nos pays pluvieux : il est si ridicule de l'éclairer par en-bas avec des pots!

EDOUARD DRIAULT.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Un salon diplomatique au XXe siècle. — Lorsque Mme de Staël mourut, les Genevois les plus sévères à l'égard de Corinne se sont écriés : « Quel malheur! Un si beau salon se ferme, où se rencontraient des diplomates et des écrivains venus de partout! » Plus tard, on surnommera ces élites qui se passionnaient pour des idées et qu'attirait une femme de génie : « les Etats généraux de l'Europe. »

Les Genevois d'aujourd'hui ont exprimé presque dans les mêmes termes un regret analogue en apprenant, au mois de décembre dernier, la mort subite de Mme Victoria-Alexandrina Barton : « Quel malheur! un salon si utile, ouvert aux délégués de tous les pays, et que l'on considérait comme une annexe officieuse de la Société des Nations! »

Une annexe officieuse... La maison de Mme Barton, sur la rive du lac, fut pendant quinze ans le rendez-vous des ministres et des délégués qui s'occupaient à Genève des affaires du monde. Mais, tandis que Mme de Staël se plaisait à éblouir et stimuler l'esprit de ses hôtes par une conversation étincelante, Mme Barton se contentait de sourire et ses silences favorisaient les graves entretiens.

Année après année, ce salon aux boiseries grises, ce jardin qui descend vers le lac, ces vieux arbres, recueillirent les échos des discussions poursuivies dans le palais tout proche, furent témoins des alternatives d'espoir et d'inquiétude; chez Mme Barton les débats reprenaient, adoucis. Echappant à la salle des pas perdus, à l'œil inquisiteur des journalistes, à

l'objectif des photographes, les délégués se détendaient. Une sorte de bienveillance, partout répandue, l'atmosphère sereine d'un salon, les disposait à se mieux comprendre; auprès de cette femme de bonne volonté les questions les plus inextricables semblaient se dépouiller de leurs épines, ces questions qui, dans la salle du Conseil, paraissaient insolubles.

Mme Barton avait-elle la passion de la politique? Si elle adopta cette maxime de Mme de Staël : «s'occuper de politique est religion, morale et poésie tout ensemble», elle se borna à s'intéresser aux vues de chacun de ses hôtes, à essayer de les rejoindre, d'amener les adversaires à s'entendre. Organiser la paix en Europe, quelle tâche magnifique! La Société des Nations lui inspirait une confiance totale; dès 1920, elle consacra son temps et ses forces à la servir.

Il semble que toute sa vie ait préparé Alexandrina Barton à jouer ce rôle de bonne fée, accourue au chevet d'un berceau prodigieux.

Elle avait grandi à Genève, dans cette villa Lammermoor que son père, sir Robert Peel (1), ami dévoué de la Suisse et bourgeois d'honneur de Genève, avait achetée et se plaisait à embellir. Filleule de la reine Victoria, elle se sentait privilégiée et se plaisait à ses devoirs. Jeune fille, elle s'exprimait correctement en français, en allemand, en italien, en espagnol. A vingt et un ans, après un voyage à Londres où elle fut présentée à son auguste marraine, elle épousa l'homme qu'elle aimait, Daniel-Fitzgerald-Pakenham Barton, consul d'Angleterre à Genève. Epris du lac et musicien, il eut son yacht et son orchestre, l' «Harmonie nautique», et fit construire pour cet orchestre une vaste salle de concert, le Victoria Hall qu'il donna plus tard à Genève. La villa Lammermoor ne tarda pas à recevoir une société cosmopolite; les châtelains des deux rives s'y donnaient rendez-vous. Le prince Brancovan venait d'Amphion sur son bateau, la *Romania*, et il amenait ses filles, la comtesse Anna de Noailles et la princesse Hélène de Caraman-Chimay.

Brillante période, écourtée par la longue maladie de Barton, qui le condamnait à une retraite absolue. Il mourut à l'âge de

(1) Fils de Robert Peel, le célèbre homme d'Etat anglais.

57 ans, en 1907. Ses cendres furent dispersées au vent du lac selon le vœu de cet Ecossais romantique.

Vint la guerre. Au service de la légation de Grande-Bretagne en Suisse, Mme Barton ne se contenta pas de secourir les soldats anglais prisonniers, elle remplit des missions officieuses. Sir Horace Rumbold avait en elle une pleine confiance : lorsque se posa la question d'amener l'Empire austro-hongrois à conclure une paix séparée, ce fut Mme Barton que le ministre anglais chargea de voir le comte Mensdorff, de passage à Berne. Elle l'avait connu autrefois, jeune secrétaire d'ambassade; plus tard, elle le retrouva, ambassadeur d'Autriche à Londres. Leur estime réciproque, leur ancienne amitié faciliteraient la périlleuse démarche.

Le comte de Mensdorff a écrit l'impression que lui laissa cet entretien :

...J'ai eu à Berne une longue entrevue avec Mme Barton, dont je garde un souvenir ineffaçable. C'était la première fois depuis 1914 que je rencontrais, sur un terrain neutre, quelqu'un de mes vieux amis de l'autre côté de la barricade, avec qui je pouvais causer franchement et en complète confiance.

Rien ne saurait égaler le tact et la bienveillance avec lesquels Mme Barton a conduit cet entretien, durant lequel — tout en représentant des camps opposés — nous avons pu causer à cœur ouvert, avec une parfaite compréhension des points de vue réciproques, des événements que nous déplorions et dont nous souhaitions la cessation avec la même ardeur.

Tels furent les débuts d'Alexandrina Barton dans la diplomatie. Dès lors, elle ne cessa plus de s'intéresser aux affaires internationales. Quand se fonda la Société des Nations, elle crut voir se lever l'aube d'une ère nouvelle. Son amour pour la paix, sa foi évangélique, son désir d'être utile, son besoin d'activité trouvaient un aliment. La besogne écrasante du secrétaire général, sir Eric Drummond, lui permettait peu d'échapper à ses fonctions officielles et de réunir les représentants des Etats, loin du palais, dans une intimité favorable. Mme Barton le comprit et elle s'efforça de seconder sir Eric en ouvrant sa maison à tous ceux qu'appelaient à Genève les travaux de la Ligue.

Période des premiers pas, période critique où l'on tremblait

sans cesse, tant la Société des Nations se révélait fragile, où Branting s'écriait d'un accent pathétique : « Ne lui demandez pas trop de choses, pourvu qu'elle vive! » Mme Barton, Alex, comme on disait, répétait avec Branting : « Pourvu qu'elle vive! » Et elle hochait la tête en écoutant Léon Bourgeois, qui réclamait une milice internationale; elle approuvait les philippiques de lord Robert Cecil : « Guerre à la guerre! » Malgré les sombres pronostics, elle gardait intact son beau rêve.

Elle assistait à toutes les séances, s'intéressait à toutes les questions : l'entrée de l'Allemagne, les mandats, le sort de l'Albanie, les réfugiés, cette tumultueuse ville de Dantzig qui n'a jamais fini de préoccuper le Conseil. Des difficultés inattendues surgissaient à chaque instant : Alex demeurait optimiste. Plus tard, le projet de désarmement universel la remplira d'espoir...

Elle écoutait discuter les experts, et qu'il s'agît des restrictions commerciales, de la contrebande de l'opium, ou de protéger les baleines, — rien ne la laissait indifférente.

Elle accueillait les représentants de chaque Etat avec une mansuétude égale pour tous, recevait certaines confidences, partageait de grands soucis et savait garder les secrets : jamais une parole imprudente, un propos redit; une cloison étanche isolait ses nombreuses amitiés : cette femme était née diplomate! S'agissait-il de disposer deux adversaires à s'entendre? Elle les invitait à sa table; encouragés par son sourire, ils oubliaient leurs rancunes. Devenait-il nécessaire de renseigner un ministre, d'attirer son attention sur quelque point scabreux? Un déjeuner amical donnait à l'avocat bénévole d'une cause menacée, d'un petit pays en détresse, l'occasion d'approcher l'augure, inabordable ailleurs. Mme Barton s'effaçait, et, selon sa discrète habitude, se bornait à préparer une atmosphère de bienveillance. Que de problèmes furent éclairés ainsi, dans le salon intime ouvrant sur le lac! Que d'erreurs épargnées à ce monde malade! Pour que les choses s'arrangent, il suffit souvent de s'expliquer. Encore faut-il avoir l'occasion... Alex était toujours prête à la fournir.

Lorsqu'on décida de bâtir le Palais de la Ligue sur un terrain contigu à la villa Lammermoor, on ne tarda pas à

s'apercevoir que l'emplacement était trop étroit pour loger la bibliothèque offerte par M. Rockefeller. Le Conseil d'Etat de la République et canton de Genève fit demander à Mme Barton de lui vendre sa propriété. Dévouée à la Société des Nations, elle fut sur le point de consentir à ce sacrifice : aliéner cette maison de son enfance où s'écoula sa vie. Mais des amis, qui redoutaient de voir se fermer un salon nécessaire à la diplomatie mondiale, intervinrent. Gustave Ador lui écrivit une lettre péremptoire : « Tenez bon et ne cédez pas à ceux qui sont pris d'un vent de folie!... Que deviendrait Genève sans votre villa et sans vous? »

Après des hésitations et des luttes, elle suivit ce conseil et déclara : « Ma propriété n'est pas à vendre. »

C'est alors que Genève dut offrir à la Société des Nations le parc de l'Ariana. Alex, en sauvant sa maison, sauvait le plus beau de nos sites.

Les années passent. La Société des Nations atteint ses quinze ans. Mme Barton, assistant à l'Assemblée d'automne 1935, pressentit peut-être que c'était la dernière fois. Avant son départ pour Paris et Bruxelles, elle voulut voir M. Avenol et lui confia ses soucis : discernait-elle les difficultés inextricables où s'engageait la Ligue?

Le 19 décembre, elle était invitée chez M. Hymans, à Bruxelles. On l'attendit en vain. Ses hôtes s'inquiétèrent, car elle n'avait pas coutume d'oublier une promesse. Dans l'après-midi, Mme Hymans courut s'enquérir de son amie.

À l'hôtel Astoria, personne n'a vu Mme Barton, hors la femme de service qui lui portait le thé matinal. Mme Hymans, au seuil de la chambre fermée, frappe en vain. On entre. On découvre, gisant sur le lit, un cadavre. Alex est morte selon sa manière discrète, toute seule, sans une plainte.

Alors on se rappela que cette femme, si jeune d'apparence, et si active, approchait de ses 70 ans...

« Grande, élancée, petite tête, cou gracieux, un dos et une tournure que toutes les femmes lui enviaient », telle l'a décrite M. Hugh R. Wilson, ministre des Etats-Unis à Berne. Et il ajoute: « Vêtue invariablement suivant les modes de sa jeunesse; à sa vue, le mot « victorien » venait instinctivement aux lèvres. »

Tous ces diplomates qui furent « ses amis », consternés par la nouvelle de sa mort, envoyèrent à l'envi leurs témoignages d'affection et de gratitude, bouquets de fleurs jetés sur sa dépouille.

« Hôtesse de la Société des Nations », dit M. Avenol.

« Mme Barton avait renoué au bord du lac de Genève une grande tradition : durant quinze ans, la villa Lammermoor fut comme un foyer européen... » déclare M. Edouard Herriot. « Mme Barton, durant ces années que l'on peut appeler les années heureuses de la Société des Nations, a joué avec une discrétion passionnée un rôle infiniment utile... Elle croyait à un avenir de réconciliation européenne... »

« Les réunions de la villa au cours des sessions du Conseil fournissaient souvent le lubrifiant qu'il fallait aux rouages de la Ligue », atteste sir Horace Rumbold.

Elles « eurent une influence durable sur la politique internationale », affirme M. Ramsay Mac Donald. « Rien de ce qui est humain n'y semblait étranger. »

M. Grandi, ambassadeur d'Italie à Londres, rappelant « l'atmosphère sereine, amicale, et propice de la villa Lammermoor », évoque la figure de Mme Barton : « Pour nous tous, elle était la reine de Genève. Toujours je pense à elle comme à ma *Stella Confidente*, ce qui, en italien, est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à une amie loyale et compréhensive. »

« Son salon devint la Mecque de la Société des Nations », renchérit sir Austen Chamberlain.

« Elle écoutait, sympathisait, rapprochait avec une discrétion et une bonne humeur inépuisable, écrivit dans le *Times* sir John Simon, et cela avec ce geste soudain encourageant de la main, qui lui était si vraiment, si délicieusement personnel. Fidèle à ses amis, elle ne les abandonnait pas, quelles que fussent les rafales soufflant dans les corridors de la Société des Nations.»

Et M. Pierre-Etienne Flandin constate : « Elle avait fait de sa maison le foyer de l'entente franco-britannique à Genève. »

Une dernière fois, un matin de décembre, le salon de la villa Lammermoor tendu de noir et transformé en chapelle

ardente, se remplit d'hôtes cosmopolites. Un pasteur anglican récita les prières. Puis le cercueil, disparaissant sous une croix d'œillets roses, franchit la porte, accompagné par M. Motta, conseiller fédéral, ancien président de la Confédération suisse, par tous les ambassadeurs et suivi d'un cortège de couronnes qui arboraient les noms de pays divers.

Mme Barton a voulu que ses cendres fussent dispersées sur les pelouses de ce beau parc qu'elle donne à la Confédération suisse en prescrivant de respecter les arbres. Ainsi garde-t-il un peu de sa présence. Son souvenir demeure autour de cette maison dont elle a essayé de faire une maison de la paix.

NOËLLE ROGER.

LETTRES NÉO-GRECQUES

G. Skaribas : *Mariabas*, roman; Papadoyannis, Athènes. — Nicolaï Kazan : *Toda-Raba;* Le Cahier Bleu, Paris. — Le Cinquantenaire littéraire de Palamas. — G. Ritsos : *Trakter :* Govosti, Athènes. — G. Ritsos : *Pyramides;* Govosti, Athènes. — Melissanthi : *Phlegomeni Vatos;* Typ. Mataranga, Athènes. — L. Iakovidi-Patrikiou : *Saranda Tragoudia;* Kyklos, Athènes. — D. Oikonomidis : *To Nisi mou;* Flamma, Athènes. — Sotiris Skipis : *Limania kai Stathmi* (1922-1930); Athènes. — Mich. Argyropoulos : *Gkioulisstan tou Saadi;* Kyklos, Athènes. — Mémento.

L'expérience aidant, le rationalisme pur se trouve peu à peu dépassé, au moins chez les esprits qui cherchent la vérité pour elle-même, et non pour les profits que l'on en peut tirer. L'on commence à discerner que la raison n'est point créatrice, mais seulement ordonnatrice, et que toutes les sources de création pure sont dans la sensibilité.

« Tout est suspendu à la sensibilité », dit Paul Valéry lui-même, et Sikélianos, qui rapporte le propos dans l'une de ses récentes conférences (*L'Hellénisme contemporain N° 8*) rappelle opportunément que Goethe et Léopardi la considéraient comme une vertu en elle-même. Mais la sensibilité est un fleuve, et l'on ne peut bâtir qu'en eau calme. C'est à la raison d'établir les barrages nécessaires, et ces barrages seront toujours surmontés, submergés un jour ou l'autre. Impossible d'endiguer définitivement la poussée de la vie. Elle fait volontiers fi de notre logique, et c'est quand nous avons cru, par la rigueur de notre pensée, nous rendre maîtres de ses fatalités qu'elle surgit des profondeurs de notre subconscient pour nous dicter ses lois. La fréquentation des littératures du Nord n'a

sans doute pas été sans influence sur M. Jean Skarbas, quand, soucieux d'être avant tout de son époque et de découvrir une nouvelle formule d'art, il a entrepris d'écrire son **Mariabas** et n'a pas hésité, pour ce faire, à fouler aux pieds la logique ordinaire des faits concrets. M. Skarbas est un poète; il ne décrit pas; il n'analyse pas; il suggère. Il brouille volontiers les formes et les couleurs; il fait bon marché des lignes et des volumes. C'est un monde étrange, paradoxal, presque irréel, qui se révèle à nous, un monde de visions infra-conscientes, où tout s'ordonne selon une fantaisie presque démoniaque, où une sorte de lyrisme retenu alterne avec le sarcasme.

Mariabas pénètre en nous comme une flamme sulfureuse. *Mariabas,* terrien de Chalcis, évoluant à travers les figures de Chalcis, incarne les incohérences de l'être humain dans la tempête morale d'aujourd'hui. Il est quelque chose de plus qu'un fantôme, sans être tout à fait un homme vrai. Il vit pourtant d'une vie intense et chaotique, paradoxal et risible, diabolique et plein de contrastes, dans la trouble atmosphère des êtres que n'alimente aucune foi certaine et que la raison ne saurait guider, parce qu'ils rompent ou enjambent toutes les lisières. Un mythe, le mythe de l'homme présent! Oui, certes. C'est pourquoi ce livre original et plein de surprises est bien plutôt un poème, au sens où l'entendent les Russes, qu'un simple récit romanesque. On a comparé Mariabas au Nagel de Knut Hamsun. Mariabas nous semble assez différent, en ce sens qu'il repousse toute limite précise de réalité pure, et qu'il est infiniment plus synthétique. En tout cas, le livre marquera sans doute une date dans l'évolution de la prose néo-grecque.

L'*Astrolabe* de M. Photis Kontoglou, qui nous promène à travers l'Asie-Mineure du xve siècle, affirme dans le genre fantastique des qualités de style de même ordre. L'auteur de *Pedro Cazas* se veut simple jusqu'à paraître fruste. Cette rude et volontaire sobriété n'en laisse pas moins deviner une sensibilité des plus riches.

Ne devons-nous pas nous défaire de toute rhétorique traditionnelle, si nous voulons discerner le tréfonds des choses et de l'Homme? Cependant que l'éternelle illusion entraîne

les partisans à déformer la vérité pour mieux nourrir leur passion, le penseur désintéressé va plus loin et monte plus haut. De sa cime immobile il regarde s'écouler le flot de la vie. Poète et métaphysicien, traducteur inspiré de la *Divine Comédie,* M. Nikos Kazantzakis a couru le monde; il en a fait le tour aussi bien que des diverses doctrines humaines. Comme tous les grands esprits de la Grèce éternelle, il a le sens du mythe, et il compte parmi les rares qui soient capables de jeter sur les événements contemporains le regard averti de l'introspection intuitive. Comme Palamas et Sikélianos, c'est en approfondissant le sentiment de race qui sommeille en lui qu'il atteint l'universalité. C'est pourquoi, quoiqu'il ait rédigé en français son étrange **Toda-Raba,** ce document capital de sa pensée, tant pour la forme que pour le fond, appartient à l'hellénisme le plus moderne. Le roman s'offre à nous comme une immense fresque aux tons durs et heurtés. Il a pour thème essentiel l'expérience soviétique, dans la ferveur mystique qui l'anime et dans son dynamisme messianique. Et cela intéresse, non seulement la Russie, mais aussi la Grèce et toutes les nations. Lénine, pour toutes les foules opprimées de la terre, fait figure de saint prophète. Mais le paradis qu'il propose doit s'ouvrir ici-bas. Or, l'auteur est un homme au cœur enflammé, à l'esprit lucide et impitoyable. Il prend soin de nous en avertir. Géranos n'a pour chef ni Faust, ni Hamlet, ni Don Quichotte; mais Don Ulysse. C'est sur son voilier qu'il est venu en U. R. S. S. Rentré en Ithaque, le nouvel Ulysse a tué les ennemis, mais il étouffait dans sa patrie, et il est reparti vers le Nord à l'appel de la Sirène slave. Il écoute le chant merveilleux, mais il garde son âme intacte.

Ce qui m'intéresse en U. R. S. S., dit-il, ce n'est pas l'homme ni la terre, ni le ciel, mais la flamme qui dévore homme, terre et ciel. Amélioration du sort de la masse ou de l'élite, bonheur, justice, vertu, amorces populaires qui ne m'attrapent pas. Une seule chose m'empoigne : je la cherche partout et je la suis de mes yeux avec effroi et bonheur : la ligne rouge qui perfore et traverse comme un chapelet de crânes les hommes... Tout le reste est indigne d'une âme affranchie.

Ailleurs il dit et l'on pourra faire la comparaison avec

l'impressionnant témoignage de Florian Parmentier dans *L'Etoile Rouge :*

Vous, les communistes, ne savez pas, n'osez pas savoir. Aussitôt que les assaillants prendront le pouvoir — la table — ils se mettront eux aussi à s'engraisser et à s'engourdir. Et d'autres masses souffrantes et affamées surgiront de nouveau sur la terre. Ainsi, lse flots humains montent et descendent en cadence, sans trêve, jusqu'à la fin des siècles.

Et voici comment M. Kazantzakis, en dédicace, présente son œuvre. Cette dédicace est aussi une explication :

Cette confession en forme de roman n'a qu'un héros. Les divers personnages qui s'y meuvent ne sont que les diverses facettes d'une seule conscience, qui a vécu et reflété la réalité — complexe, fluide, à maintes faces — de l'Union soviétique. Seul le Nègre est en dehors et au-dessus du héros.

Costis Palamas n'a exploré le monde qu'en esprit; mais sa divination géniale a su retrouver les sources profondes de la pensée hellénique. Il a repéré le cheminement de ce grand fleuve où s'abreuva tout l'Occident, et l'idéal socratique a trouvé en lui son Messie. Après l'avoir salué comme aède du Réveil hellénique, l'élite universelle ne pourra longtemps se soustraire à l'acclamer comme prophète. A ce propos *L'Hymne libérateur* de M. Récatas et les ouvrages de M. Chalas auront ouvert à la critique une voie salutaire. De même, les huit matinées littéraires organisées par le monde athénien des Lettres pour fêter le **Cinquantenaire** du premier livre **de Palamas** sont venues préciser bien des points de vue sur la personne et sur l'œuvre du Maître vénéré (*Ta Néa Grammata. Juin 1936. L'Hellénisme contemporain*, n[os] 5, 6, 7, et 8).

C'est à M. Rigas Golphis que revint l'honneur de prendre la parole, lors de la première séance. L'éminent poète et critique avait pris pour thème de sa conférence le premier livre de Palamas; *Les Chansons de ma Patrie* parues en décembre 1885, œuvre de sincérité vigoureuse, en réaction contre le faux romantisme de l'époque. Ce livre, qu'imprègne un profond sentiment de la poésie populaire, ouvrit une voie nouvelle vers un art vivant, nourri de vérité. Quelques-uns des thèmes essentiels de la poésie palaméenne, les plus signi-

ficatifs, ont reçu leur première forme dans *Les Chansons de ma Patrie.*

Le soin de définir le lyrisme de Costis Palamas devait incomber à M. Tellos Agras. Il convenait d'insister tout d'abord sur le tournant d'histoire littéraire, que signale le début de Palamas. M. Tellos Agras n'y a pas manqué. Pour lui, le mouvement poétique, inauguré par l'auteur des *Chansons de ma Patrie,* pourrait s'appeler la halte anti-romantique. Cette halte marque l'avènement du réalisme en poésie et l'abandon de la *catharévoussa...* Palamas s'empare, non seulement du présent de sa race et de son pays, mais, au nom de la vérité historique ou mythique, de l'Hellénisme entier, et c'est ce que nul autre que lui n'a su faire jusqu'ici. Palamas s'est ingénié à exprimer toute la vie et le mystère même des choses visibles. De là son génie essentiellement lyrique. Palamas a un autre mérite : celui d'avoir su révéler aux Athéniens la poésie des Iles Ioniennes et de Solomos en particulier. A ce propos, M. Tellos Agras esquisse un parallèle entre le lyrisme de Palamas et celui de Solomos. Solomos, dit-il, a trouvé son paradis; Palamas se débat au milieu d'un enfer dantesque. Palamas a le sens de l'inconcevable, et il s'éprouve lui-même comme prophète. C'est en quoi il se rattache à l'Orient.

La conférence de M. Chr. Xanthopoulos fut consacrée à l'idée de paix, c'est-à-dire de fraternité et d'amour, dans l'œuvre du Poète. L'œuvre de Palamas est un prisme de l'âme nationale. Palamas veut la grandeur de sa patrie, mais dans un sens largement humain et hautement spirituel. Aussi a-t-il pu dire : « J'aime la Grèce, mais je suis en même temps citoyen de l'Univers. »

Le 3 avril, au *Parnassos* également, Palamas, ascète et initié, eut pour commentateur son fils spirituel le plus authentique, le poète Angelos Sikélianos, qui entreprit de dévoiler au public la région sacrée où saigne la plus secrète pensée du Maître. Tous les vrais créateurs aspirent à entrer en communion plus ou moins fugitive avec l'âme du Cosmos, et cette communion fait naître aussitôt en eux un drame poignant; car ils luttent désespérément pour jeter dans l'automatisme des âmes qui les entourent un peu de la pleine

lumière, qui leur fut révélée à force d'abnégation. Lutte plus ou moins heureuse, mais au sein de laquelle nul véritable élu de l'Esprit ne saurait faiblir.

Palamas, dont Sikélianos se réjouit de fêter l'hypostase mystique, s'est proclamé lui-même un ascète tourné vers l'action. Cet ascétisme s'est greffé sur un héritage de douleur : douleur personnelle, douleur de sa race.

Par ainsi, le lyrisme de Palamas est un fleuve de feu. La pierre où le poète pose la tête, dans les intervalles du combat tragique entre la Chair et l'Esprit, est celle de Jacob, quand il voyait sur l'échelle mystique monter et descendre les anges, puissances créatrices qui conduisent l'ascète à l'initiation, à la sphère où les pôles opposés se rencontrent, où la terre et le ciel se confondent. Méprisant sans fol orgueil les puissants du monde, le poète s'est acheminé ainsi à la Sainteté véritable, et sans doute eut-il pour mission de préparer la rédemption totale de la Nation à laquelle il appartient. Aussi bien, la haute leçon qu'il donne dépasse-t-elle la Grèce. Un regret pourtant persiste en lui, c'est de n'avoir pu vivre cœur à cœur avec la Nature.

La causerie de M. Tsatsos prit pour thème de caractériser les types féminins mis en scène par le poète : Trissevyéni, Meletia, Théophanô... M. Sykoutris, de son côté, en deux conférences successives, s'efforça de dégager le sens profond des *Douze paroles du Tsigane,* tant au point de vue de l'Homme que du groupe humain et de l'Hellénisme en particulier.

Nulle part Palamas n'a semé plus d'idées, intégrées en de lumineux symboles.

Parce que Palamas a beaucoup travaillé avec les livres, nombreux sont les jeunes qui sont portés à l'accuser d'avoir œuvré en dehors de la vie. Guerres et révolutions ont semé dans les âmes le dégoût du monde présent. Beaucoup se réfugient dans l'utopie plus ou moins révolutionnaire. Les tares de la vie contemporaine offrent, certes, de nombreux sujets aux amateurs de diatribes ou de peintures aux couleurs crues. Le roman bénéficia largement de ces tendances, et la poésie n'en garde pas moins toutes ses prérogatives. C'est que la jeunesse a besoin d'un idéal qui la console de

la réalité vulgaire et que, au surplus, la Poésie est une évasion pour l'artiste-né. Elle s'alimente d'exaltation.

Autant par son titre que par son contenu et par la grande pitié qu'il dégageait pour les misères humaines, le premier recueil de M. Ritsos : **Tracteur** fit forte sensation. Amateur de rythmes amples et d'images neuves, M. Ritsos donne dans **Pyramides** mesure plus nette de son beau talent enfiévré de justice.

L'idéologie révolutionnaire est, cette fois, moins encombrante, et l'émotion personnelle s'exprime avec moins de tension volontaire, sinon avec moins d'âpre amertume. M. Ritsos affectionne les formes largement mesurées; il a le sens des grandes odes (*Ode à la joie, Ode à l'amour*); un souffle ardent anime les grands vers de ses quatrains, et on le sent préparé à prendre rang parmi ceux qui marchent en tête de la génération montante. Vingt-et-un poèmes savamment ordonnés maudissent la guerre selon des formules apprises; mais avec un sentiment concentré, où passent des éclairs. Impossible d'être inattentif.

La poésie de Mme Melissanthi, auteur du **Buisson ardent,** se meut dans une atmosphère plus calme. Sa forme toute parnassienne, servie par une émotion discrète, met en valeur des pensées parfois graves, toujours délicates. Les **Quarante Chants** de Lily Jacovidi-Patrikios sont tout vibrants de lumière et d'ardeur à vivre. En des vers strictement nombrés se dressent d'impressionnantes figures de femmes. M. D. Oikonomidis, dans *Mon île,* est un naturiste ému, dont les gracieuses variations lyriques rappellent l'art de Drossinis. Il a mis dans ses vers tous les frissons du ciel et de l'eau, de l'arbre et de la fleur, de la mer et de la forêt. En ce concert de poètes, il n'est pas désagréable de réentendre la voix de M. Sotiris Skipis, dont l'œuvre est déjà considérable et dont les meilleurs vers ont été inspirés par les choses du pays. Son nouveau livre, **Ports et Gares,** c'est-à-dire *Haltes et Refuges* (1922-1930), est une sorte d'anthologie qui fait suite à celle couronnée naguère en traduction par l'Académie française. La lyre de Skipis ignore peut-être les notes profondes; mais elle est infiniment riche de tons. Le poète triomphe dans la variété des thèmes et des rythmes. Huit

parties composent le recueil : *Mélodies anciennes, Chants grecs, Rêves printaniers, Idylles, Choses humaines, Plainte des Réfugiés, Midis bleus, Cycles de la Vie et du rêve.* Un beau livre de saine maturité.

On ne niera point que le monde moderne ait besoin de prendre des leçons de sagesse. C'est ce qu'a pensé sans doute le vibrant poète des malheurs de Smyrne, M. Michalakis Argyropoulos, qui se familiarisa de bonne heure avec l'œuvre anatolienne de Saadi et qui nous donne, dans un sentiment tout hellénique, une habile transposition en vers du **Gulistan,** ce qui est encore pour lui une façon d'évoquer la patrie perdue. L'auteur a rêvé d'une transsubstantiation; il semble y avoir réussi. On aime toujours la poésie en Grèce.

Mémento. — A l'instar de MM. Athanassiadès, Embiricos, Pappadimitriou, M. Th. Grivas a choisi pour ses effusions lyriques la langue française. Ses récents *Poèmes en Vers libres,* où s'inscrivent de radieuses visions, n'en dégagent pas moins le plus pur arome grec. C'est également en français que Mme Marietta Minoto nous dit, fort poétiquement, le charme incomparable de Zante, sa patrie, dont le folklore ne garde plus pour elle de secrets. *Arachné* de M. Vitalis met en scène sous forme romancée le poignant calvaire d'un aviateur britannique durant la guerre. Le récit a l'importance d'une nouvelle. Les *Parastratiméni* de Mme Lilika Nakos, par contre, ont toute l'ampleur qui convient aux romans à la mode, et dont on reviendra sans doute. L'auteur, en tout cas, sait donner de l'intérêt aux détails de son récit. A retenir, aux éditions *Erevna,* le curieux poème satirique *O Kalos anthropos*' du bel écrivain zantiote Marinos Sigouros, avec une étude sur l'auteur par Costas Kairophyllas. Aux mêmes éditions *Solomos,* par André Horvath. *Pros to Phôs,* poèmes de M. Mylonoyannis, marquent un heureux début. Des traductions en vers de poèmes français désignent les influences.

A plus tard, *Le Poète Solomos était-il sain d'esprit?* par le Dr Libératos; *Ta Néa Lesbiaka Grammata,* par G. Valétas; *Lipertis,* poète chypriote, par G. Alithersis; *Arkheion tou thrakikou laographikou.* Lire à *Libre* (Avril-Mai 1936) *Pallis et l'Iliade;* à *Kritikes Selides* (Avril-Mai 1936) *Akou, tis phônes,* poème de Tellos Agras et *Anekdoti allilographia Palli,* par N. Tomadakis; à *Panegyptia : I romaiki Ekklisia en Abyssinia,* par Moschonas (6 juin 1936); à *Ta Néa Grammata : Penindachrona Kosti Palama* (juin 1936).

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Nicolas Mikhaïlov : *Nouvelle géographie de l'U. R. S. S.* Préface du Rt. Mon. Sir Malford I. Mackinder, professeur de géographie à la London School of Economies. Traduction de Charles Stéber. Edition Payot, Paris, 1936. — Etiennette Beuque : *Où va l'Irlande?* Figuière. — Ernest Joynt : *Histoire de l'Irlande, des origines à l'Etat libre;* Rennes, Nouvelles éditions bretonnes, 7, rue des Francs-Bourgeois. — *Problèmes britanniques;* Alcan. — Mémento.

Ce qu'il y a d'agaçant dans les ouvrages d'information publiés dans les pays de dictature, que ce soit celle du prolétariat ou toute autre, c'est qu'on ne peut pas se fier aux renseignements qu'ils nous fournissent. Les auteurs de ces ouvrages sont des apologistes ou, tout au moins, des partisans très chauds, mais non pas toujours désintéressés, du régime qui existe dans leur pays, de sa politique générale et de la manière dont il conçoit et réalise les différents problèmes économiques et sociaux qui se présentent à lui. C'est le cas pour le livre de M. Nicolas Mikhaïlov, chargé de cours à l'Institut technique Staline à Moscou, **La nouvelle géographie de l'U.R.S.S.** qui se présente à nous sous la forme d'un gros ouvrage muni de cartes, de tableaux statistiques et de diagrammes de toute sorte. Quel crédit devrons-nous lui accorder quand nous constatons, presque immédiatement, que M. Mikhaïlov écrit en bolchevik convaincu, qui tient pour un succès complet tout ce que les Soviets ont fait dans le domaine industriel, comme dans celui de la mise en valeur du territoire de l'U.R.S.S.? Et il ne parle même pas des difficultés ou des obstacles que le gouvernement de Moscou a rencontrés sur son chemin. Il ne nous signale aucun échec; tout s'est passé comme il a été décidé et comme il a été prescrit. Et ce sera ainsi dans l'avenir.

L'optimisme est une belle chose; il engendre le courage et fortifie la confiance qu'on a en soi. Quant à la foi, tout le monde sait qu'elle déplace les montagnes. L'optimisme de M. Mikhaïlov lui fait voir tout en rose, et sa foi, si elle ne déplace pas les montagnes, fait de la Russie soviétique un pays de cocagne, tant au point de vue industriel qu'agricole. Qu'il y ait dans tout cela une grande part d'exagération, cela n'a pas besoin d'être souligné.

L'industrialisation de la Russie soviétique, depuis le pre-

mier plan quinquennal a marché à grands pas. Cependant, ce ne sont pas les bolcheviks qui la créèrent. Ses origines remontent au temps lointain où un ministre du tsar, le comte Witte, désirant contenter certains milieux commerçants russes et enrayer la grande redevance de la Russie envers l'étranger, créa, assez artificiellement, une industrie nationale qui s'avéra du reste assez vite à peu près incapable de lutter avec l'étranger, tant au point de vue du revient que de la qualité des objets fabriqués. Les bolcheviks, dans leur hâte de montrer au monde de quoi ils étaient capables (toujours ce penchant à la réclame, à la propagande, toujours cette préoccupation de parvenu de se faire voir et de se faire valoir) grossirent jusqu'à l'absurde cette tendance de faire de la Russie un pays industriel. Ils construisirent un peu partout des usines géantes; ils créèrent de toutes pièces des cités ouvrières; ils captèrent des chutes d'eau; ils endiguèrent des fleuves; ils creusèrent de nouveaux canaux; bref, ils centuplèrent l'effort quelque peu hésitant et en tout cas assez modeste du gouvernement tsariste; mais comme en même temps ils augmentèrent sensiblement la confusion et l'incohérence qui, en Russie, ont toujours régné dans les esprits et dans les actes, ils ne purent surmonter les défauts congénitaux de l'industrie russe, sa cherté et la qualité médiocre de ses produits, sauf quelques exceptions.

Ainsi donc, l'effort que la Russie soviétique a fait dans le domaine industriel et que nul ne peut contester, — effort qui a mis à une rude épreuve le pays tout entier et qui a obligé les masses à un travail de forçats qui les a vidées jusqu'à la moëlle (mais l'individu compte si peu dans le système politique des bolcheviks), — n'est pas en proportion avec les résultats obtenus. Le standard de vie du citoyen soviétique ne s'est relevé que bien faiblement en comparaison du travail qu'il a dû fournir et qu'il fournit encore; son bien-être est continuellement en butte à des prescriptions, des limitations et des rajustements; bref, à des mesures administratives tracassières et souvent arbitraires. Mais tout ceci, ni M. Mikhaïlov ni les gens de son bord ne le voient ou ne veulent le voir. Ils n'ont d'yeux que pour l'avenir et ils ne se donnent même pas la peine de se demander combien

coûte au présent cet avenir dont les bienfaits sont, en somme, assez problématiques.

Evidemment, c'est là une sorte de mystique qui admet qu'il peut y avoir au cours de l'histoire d'un pays des « générations sacrifiées ». Bon encore si on pouvait être sûr de cet avenir, mais comme l'avenir n'est à personne, il semble inhumain de tout sacrifier à ce futur.

Tout ce que nous venons de dire à propos de l'industrialisation de la Russie soviétique peut être répété pour ce qui concerne l'exploitation systématique du pays et son relèvement agricole. Là aussi la période pré-révolutionnaire avait déjà jeté des bases; mais évidemment les efforts isolés et occasionnels d'alors ne pouvaient avoir l'envergure de ce à quoi nous assistons aujourd'hui, où tout l'effort est concentré dans les mains de l'Etat totalitaire. Cependant, il est très difficile de se rendre exactement compte, d'après le livre de M. Mikhaïlov, de ce qui a été déjà fait dans le domaine agricole et en général dans l'exploitation scientifiquement établie du pays, de ce qui reste encore à faire, de ce qui n'est que projets établis sur le papier; car là aussi, pour l'esprit optimiste de M. Mikhaïlov, le présent et le futur se confondent... Admettons pourtant que quelque chose a été déjà fait, quelque chose de tout à fait important : la destruction de la vieille économie paysanne, la suppression du travail individuel et la socialisation du village.

Cette socialisation du labeur villageois a-t-elle fait que la Russie rurale produise davantage qu'auparavant, que ses produits soient meilleur marché qu'aux temps pré-révolutionnaires, qu'ils soient plus variés et plus abondants? Il ne le paraît pas, malgré l'introduction dans l'exploitation agricole de tracteurs en grande masse, d'équipes méthodiquement entraînées au travail, de stations expérimentales, de méthodes scientifiques de production, etc. A quoi donc attribuer ce phénomène, si ce n'est à cette même confusion et incohérence dans les esprits et dans les actes que nous trouvons à la base de toute l'activité industrielle du pays. C'est là le principal mal dont a souffert et dont souffre encore l'économie russe. Ce n'est donc pas la caractéristique du régime politique qui existe actuellement en Russie, c'est une des

caractéristiques organiques de la vie russe, de la Russie elle-même; les bolcheviks ne l'ont aggravée qu'en aggravant le gaspillage des forces humaines, du temps et des ressources du pays.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

Une patriote irlandaise, Mme Etiennette Beuque, dans un petit livre intitulé **Où va l'Irlande?** a tracé une intéressante histoire de ce pays depuis 1916. Mme Beuque est une enthousiaste adepte de M. de Valera. Elle admire tout ce qu'il a fait. A une époque où le monde entier souffre d'une crise causée en partie par le renforcement des barrières douanières, elle félicite Valera d'avoir *provoqué* une guerre économique « qui tend à donner à l'Irlande les moyens de se suffire à elle-même, dans la mesure du possible ». A ses yeux, l'Ulster n'a aucun droit.

> Par une sage politique d'apaisement intérieur, dit-elle, le gouvernement de Valera réussit peu à peu à unir tous les vrais Irlandais... L'Irlande s'avance d'un pas sûr vers l'indépendance.

Les mauvaises intentions de Valera pourraient cependant devenir dangereuses si l'Angleterre avait des embarras. Aucune preuve de modération et de générosité du gouvernement anglais ne peut désarmer la haine de ce fanatique, incapable de gratitude.

> Les 32 comtés de notre Irlande doivent être reconnus nôtres, disait-il récemment, et il est insensé celui qui croit pouvoir établir une paix durable si cette paix ne s'applique qu'à une partie de notre île. Est-on prêt à conclure une paix durable ou non?

Président de la Ligue des Gaëls, M. de Valera prévient d'avance qu'il rêve de donner à l'Angleterre un coup de poignard dans le dos dès qu'elle aura des embarras. Mais il y a quelque vraisemblance que les extravagances *gaéliques* de M. de Valera pourraient bien développer peu à peu un antagonisme, entre les Irlandais qui parlent un des patois gaéliques et ceux de langue anglaise.

Sur cette possibilité, nous trouvons des renseignements dans une *très intéressante* petite **Histoire de l'Irlande,** écrite par

M. E. Joynt, « un des hommes les plus éminents du mouvement gaélique moderne », dans le but d'inspirer aux Bretons de France « la force morale nécessaire au salut de la Bretagne ». La Ligue gaélique fondée en 1893 avait pour but de « réhabiliter l'irlandais dans l'estime publique ».

Le ministère libéral de 1905 céda aux instances de la Ligue et institua un système d'enseignement bilingue facultatif. Le National Board dut, à contre-cœur, mettre en usage des méthodes nouvelles d'enseignement, qui devaient arrêter l'anglicisation de la jeunesse irlandaise... L'irlandais devint un sujet obligatoire aux examens d'entrée dans les collèges de l'Université nationale fondée par le gouvernement britannique en 1908.

L'Etat libre ayant été créé, « l'irlandais fut reconnu comme langue nationale ».

A peine le gouvernement provisoire avait-il assumé la direction des affaires en 1922 qu'il se mit en devoir de renverser le système anglais d'instruction primaire en rendant obligatoire l'enseignement du gaélique dans les écoles. Bien que l'irlandais ne soit pas l'idiome habituel de la *majorité* de la population, le principe que la langue est l'âme de la nation est si fermement établi, l'esprit gaélique est si intimement lié à la liberté irlandaise qu'aucun ministère ne pourrait se maintenir s'il s'avisait de relâcher ses efforts de rendre l'irlandais la langue des foyers irlandais.

Il y eut cependant de l'opposition, mais, d'après M. Joynt, « les protestations des évêques protestants contre l'enseignement de l'irlandais aux enfants ont fini par ennuyer tout le monde ». Le gouvernement flotta d'ailleurs :

D'un côté, dit M. Joynt, comme pour plaire aux uns, on fait des efforts admirables pour encourager la diffusion du sentiment gaélique; d'un autre côté, comme pour satisfaire les autres, on ne fait à peu près rien pour arrêter le flot toujours montant des forces hostiles qui menacent d'engloutir ce qui reste encore de nationalité celtique... Les grands journaux de Londres pénètrent partout... Le progrès de l'anglicisation est aussi effectué par l'influence de l'Amérique matérialiste et sordide. Cette influence... s'exprime au moyen du cinéma parlant... Le Gaeltracht (la partie gaélicisante du pays) se rétrécit de jour en jour. La lutte pour la conservation de ce qui reste du patrimoine national sera certainement longue et dure.

Je crois pour ma part qu'elle ne pourra avoir qu'un résultat : réveiller la sympathie pour l'Angleterre dans la

majorité de langue anglaise et lui inspirer le désir de mettre fin aux chicanes gaéliques. Ce sera le coup fatal pour le parti de M. de Valera.

§

Sous le titre **Problèmes britanniques** ont été réunies cinq très intéressantes Conférences organisées par la Société des anciens élèves de l'Ecole libre des sciences politiques. Pour en donner une idée, nous analyserons celle de Sir Théodore Morison sur le développement politique de l'Inde (353 millions d'âmes). En 1835, sur la proposition de Macaulay, le gouvernement avait décidé que « son principal but devait être de contribuer à l'avancement de la littérature et de la science européennes parmi les nations de l'Inde ». Depuis, « les classes pensantes de la population ont acquis une familiarité étonnante avec l'anglais ». A l'origine, « les Hindous considéraient la société comme une hiérarchie, une série de castes superposées les unes aux autres ». Peu à peu, la littérature anglaise a libéré nombre d'entre eux de l'asservissement à l'autorité. Au commencement de ce siècle, à cette émancipation commença à se joindre « une force explosive, le nationalisme ». En présence de ses revendications, les Anglais cherchèrent à faire la part du feu.

En 1917, le vice-roi déclara que sa politique consistait à augmenter la participation des Indiens dans toutes les branches de l'administration, puis récemment on convoqua à Londres une Conférence de la Table Ronde où étaient réunis les chefs politiques indiens, les ministres anglais, les ex-vice-rois et les princes indiens. Elle adopta un projet de constitution qui a été soumis depuis au Parlement. L'Inde sera divisée en onze Etats autonomes; dans chacun d'eux il y aura un gouvernement parlementaire. Au-dessus de ces onze gouvernements, il y aura à Delhi une Assemblée fédérale (250 membres, dont 12 Anglais) et un Conseil fédéral (150 membres élus, 6 nommés et les représentants des Etats). A l'autorité absolue du vice-roi seront laissées la défense nationale et les affaires extérieures et ecclésiastiques. Le droit de vote restera d'ailleurs restreint à 14 % de la population.

EMILE LALOY.

Mémento. — Entre les études publiées récemment à l'étranger sur les affaires de France, signalons un article de M. Randolph Hugues dans le n° de juin de la grande revue anglaise *The Nineteenth Century and after*. Un tirage à part a été fait de cet article qui commente notamment le résultat de nos dernières élections législatives et qui est intitulé : *The Republic arrained, an indiscreet enquiry into the Principles and working of Democraty.*

Le *Berliner Monatshefte*, revue allemande, contient souvent des articles hostiles à notre pays. Dans son numéro de septembre dernier, il en donne un, écrit en français par M. Mathias Morhardt, et intitulé *La trahison de Raymond Poincaré*. M. Morhardt y continue la campagne qu'il entreprit, tout de suite après la Grande Guerre, pour innocenter l'Allemagne et l'Autriche et pour charger la France et ses alliés de toute la responsabilité du conflit. Dans ce numéro de la revue berlinoise il affirme (p. 735) que « *M. Raymond Poincaré et ses complices, les membres du gouvernement de M. René Viviani* », sont « *convaincus aujourd'hui, aux yeux de tous, d'avoir provoqué la guerre mondiale* ».

Les preuves sur lesquelles il s'appuie sont de la même qualité que celles dont a coutume d'user ce brillant second de M. Abel Lefranc pour démontrer que le comte de Derby est l'auteur des chefs-d'œuvre de Shakespeare.

L. M.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Marie-Madeleine Prévaudeau : *Abomey la mystique*. Préface de Pierre Mille. Avec des illustrations; Edit. Albert. 15 »

Histoire

Pierre Champion : *Le roi Louis XI*. (Coll. *L'Histoire*); Flammarion. 15 »

Edmond de Vernisy : *L'Invasion de Gallas*. (Tricentenaire de l'invasion allemande en Bourgogne en 1636; Desclée De Brouwer. » »

Pédagogie

Jean Piaget : *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. (Coll. *d'Actualités pédagogiques*); Delachaux et Niestlé. 40 »

Poésie

Lucien Ratti : *Feuillets*, avec des illustrations de l'auteur; Revue moderne des arts et de la vie. 10 »

Politique

Pierre de Lanux : *La neutralité américaine en 1936;* Hartmann. 4 »

Victor L. Tapié : *Le pays de Teschen et les rapports entre la Pologne et la Tchécoslovaquie;* Hartmann. 5 »

Questions médicales

Docteur Julien Bourgeat : *La véritable chirurgie esthétique du visage.* Avec 28 croquis dans le texte et 299 photographies h. t.; Plon. » »

Docteur Pierre Lemay : *Maine de Biran et la Société médicale de Bergerac* d'après le registre des séances et les rapports inédits; Vigot frères. 20 »

Roman

Jean de Brucken : *Sainte-Anala;* Edit. du Balancier, Liége. » »

Erskine Caldwell : *Le petit arpent du bon Dieu,* traduit de l'anglais par C. E. Coindreau. Préface d'André Maurois; Nouv. Revue franç. 15 »

David K. Keller : *La guerre du lierre,* traduction de Régis Messac; Edit. de la fenêtre ouverte. 12 »

Jean de La Varende : *Nez de cuir, gentilhomme d'amour;* Edit. Maugard, Rouen. » »

Georges Linze : *Les enfants bombardés;* Renaissance du Livre. 12 fr. belges

Jacqueline du Pasquier : *Tu m'appartiens;* Flammarion. 12 »

Simenon : *45° à l'ombre;* Nouv. Revue franç. » »

R. A. J. Walling : *Les cinq minutes fatales,* roman policier, traduit et adapté de l'anglais par Dominique Vatar; Edit. de France. 6 »

Théâtre

Louis Brasseler: *Pierre Viret,* pièce historique en 4 actes; F. Rouge, Lausanne. » »

Guy Dorrez : *Le club des piqués,* comédie en un acte; Edit. du Papillon, Vincennes. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'affaire Ossietzki. — Trois cercueils royaux en exil. — Enigmes des noms de rues de Paris. — Le Sottisier universel.

L'affaire Ossietzki. — Au sujet de l'information de l'agence Fournier, que nous avons citée dans nos échos du 1er octobre, et d'après laquelle l'écrivain von Ossietzki aurait reconnu « ses erreurs » et, à ce prix, aurait été remis en liberté par le gouvernement hitlérien, M. H. E. Kaminski a envoyé à notre directeur les lignes suivantes :

> Ni l'une ni l'autre partie de cette information n'est exacte. Ossietzki a maintes fois, en dépit de toutes les pressions, refusé de demander pardon pour son passé. Il n'est d'ailleurs pas relâché, mais transféré dans une autre clinique. Ce qui est vrai, c'est que Gœbbels — après le *Temps* — a déclaré devant des journalistes étrangers qu'Ossietzki souffrait d'une grave angine de poitrine, qu'il serait prochainement examiné par des spécialistes et qu'il serait alors peut-être relâché, pour que personne ne puisse dire qu'il est mort en prison.

§

Trois cercueils royaux en exil. — On va ramener en Grèce, avec tous les honneurs convenables, trois cercueils royaux qui sont

demeurés jusqu'ici exilés et sans sépulture en Italie, dans la crypte de l'église russe de Florence.

Le roi Constantin, le libérateur de l'Epire et de la Macédoine, renversé du trône après le désastre d'Asie Mineure, est mort à Palerme le 11 janvier 1923. Un moment déposé dans une église de Naples, son cercueil a été transporté en 1925 dans la crypte de l'église russe de Florence par les soins de la reine Sophie.

En 1927, sa mère la reine Olga, grande-duchesse de Russie, nièce du tsar Alexandre II, cousine du tsar Alexandre III, veuve du roi Georges Ier, qui fut assassiné à Salonique en 1912, ne fut pas ensevelie en Grèce dans le tombeau qui l'attendait à côté de son mari; son cercueil a été disposé à côté de celui de son fils, sans sépulture.

En janvier 1932, la reine Sophie, fille de l'empereur Frédéric III d'Allemagne et de l'impératrice Victoria, donc petite-fille de la reine Victoria de Grande-Bretagne, fut déposée à côté du cercueil de son mari, et aussi sans sépulture.

Le roi Constantin a donc à sa droite sa mère, la reine Olga, à sa gauche sa femme, la reine Sophie : trois cercueils royaux en exil, sans sépulture, sous la garde des trois princesses, filles du roi Constantin et de la reine Sophie, la princesse Hélène, femme divorcée du roi Carol de Roumanie, mère du prince héritier de Roumanie Mihaïl, et les princesses Irène et Catherine, celle-ci née dans l'année des victoires et filleule de l'armée.

Le roi Georges II, fils aîné du roi Constantin et de la reine Sophie, rappelé sur le trône par le plébiscite du 3 novembre 1935 et rentré à Athènes en triomphe le 25 novembre, a décidé récemment que les trois cercueils royaux, exilés depuis 14, 9 et 5 ans, seraient ramenés à Athènes avec tous les honneurs dus à leur haute dignité.

Ce sera pour la seconde quinzaine de novembre, qui correspondra à peu près à l'anniversaire de son propre retour. Le cuirassé *Averoff* les prendra à Brindisi et, escorté de toute la flotte hellénique, les amènera au Phalère. Ils seront exposés pendant trois jours dans la grande Métropole d'Athènes. Après quoi, ils iront dormir leur dernier sommeil dans les tombes qui leur sont préparées à Tatoï, le Saint-Denis de la dynastie. — EDOUARD DRIAULT.

§

Enigmes des noms de rues de Paris. — Dans un précédent écho (I. IX. 1936), nous signalions les contradictions du *Guide du vieux Paris*, du marquis de Rochegude et de M. Dumolin, et du manuscrit du XVIIIe siècle, de Simonet, récemment publié par M. l'abbé F. Malbois.

Sur l'origine de quelques noms de rues de la paroisse Saint-Sul-

pice, dont il n'est pas question dans le guide précité. Simonet apporte des lumières intéressantes, celles-ci notamment.

BEAUNE (rue de). Elle a été ainsi nommée par les ancêtres du comte de Beaune qui demeure actuellement rue de Saint-Maur, et qui avait du bien dans ce canton.

BOURBON (rue de) [de Lille]. Bâtie sur le terrain du Pré-aux-Clercs, elle tire son nom d'Henri de Bourbon [duc de Verneuil] et de Jeanne de Bourbon [abbesse de Fontevrault] enfants légitimés d'Henri IV.

BOURGOGNE (rue de). Elle a été ainsi nommée par le sieur Molay, architecte du roi, qui lui donna ce nom au lieu du sien.

HILLERIN-BERTIN (rue) [de Bellechasse]. Elle tire son nom du sieur Hillerin-Bertin, particulier très riche qui y demeurait. Elle se nommait auparavant *rue des Bohêmes*, parce que des bandits, des gens sans aveu s'y étaient réfugiés en grand nombre au commencement de ce siècle [XVIIIe]. Ils en furent chassés.

ROSIERS (rue des) [fondue dans la rue Saint-Guillaume]. Elle se nomme ainsi par corruption. Son vrai nom est *de Rosiers*, nom d'un fief qui y existait encore en 1284. L'évêque Renoul amortit à la Sorbonne trois quartiers de vignes, assis vers Notre-Dame-des-Champs, qui faisaient partie de ce fief.

SAINT-GUILLAUME (rue). Le nom de cette rue lui vient d'une figure en pierre de ce saint qui y a longtemps existé.

TRAVERSE (rue de) [Pierre-Leroux]. Elle se nommait, ci-devant, *rue de la Plume*, parce que plusieurs marchands de volaille vivante y demeuraient. Elle se nomme maintenant rue de Traverse, à cause de sa situation. — ROBERT LAULAN.

§

Le Sottisier universel.

Plus récemment, le joaillier Mestorino fut assassiné en la présence de la belle-sœur de son assassin. — *Recueil périodique Dalloz*, 2e cahier 1936, II, p. 26.

Ce qu'elle préférait encore, c'était la fontaine de Médicis, où la blanche Andromède est sauvée du monstre par la venue de Persée. — *Revue des Deux Mondes*, 15 avril, p. 762.

Désire acheter critique littéraire... X. R. de T., Paris. — *Revue du Touring-Club de France*, septembre 1936.

Cette hausse a commencé à se manifester... Le cours du vin à la propriété était de 40 à 45 francs l'hecto, en décembre dernier; il est maintenant aux environs de 9 francs. Le propriétaire a été bien défendu, mais le consommateur fait la moue... — *Vendémiaire*, 15 juillet.

Seul, un sourd et muet, qui, paralysé, se trouvait dans une pièce voisine de celle où fut commis le meurtre, pourrait donner des renseignements. Mais, plongé dans un état d'hébétude, il ne put dire quoi que ce soit aux policiers. — *L'Intransigeant*, 14 septembre.

Les six poissons sont : une *crevette*, une *écrevisse*, un *homard*, un *brochet*, une *épinoche* et une *truite*. — *Echo de Paris*, 2 août.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse de Paris aura été tout entière dominée par la hausse au cours le la seconde quinzaine de septembre. Hausse des rentes et des valeurs fran-aises à revenu fixe comme à revenu variable, après que le ministre des inances et le président du Conseil eurent précisé qu'ils n'envisageaient pas le « réquisitionner quoi que ce soit, ni industries, ni valeurs industrielles, ni aleurs quelconques ». Hausse des valeurs étrangères en relation directe avec es tendances très favorables des marchés de New-York et de Londres.

Il est presque superflu d'indiquer que la recherche particulière, déjà signa-ée, voilà quinze jours, de certaines affaires dites de matières premières — uprifères, valeurs d'étain, pétroles anglo-saxons, etc. — avait pour corollaire ine augmentation des sorties d'or. Jointes à l'expansion monétaire que les ouvoirs publics tenaient pour nécessaire à la réalisation du programme de elèvement économique dont ils avaient tracé les grandes lignes, ces sorties l'or entraînaient un fléchissement marqué de la couverture-or de la circula-ion fiduciaire. Un « alignement » du franc sur les deux grandes devises nondiales — livre et dollar — devenait ainsi presque inévitable. Le relève-nent de 216.000 francs à 5 milliards de la somme que la Banque de France ouvait convertir en or a donc été autorisé. Puis un décret est venu prohiber es sorties d'or, tandis que, simultanément, les Chambres étaient convoquées our fixer le nouveau poids d'or du franc. Tel a été le processus de la nou-elle dévaluation de notre monnaie...

La suspension des négociations boursières a été décidée pendant la discus-ion du projet de réforme monétaire. Ainsi ont été reculées les dates l'échéance des opérations à terme : réponse des primes pour les opérations onditionnelles, reports pour les opérations fermes.

A ces causes de troubles intérieurs sont venus s'ajouter les effets de la dislo-ation du « bloc-or », c'est-à-dire des rapports du franc suisse et du florin iollandais avec le franc français. Tous les marchés étrangers se trouvent iffectés par la révision du tableau des changes.

Le nôtre entre dans une période nouvelle dont les aspects sont connus.

C'est, d'abord, l'essoufflement des valeurs étrangères qui, recherchées omme valeurs-refuges avant la dévaluation, perdent leurs attraits lorsque elle-ci est devenue un fait accompli. Leurs porteurs tiennent compte de la aiblesse du rendement et procèdent à des arbitrages.

C'est, ensuite, l'ajustement des valeurs réelles à la nouvelle parité que leur issigne tout naturellement la baisse de la monnaie par rapport à l'or. Les ociétés françaises qui travaillent principalement avec l'étranger voient leurs itres connaître un regain de faveur. La hausse des actions de nos mines de er nord-africaines — Mokta, Djerissa, etc., — des actions Penarroya, Nickel, tc..., des titres des sociétés cuprifères, stannifères, phosphatières, etc., — n'a as d'autre sens.

Puis, enfin, c'est le redressement — purement conjectural — des entre-rises établies en France, qui peuvent attendre de l'étranger ou des Français ux-mêmes un supplément de recettes : hôtels, casinos, grands magasins.

Et comme tout se tient, les porteurs de billets thésaurisés s'avisent — trop ard — de reconnaître les avantages que présente la possession de valeurs rançaises portant intérêt sur la stérile thésaurisation de billets de banque. Récupérer les pertes nominales causées par la dévaluation devient alors 'objectif des épargnants. C'est la reprise des valeurs à revenu fixe et la aisse du loyer de l'argent.

Telle est actuellement la position de la Bourse de Paris, dont les tendances narqueront plus que jamais les possibilités de redressement de notre écono-nie nationale.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique. Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica. Cuba. Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie. Lettonie, Liberia, Lithuanie. Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies. Roumanie, Russie, Salvador. Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap. Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 6 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appreciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1936.